

50e année, No 47

Montréal, 22 avril 1939

PER
S-400
CON

Le Samedi

10¢

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



*Le plancher a inspiré la
décoration de cette jolie
cuisine*



Armoires et évier-armoire Kitchen Queen par Crane Limited.

Centre: Linoléum incrusté marbré, No 8060. Bordure: Marboléum, Nos M/54 et M/49.

LINOLEUM *incrusté* DOMINION

Jetons un coup d'œil sur la pièce ci-dessus. C'est le *plancher* qui attire d'abord notre attention! L'élégant patron de Linoléum incrusté marbré, avec ses couleurs vives, donne la note principale pour la décoration de la pièce entière. Le Marboléum vert sur le dessus des cabinets et le bas des murs s'harmonise parfaitement avec l'ensemble; il est rattaché aux cabinets au moyen d'une bande métallique et *recourbé* le long des murs, de

manière à former une gorge qui empêche la poussière, les saletés et l'humidité de se ramasser dans les coins et interstices. Le MUROLEUM No. 811, dans une couleur qui se marie avec celles du plancher, couvre les murs, y compris ceux du coin à déjeuner. N'est-ce pas un plaisir pour une ménagère que de travailler dans une pareille cuisine — moderne, *superbe* et facile à entretenir? Consultez un architecte ou un entrepreneur en planchers au sujet de notre garantie de 5 ans.

Ecrivez pour obtenir la brochure, "Le soin du Linoléum"

DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM COMPANY
LIMITED MONTRÉAL



CARNET
EDITORIALAnnée du
Cinquantième
du "Samedi"

Trognons de Bateau

ON construit beaucoup de bateaux depuis quelque temps; comme je ne veux aucunement dévoiler des secrets d'Etat que, du reste, j'ignore en bloc et en détail, je ne vous dirai pas de quoi ni comment ils sont faits mais je vous parlerai d'un autre.

Celui-ci, par exemple, est extraordinaire. C'est le bateau à morceaux séparés et innombrables; une trouvaille magnifique de notre époque où le maboulisme semble en voie d'être élevé à la hauteur d'une institution.

Il est fait, ce bateau-là, de trognons, de lopins plus ou moins gros, de pièces prétendues ajustables, de tronçons, de rognures et de rogatons. Le pays qui a conçu cette merveille nouveau genre est peuplé de gens qui sont tous propriétaires du fameux bateau. Chacun d'eux détient en toute possession quelque trognon mais à charge de le joindre à tous les autres quand on décide de monter le bateau pour accomplir un voyage profitable.

L'idée a paru tout de suite excellente et fertile en résultats de haute importance.

De cette façon, le bateau n'était à personne mais il appartenait à tout le monde; un ambitieux ne pouvait pas en disposer pour son profit personnel et les bénéfices produits par son exploitation seraient également partagés entre tous les propriétaires de rogatons. L'idéal, quoi...

Il suffisait tout simplement de demander à chacun d'apporter son morceau et de l'ajuster aux autres si l'on voulait faire une expédition; la main-d'œuvre serait ainsi toute trouvée; le travail individuel serait réduit au minimum, chaque homme n'ayant qu'un seul morceau à mettre en place; ensuite, il n'y aurait plus qu'à attendre en se tournant les pouces le retour du bateau bondé de richesses et à reprendre son morceau avec les bénéfices qu'il aurait procurés. C'était simple et génial.

Il y avait bien la question de la conduite du bateau, de son chargement et de mille choses encore mais l'on n'y avait pas pensé. D'ailleurs, s'il fallait penser à tout en ce bas monde, on ne pourrait jamais rien faire, pas même des bêtises.

Les propriétaires de rogatons de bateau ne voyaient et ne connaissaient qu'une seule chose: ils représentaient individuellement une partie de la flotte commerciale, donc ils avaient individuellement droit à ses bénéfices possibles. Des raisonnements de ce genre sont assez clairs pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister.

Le jour vint de procéder à la grande expérience. Il y eut un peu de désillusion car pas mal de morceaux manquèrent à l'appel; il y en avait de perdus, de cassés et d'autres qu'on avait employés à des usages tout différents de leur destination officielle.

On s'arrangea du reste au petit bonheur et l'on monta tout de même le bateau. Dame, il n'avait pas l'air cossu; probablement était-il moins solide encore que son apparence n'était belle mais ça marcherait tout de même. D'ailleurs on ne lui demandait pas d'être luxueux mais de donner des résultats.

Et il en donna, le brave bateau.

Mais pas tout à fait ceux qu'on espérait de lui.

Monté à la diable, incomplet et commandé par des gens qui n'y connaissaient rien, il fut le plus beau spécimen de pétaudière branlante et délabrée qu'il soit possible de voir en ce monde où il y a pourtant déjà tant de choses casilieuses comme verre mal cuit.

Le premier coup de vent un peu rude le détrogna sans miséricorde et la seule chose que le bateau réussit à la perfection mais ne pourrait jamais recommencer, ce fut un naufrage complet avec tous les imbéciles qui étaient dessus.

Ceux qui étaient restés à terre en furent quittes pour crever de faim jusqu'au dernier.

Mais, me dites-vous, c'est un conte de la mère l'Oie, cette histoire-là! Il n'y a pas au monde de gens assez détraqués pour faire des blagues de ce calibre-là!...

Ouais! croyez-vous? eh bien, je vais vous en trouver...

Supposons que le bateau s'appelle "Capital" et qu'il ait été mis en trognons par des énergumènes qui veulent tous avoir un morceau d'égale valeur pour en tirer le maximum de rendement, eh bien, c'est une histoire semblable qu'on aurait à raconter.

C'est pourtant ce que souhaitent un tas de naïfs trompés par une secte se composant de vingt pour cent d'illuminés et de quatre-vingt pour cent de canailles.

J'ai parlé tout à l'heure d'un bateau mais voyons une machine quelconque maintenant; elle ne fonctionnera qu'à la condition d'être complète, solide et bien réglée; dans le cas contraire, ce n'est plus un outil efficace mais de la simple ferraille. Or, le capital n'est pas autre chose qu'un outil en même temps robuste et délicat à manier.

Aux temps bibliques on pouvait sans doute s'en dispenser mais les besoins de l'homme étaient incomparablement moindres et la vie beaucoup plus simple. Autres temps autres mœurs; les nôtres nous imposent des moyens d'action inutiles autrefois. Vouloir nous en passer serait tout simplement culbuter la vie, non seulement sans profit, mais avec pertes et fracas.

Supprimer le capital serait une folie si ce n'était pas une impossibilité.

Le principal grief que l'on retient contre lui c'est qu'il cause des différences dans le niveau social, alors que précisément ce sont ces différences qui entretiennent la vie sociale elle-même. C'est là une loi universelle que la nature nous démontre à chaque instant pour peu que nous l'observions.

S'il n'y avait pas de différences dans le niveau des eaux, nous serions tout d'abord privés d'un appoint considérable de force motrice; ensuite, les eaux, partout stagnantes, se corrompraient vite en répandant la peste et autres agréments sur le globe entier.

S'il n'y avait pas de différence de température dans l'atmosphère terrestre, nous n'aurions sans doute pas d'ouragans dévastateurs mais l'air que nous respirons et qui n'aurait plus son "brassage" de remise à neuf aurait une drôle de saveur en conséquence de tous les moyens perfectionnés ou non que l'homme emploie continuellement à l'empester.

On pourrait citer bien d'autres exemples prouvant péremptoirement qu'une "différence de potentiel" est indispensable à la vie et à son entretien. L'équilibre universel est, fort heureusement pour nous, chose irréalisable et, s'il ne vaut rien pour le tout, comment admettre qu'il soit bon pour une partie de ce tout?

Pourquoi vouloir l'équilibre, le niveau constant du capital, c'est-à-dire sa répartition égale entre tous les hommes ou, ce qui reviendrait au même, son abolition?

C'est le plus puissant outil que l'on connaisse et des inconscients voudraient le casser? Pour le remplacer par quoi, car il faudrait tout de même bien quelque chose à la place? L'échange des matières premières, des heures de travail, des volontés plus ou moins bonnes et des petites combinaisons plus ou moins propres? Ce serait une triste opération.

Que le troupeau bêlant qui réclame l'abolition du capital fasse donc une bonne chose: qu'il regarde un peu les poches de ceux qui le conduisent en gueulant plus fort que lui. Il y aura une chose assez curieuse et peut-être inattendue à voir...

C'est que ces poches-là bâillent pour que le capital tombe dedans.

J. de Verneuil

NOTRE COUVERTURE :

"Les premiers labours".

Peinture exécutée pour
Le Samedi par un jeune
artiste de chez nous,
Laurent Delisle.LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638*

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879ABONNEMENT
CANADAUn an..... \$3.50
Six mois..... 2.00
Trois mois..... 1.00

ETATS-UNIS ET EUROPE

Un an..... \$5.00
Six mois..... 2.50
Trois mois..... 1.25

Heures de bureau :

9 h. a.m. à 5 h. p.m.

Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de loca-
lité sont priés de nous don-
ner un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.



Chaque soir, Cornélis, une fois ses affaires de la journée terminées, vient rendre visite à Rosa.

Les Fiancés aux Tulipes

Nouvelle par *Maurice Beaubourg*

DESSIN DE F.-L. NICOLET

C E sont deux amoureux hollandais.

Lui, Cornélis Hooruypt, le petit-fils d'Antonides Hooruypt, l'amiral qui se couvrit de gloire à la prise de Pontianak en Bornéo, vers 1774. Terrien renforcé, malgré son origine marine, propriétaire d'une grande partie de ces fameux moulins de Dordrecht qu'on voit girer sous les ciels moites, par les étendues vertes et planes, au-dessus des chemins d'eau. Un grand garçon blond, de trente-quatre à trente-cinq ans, lourd, rose et doux.

Elle, Rosa van Eliseaëus, la blonde, frêle et tiède Rosa van Eliseaëus, l'unique héritière de ces célè-

bres peintres d'intérieurs qui, de père en fils, pendant plusieurs générations, retrouvèrent l'art des Stuerbout, des Jean Mostaëre et des Lucas de Leyde. Charmante en son antique coiffe de guipures à l'Anne de Clèves, encadrant l'effacé et pâle ovale de sa jolie figure de myosotis ; secrète et mysté-

rieuse aussi, avec son sourire à la Joconde, ses cils en dentelles ultrafins, enclosant le susurrement d'yeux énigmatiques et discrets.

Chaque soir, régulièrement, depuis six ans et demi environ, époque de la mort du vieil Eliseaëus, Cornélis, une fois ses affaires de la journée terminées,

vient rendre visite à Rosa, et dans un identique costume de velours gris, se dirige le long de l'avenue Miëris vers la petite maison de brique où la jeune fille mène sa vie retirée, entre ses oiseaux des îles, sa collection de fleurs vivaces, et Hännah, la bonne Javanaise qui l'éleva. Comme l'Angelus de sept heures tinte au beffroi de Saint-Godfried, il toque au marteau de cuivre de la porte basse gardée par une chaînette de fer ; puis les rideaux blancs d'une fenêtre du rez-de-chaussée se soulèvent un instant de même que sous un souffle invisible, et devant lui la porte s'entr'ouvre.

Il entre. Rosa van Elisaëus se tient dans le vestibule aux carreaux luisants. Il incline gravement le chef, s'enquiert de ses nouvelles. Toujours, elle lui répond qu'elle va bien et, tandis qu'elle le considère, une flamme brève, vite éteinte, passe au fond de son regard léger, et, durant une seconde, elle lui abandonne sa main. Ils se taisent alors, observent l'un vis-à-vis de l'autre une attitude embarrassée, inquiète, ne savent que dire, ont l'envie de s'excuser. Ils finissent cependant par refouler cette émotion neuve et quotidienne, se font forts contre eux-mêmes, montent l'escalier qui mène à la chambre de Rosa.

C'est une chambre virginale, tendue de perse pâle à bouquets. Un lit élevé, surmonté d'un Christ, occupe l'une des extrémités et quatre tableaux de chacun des quatre ancêtres, le *Maréchal-ferrant*, les *Quilles*, les *Francs-buveurs*, la *Mère*, se détachent seuls sur les panneaux vides. Avant de s'asseoir dans le haut fauteuil canné, recouvert de cuir, Cornélis dépose timidement sur la crèdence, car, nous l'avons dit, sa fiancée a la passion des fleurs, la nouvelle tulipe qu'il acheta pour elle dans la journée. Sur plusieurs meubles s'alignent déjà une foule d'autres tulipes bariolées, et tout autour de la salle à manger et du salon, et tout le long de l'escalier, et par toute la maison il en est ainsi. Il y a là la *Semper augusta*, le *Vice-roi*, la *Mère brun* presque noire, le *Mariage de ma fille* candide, l'*Ceil de soleil* feu, le *Duc de Thol*, rouge écarlate, bordé de jaune. Il y a aussi des jacinthes, des lis, des safrans, des cyclamens et quelques-unes de ces clochettes mièvres que l'on cueille dans les polders. Puis de simples bulbes du haut de fines bouteilles de cristal où germent des pousses vertes.

Par la fenêtre entre-bâillée, c'est fin juin. Le jour tombe à peine. Les oiseaux des îles, cette autre passion de la jeune fille, gazouillent derrière leur cage, et là-bas, au bout de l'avenue Miëris, les moulins grincent, tournant à la brise qui les secoue.

Lors, Cornélis allume son éternelle et longue pipe de porcelaine, aux paysages de montagnes suisses surmontées de glacier avec chalets (car il semble très agréable, dans les pays de plaines basses et humides, de voir de hautes montagnes représentées), et il dit à Rosa, assise en face de lui, droite et sérieuse près du poêle :

— Oh !... Rosa !... Voici déjà plus de six ans que je viens ainsi chaque soir, et déjà vous me permettez de vous serrer la main. Nous sommes bien heureux depuis ces six ans, n'est-ce pas, Rosa, et nous commençons vraiment à connaître le fond de nos âmes tranquilles !...

— Oh !... Cornélis !... Nous commençons vraiment, ainsi que vous le dites si judicieusement, à connaître le fond de nos âmes tranquilles, et si nos bons rapports continuent, nous nous marierons d'ici quelques années à peine, comme nous nous y sommes résolus depuis si longtemps !...

— Ce sera d'une douceur ineffable, Rosa, pendant ces quelques années qui nous restent encore à vivre en fiancés, de voir nos êtres se rapprocher de plus en plus dans leur communauté de volontés, d'idées, et si je ne craignais d'éveiller votre susceptibilité, d'enthousiasmes qui les exaltent !...

— Ce sera d'un charme immatériel et délicieux, Cornélis, de sentir durant cette période nos cœurs battre à l'unisson d'une pulsation tellement régu-

lière, identique, chronométrique, qu'ils n'en feront quasi qu'un !... Tels les deux poids de cette vieille horloge ne lui donnent qu'un souffle et qu'un mouvement !...

Entre eux un silence se produit.

— Pourtant, reprend Cornélis, si au lieu de plusieurs, nous mettions une seule année ?... Cette



L'AMOUR



Voici qu'Avril est de retour,
Mais le soleil n'est plus le même
Ni le printemps depuis le jour
Où j'ai perdu celle que j'aime.



Je m'en suis allé par les bois,
La forêt verte était si pleine
Pleine des fleurs d'autrefois,
Que j'ai senti grandir ma peine.



J'ai dit aux beaux mugnets tremblants :
"N'avez-vous pas vu ma mignonne ?"
J'ai dit aux ramiers roucouleurs :
"N'avez-vous vu passer personne ?"



Et les ramiers sont restés sourds
Et sourde aussi la fleur nouvelle,
Et depuis je cherche toujours
Le chemin qu'a pris l'infidèle.



L'amour, l'amour qu'on aime tant
Est comme une montagne haute,
On la gravit tout en chantant,
On pleure en descendant la côte.

ALPHONSE DAUDET

insolite précipitation vous choquerait, vous peinerait-elle ?...

— Vous avez raison... reprend Rosa... en une seule année, nous avons peut-être le temps d'arriver à la parfaite sagesse, à la complète compréhension de l'avenir qu'il nous faut !

Un nouveau silence naît.

— Si nous ne mettions que quelques mois... poursuit-il pensif, rougissant de ce qu'il ose avancer... Ne trouvez-vous pas que ce serait bien ?...

— Ne mettons que quelques mois... acquiesce-t-elle... Apportez cette jolie tulipe, cette tulipe indiciblement rose, mouillée d'azur céleste, que vous me promîtes, et nous nous marierons !...

— Oh !... je vous l'apporterai !... et mon adoration trouvera, dut-elle l'inventer, la fleur miraculeuse, bleue à force d'être rose, que personne ne put découvrir encore !... Mon désir veut l'offrir à votre désir, Rosa !...

Sur ces paroles, le jour tombe tout à fait. Une nuit humide monte des canaux, et après être demeuré quelque temps, l'amoureux Cornélis, ivre d'espoir, se lève de son fauteuil et prend congé.

Le lendemain et le surlendemain, au lieu d'inspecter ses moulins, il court à travers les rues de Dordrecht, à l'instar de ces fous tulipiers de jadis qui troquaient leur fortune contre un oignon. Il se dirige aussi vers les campagnes voisines, entre chez les jardiniers, trafiquant des plantes que prise sa fiancée et, sans regarder à la dépense, achète tulipes sur tulipes, rapporte au discret asile de l'avenue Miëris des variétés plus belles et rares que celles rapportées par lui jusqu'ici. Ah !... si le vieil Evrard Forstius, le professeur de botanique du Musée de Leyde, revenait de ce monde, il aurait fort à faire de faucher les fleurs éclatantes et multicolores qui se pavanent en leur gloire par toute la maison.

A force de fureter de côté et d'autre, de courir les jardins, les serres et les boutiques, il en découvre qui se rapprochent d'une façon presque absolue de la nuance indiquée. Les gammes du rose qui pleure, du mauve qui danse, de la pervenche fine, de la scabieuse, de la glycine, de l'améthyste, se déroulent aux yeux de Rosa, et aussi celles indécises, imprécises, si ardemment convoitées des amateurs, où les derniers satins violets semblent mourir devant le bleu nouveau qui s'érige.

Des espèces magnifiques, prodigieuses, inconnues, venant des quatre coins de la terre, toujours plus près de celle qu'il désire... pas encore elle cependant !... remplissent les étagères, les tablettes, les guéridons.

Les deux jeunes gens ne savent où les mettre, s'occupent à leur inventer des noms afin de passer le temps. Toute la poésie secrète, dont leur âme d'ordinaire si tranquille est désormais pleine, chante en des vocabulaires improvisés.

Il y a la tulipe *Soir de Néerlande*, la tulipe *Matinée fraîche du Zuyderzée*, la *Frêle dont le regard brûle*, la *Wilhelmine à l'hermine*, l'*Abraham Mignon*, l'*Amsterdam des veuves*, la *Rotterdam des cœurs lassés*, etc. Il y en a qui ont des appellations aux reflets gris-perle, d'autres aux éclats de forêt-vierge incendiée. Celles-là résonnent comme du bronze, celles-ci sont fines comme l'argent.

Il y en a d'ineffables — les plus belles de la Hollande — mais jamais celle qu'ils ont rêvée !

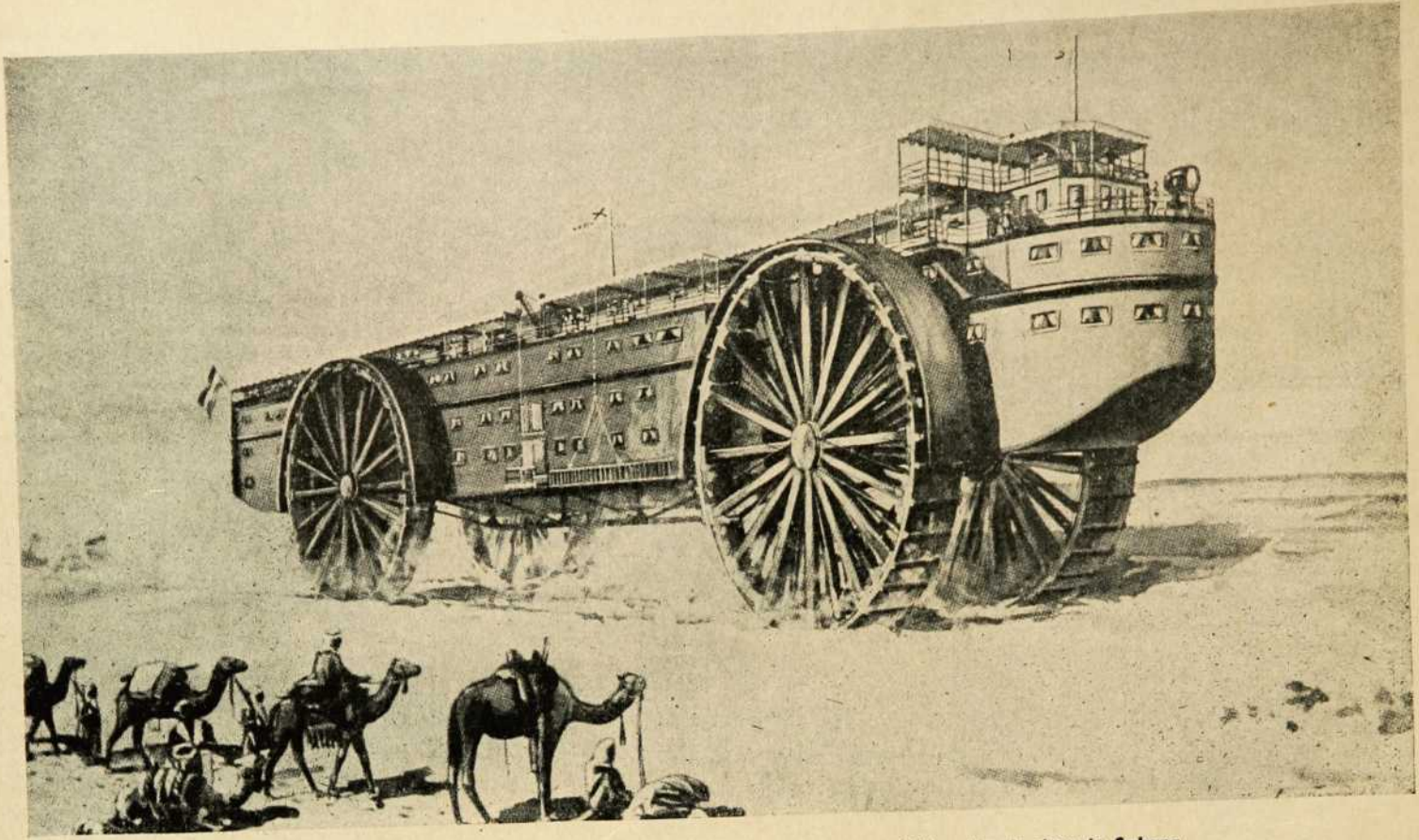
Or, un soir que Cornélis Hooruypt, un peu découragé de ses succès répétés, arrive à la maison de l'avenue Miëris sans sa tulipe habituelle, Rosa van Elisaëus, en une démarche de fièvre, s'avance vers lui :

— Enfin... Je suis contente... dit-elle d'une voix étrangement fragile et chaude... que vous ne m'ayez rien apporté aujourd'hui, car c'est à moi, Cornélis, de vous offrir des fleurs pour toutes celles que vous m'offrites depuis dix ans...

« Vous allez donc jusqu'à nos noces, qui seront célébrées dans trois semaines, je vous l'annonce, cueillir chaque soir cette tulipe indiciblement rose, mouillée d'azur céleste, que vous ne voulûtes jamais voir et qui fleurissait si près de vous, mon pauvre ami... »

« Regardez... la voilà !... » fait-elle.

Et tandis que toute la folie de l'audace inouïe secoue son cœur frémissant, elle lui tend ses lèvres en calice.



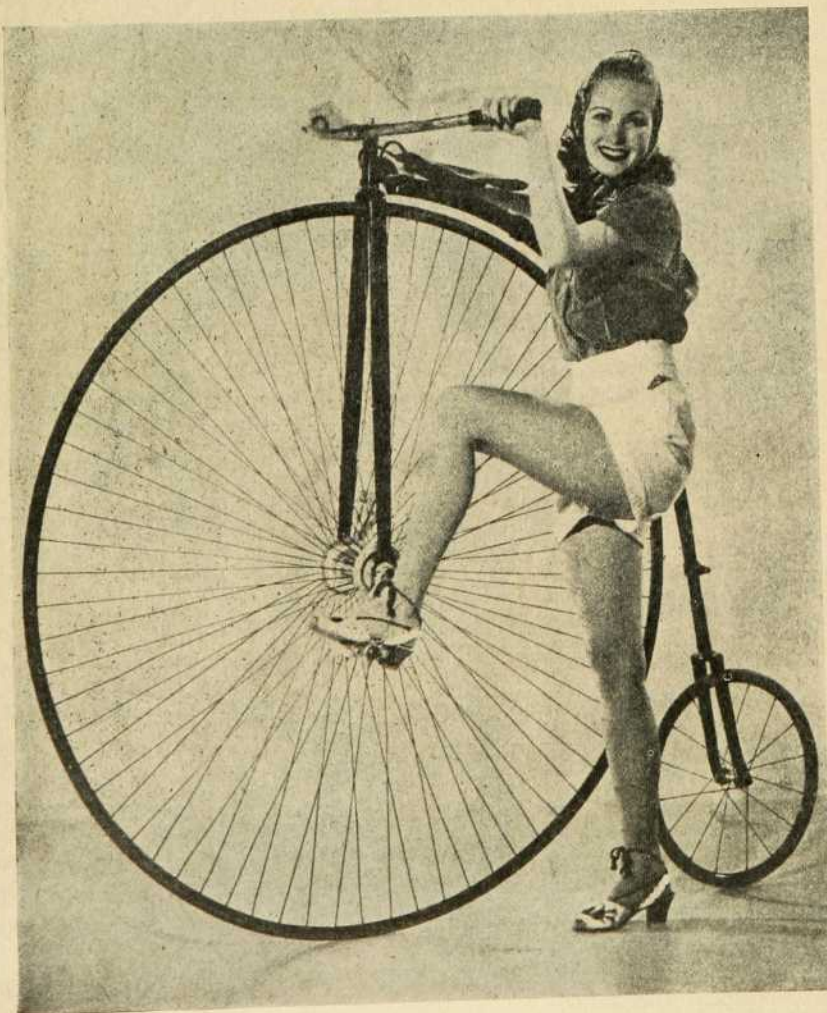
Le " Navire du désert " actuellement en projet et qui roulera peut-être demain dans le Sahara.

La Doublure des Pattes

Chronique de la Locomotion

par

Louis Roland



L'ancien " grand bi " plus rapide que les simples pattes mais pas toujours aussi joli.

EN PRINCIPE, l'homme a des pattes pour marcher, trotter ou courir, bref se déplacer plus ou moins vite d'un point à un autre et, pendant quelque temps il s'en est servi à cet usage. Ensuite il leur a demandé d'autres services ; il les a employées à danser, à faire des tours d'équilibre et à ruer dans tous les sens, en prenant souvent comme cible la partie du corps des gens faisant contrepoids à leur tête.

Un jour l'homme a pensé que la locomotion par l'usage de ses propres pattes avait deux grands inconvénients : ça n'allait pas assez vite et, surtout, c'était fatigant. Il chercha autre chose.

Tout d'abord, la question de vitesse lui fut indifférente ; il n'était pas pressé de vivre et trouvait toujours le temps de tout faire, même de dormir. La question de la fatigue était beaucoup plus importante.

Il se tint donc ce raisonnement plein de bon sens : quand on ne veut pas fatiguer ses pattes on se sert de celles des autres. Et c'est à la suite de cette réflexion qu'il employa celles du cheval, du bœuf, du chameau, de l'éléphant et même de simples hommes qui consentaient à faire le métier de bêtes de somme.

Ensuite il imagina la voiture et, cette fois, ce fut un progrès qui devait avoir sa répercussion dans les siècles à venir, jusqu'à la fin du monde probablement.

Certainement, la première voiture ne ressemblait guère à une auto de luxe des temps modernes, mais ça roulait tout de même. Qui l'a inventée ? On ne sait pas au juste et même pas du tout. On prétend que les premières voitures firent leur apparition il y a environ quatre mille ans, en Egypte, au temps de Ramsès II. Je crois que ce n'est pas plus vrai que l'histoire de Pascal qui aurait inventé la brouette ; ces deux choses, brouette et voiture, existaient certainement déjà du temps du bonhomme Noé qui les

La voiture à bœuf
encore en usage
dans certains pays.



aurait bien inventées, puisqu'il eut l'adresse de construire un grand bateau, ce qui est bougrement plus difficile.

D'ailleurs, il est dit, dans la Genèse, au chapitre 46, que Joseph envoya plusieurs chariots à Jacob, et que celui-ci en fit usage pour venir dans la terre de Gessen. On trouverait certainement d'autres renseignements encore en cherchant bien.

Les Romains eurent toutes sortes de voitures, pour gens chics et autres. Il y avait les biges, les triges, les quadriges et probablement encore pas mal d'autres « iges », ainsi désignées d'après le nombre de chevaux attelés de front qui les traînaient.

Il y avait la « thensa » qui servait aux cérémonies, et le « carpentum » traînée par des mules et réservée aux impératrices ; cette voiture n'avait que deux roues. Si elle en avait quatre et était attelée de mulets, c'était une « carraque », et le premier venu pouvait monter dedans.

Il y avait la « rheda », grosse voiture à quatre roues, attelée de huit ou dix chevaux, deux à deux, et le « plaustrum » qui était un véhicule souvent remarquable par son attelage. Cette voiture, qui servait au transport des marchandises ou des bipèdes humains, était ordinairement attelée de chevaux, de bœufs ou de mulets, mais quand on voulait se distinguer on la faisait traîner par des éléphants, des chameaux ou même des bêtes féroces. Marc-Antoine se servait de lions, et d'autres attelèrent jusqu'à des tigres. C'était un moyen comme un autre de débarrasser la voie des simples piétons.

Les Gaulois eurent de fort belles voitures ; ils étaient passés maîtres dans leur construction et en firent de tous modèles ; quelques-unes avaient de riches ornements de cuivre émaillé au feu et qui prenait l'aspect de l'argent. On ne ferait pas mieux aujourd'hui sous ce rapport.

Ils avaient aussi, naturellement, des chars de combat, voitures pesantes armées de faux sur les côtés, ce qui prouve, une fois de plus, que la plupart de nos inventions modernes ne sont que la mise au point, selon les goûts et les besoins du jour, de choses qu'on a déjà inventées depuis longtemps.

Le modernisme, d'ailleurs, s'il peut être fier de l'auto, de l'avion et du chemin de fer aérodynamique, a toujours conservé, dans certains pays, des engins de locomotion qui ne marquent pas un bien grand progrès sur ce qu'on faisait il y a quatre mille ans et plus. Dans la plupart des îles des mers du sud, et dans bien d'autres pays encore, on peut toujours voir la voiture à bœuf qui ne va pas vite mais arrive tout de même à destination. C'est même pratique pour plus d'une raison ; si par hasard le voiturier est pris par la famine, il a toujours la ressource de manger le bœuf après l'avoir fait cuire avec le bois de la voiture. Quel est l'automobiliste qui pourrait, s'il a l'estomac trop vide, pour le remplir, manger son moteur ?

En Extrême-Orient, il y a la « Ricksha », voiturette légère à laquelle un homme s'attelle et trotte des journées entières pour un maigre salaire.

Il y a, dans toutes les grandes villes en général, et dans Montréal en particulier, des grandes voitures servant à ce qu'on appelle le transport en commun et que l'on appelle des tramways. C'est solide et bien verni, pourvu de moteurs électriques mais, dans la pratique, ça n'avance quelquefois pas plus vite qu'un char à bœufs et, généralement, on y est tellement poussé, cahoté, trituré et malmené qu'on en sort à l'état de viande à « hot dog ». Cet entassement malpropre est antihygiénique au possible, surtout au temps de grippe, mais il paraît que c'est assez pour le public et jamais trop pour les dividendes des actionnaires. Après tout, c'est bien possible...

S'il fallait faire toute l'histoire des véhicules divers, il y en aurait des centaines, des milliers à citer ; je me bornerai à en signaler deux qui méritent évidemment cette distinction. L'un parce que c'est maintenant un ancêtre bien qu'il soit encore loin d'être centenaire ; l'autre parce que c'est une énorme chose à laquelle on pense très sérieusement et qui sera peut-être en service demain. Si la guerre n'éclate pas d'ici-là pour changer le cours des idées.

L'ancêtre, c'est le « grand bi » ou grand bicycle fait d'une très grande roue et d'une très petite. Il fallait, pour monter là-dessus, le sens de l'équilibre et le je-m'en-foutisme de la personne qui n'a pas peur de se casser la

gueule. Il s'est fait des courses là-dessus ; les gagnants arrivaient au but en un minimum de temps ; les perdants se contentaient, la plupart du temps, d'arriver à l'hôpital.

La chose énorme est le « Vaisseau du désert » dont l'idée semble avoir germé dans le cerveau d'un Jules Verne quelconque. C'est un véritable navire de cent vingt pieds de longueur, vingt-cinq de largeur et quarante de hauteur. Il est monté sur quatre roues d'un diamètre de trente-huit pieds et mû par deux moteurs de 450 chevaux, ce qui en somme n'est pas énorme. Cela pourrait transporter deux cents tonnes de marchandises et un nombre de voyageurs variable selon l'entassement.

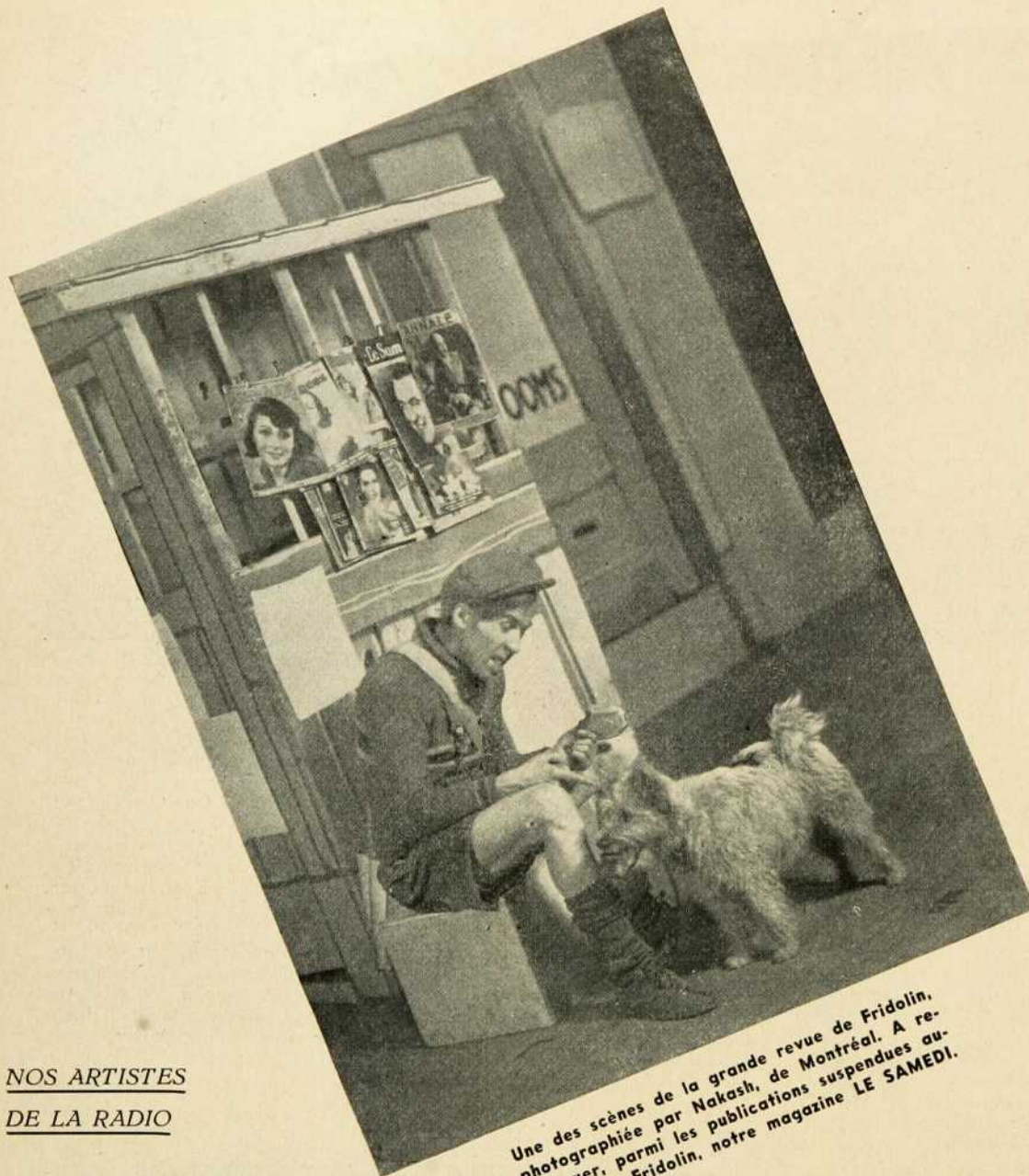
Il paraît que ce serait idéal pour le transport commercial et le tourisme dans le Sahara et autres lieux dépourvus de belles routes à la moderne.

Après tout, c'est bien possible que ça se fasse, et nous en verrons probablement encore bien de l'autre avant longtemps. Seulement, il arrivera fatalement un jour que la terre deviendra trop petite pour les moyens de locomotion en usage.

Heureusement il restera la lune à explorer...



La " ricksha " d'Extrême-Orient.



Une des scènes de la grande revue de Fridolin, photographiée par Nakash, de Montréal. A remarquer, parmi les publications suspendues au-dessus de Fridolin, notre magazine LE SAMEDI.

NOS ARTISTES DE LA RADIO

Quelques minutes avec . . .

Fridolin

*Il pleut sur la route, le cœur en déroute.
Dans la nuit j'écoute le bruit de tes pas.*

C'EST la chanson qui me venait aux lèvres en cette grise après-midi, mais si le commencement en était exact, il pleuvait en effet à torrents, le reste ne l'était pas, car ce n'était pas la nuit mais l'après-midi, et ce n'était pas quelqu'un que j'attendais mais quelque chose... un téléphone! Oui, mes chers lecteurs et lectrices, un téléphone de Gratien Gélinas, ou plus exactement, de notre grand artiste, l'unique *Fridolin*! Aussi lorsque j'entendis, au bout du fil, sa voix sympathique (il n'avait pas pris la voix éraillée de *Fridolin*) me dire: « Venez, je vous attends », je ne fis ni une ni deux, et je sautai dans mon manteau, sans même jeter un regard à mon miroir, ce qui est, chez moi, un indice de précipitation. Je partis donc à mon rendez-vous, et comme ce diable de *Fridolin* est très populaire, et par conséquent très pressé, je priais le petit Jésus de m'empêcher de faire un voyage blanc. Malgré tout, je trépignais d'impatience durant tout le trajet, et ce n'est que lorsqu'une dame charmante et jolie au possible m'eut dit: — « Monsieur Gélinas vous attend, mademoiselle! »

que je retrouvai tout mon calme. Je pénétrai dans le luxueux cabinet de travail que M. Gélinas s'est aménagé loin de tout bruit, et dont l'ambiance recueillie doit sûrement l'inspirer dans la préparation de ses sketches fourmillant de mots d'esprit.

Tout d'abord ce cher *Fridolin* s'excusa de m'avoir donné rendez-vous en un jour aussi pluvieux! Je répondis sur le même ton que la perspective de causer un peu avec lui compensait amplement le désagrément de m'être fait arroser. Puis, sans plus tarder, je le pressai de questions:

— Où êtes-vous né, Monsieur Gélinas?

— A Saint-Tite, comté de Champlain. Mes parents vinrent s'installer à Montréal dès que j'eus dix mois; c'est dire que je suis presque Montréalais.

— Où avez-vous fait vos études?

— Au Collège de Montréal.

— Vous vous destiniez à une carrière libérale, je crois?

— En effet, je commençai mon droit, mais alors l'amour du théâtre s'éveilla si fort en moi que je résolus d'abandonner mes études et de me consacrer entièrement à ce nouvel idéal.

— Vous avez fait du théâtre avant de venir à la radio?

— Oui, un peu; j'ai joué au Collège de Montréal avec le *Cercle Dramatique des Anciens*. A sa dissolution je me joignis à la section française du *Montreal Repertory Theatre*. J'ai joué aussi avec le groupe anglais de cette association.

— Vous y avez fait dans les *Joyeuses commères de Windsor* une création qui fut très appréciée. Mais vous destiniez-vous à la comédie, au début?

— Non; mon ambition était de devenir un grand tragédien; mais quand je jouais du « triste », ma veine comique ressortait quand même; alors, je me suis résigné à n'être que... comédien.

— Et ce fut heureux pour nous, sans quoi nous n'aurions jamais connu *Fridolin*! Et quand avez-vous débuté à la radio?

— J'ai débuté, il y a trois ans, dans le rôle de *Lionel Théberge* du *Curé de Village*, de Robert Choquette. J'ai joué ensuite dans plusieurs autres programmes dont: le *Carrousel de la Gaïeté*, et maintenant le *Train de Plaisir*...

— Où vous faites un trio incomparable avec Lionel Daunais et Albert Cloutier! Vous avez fait du mercredi un jour peu banal pour les radiophiles; tous l'attendent avec une impatience fébrile, et si on nous propose une sortie, la réponse est toute prête: « Impossible pour ce soir: j'écoute *Fridolin*! »

— Ça fait plaisir d'entendre cela, car on est toujours anxieux de savoir si ce bon public a aimé ça, et s'il a apprécié nos efforts pour lui plaire.

— N'avez aucune crainte à ce sujet, car tant que vous serez égal à vous-même, le public vous suivra fidèlement... Mais quels sont vos projets pour l'avenir?

— Je me propose d'écrire un peu pour la scène.

— Et ensuite?

— Tout d'abord, prendre de bonnes vacances. Puis je voudrais me mettre assez d'argent de côté pour pouvoir me retirer de la scène avant que le public ne se lasse de moi; ensuite j'irai demeurer à la campagne.

— Mais vous vous y ennuierez à mourir!

— Non, car j'écrirais des livres humoristiques dans le genre de ceux de Mark Twain.

— Tous vos admirateurs vont certainement souhaiter que cela n'arrive que le plus tard possible... Dites-moi, qu'aimez-vous le plus, M. Gélinas?

— Si je ne craignais pas de passer pour présomptueux, je vous dirais que c'est *Fridolin*!

— Ce n'est pas de la présomption. Il est tout naturel que vous préfériez cet enfant de votre cerveau, car c'est votre œuvre... Et qu'aimez-vous le moins?

— Les interviews!

Et c'est vrai, chers lecteurs, car à la seule idée de parler de lui, et surtout de ses succès, Gratien Gélinas devient réticent, sa modestie s'effarouche et il faut presque lui arracher les mots de la bouche! Et pourtant, cet artiste est très renseigné! Parlez-lui de musique ou de danse, il deviendra loquace, car il les adore toutes les deux; Beethoven et Wagner sont pour lui des dieux, et il ne manque jamais de voir, lorsqu'il le peut, les ballets qui viennent à Montréal.

— Quels sont vos auteurs favoris, M. Gélinas?

— Mark Twain, *La Fontaine* (dont il possède une belle édition), le p'tit Larousse et le gros Larousse!!...

— Quels sont vos sports favoris? repris-je en riant de cette boutade.

— Le ski, le canot... et le parchési!... me répondit-il de son ton inimitable.

Et c'est sur cette blague de *Fridolin* que je pris congé de Gratien Gélinas; et il me semblait, à ce moment, voir la souple silhouette de mon charmant interlocuteur disparaître à mes yeux et céder la place à celle, non moins intéressante, d'un gamin de rues (culottes déchirées, bas pendants, vieux chandail déteint, vieille casquette sur l'oreille, souliers éculés) et qui me regardait d'un air gavroche. Et à cette vision illusoire, je pensai: « *Fridolin*, pauvre gosse, formé de la misère et de la philosophie sans amertume des cœurs simples, toi par qui de pauvres mioches ont eu un beau Noël, reste encore longtemps parmi nous, afin qu'il y ait, en ce siècle d'égoïsme, un être pour nous faire sortir de nous-mêmes, en nous rappelant qu'il y a, de par les rues, de pauvres gosses qui pleurent, de pauvres gosses qui souffrent! »

Dans le Monde Sportif

CONSEILS AUX JOUEURS DE BASEBALL

par Oscar Major

La crampe est l'ennemie des joueurs de baseball, surtout durant les premiers jours de leur entraînement. Elle arrive brusquement, sans se faire annoncer par les agents de publicité! Puis, plus rien à faire, le muscle de la cuisse ou de la jambe est en boule. Il faut la faire passer. En général, c'est à la suite d'un effort trop violent, d'un départ trop brusque que cette crampe vous tord le mollet.

Quand il y a crampe — les joueurs qui sont sujets aux crampes nous comprendront facilement — le muscle reste contracté. Il est dur et douloureux, ayant perdu son élasticité, ce qui l'empêche de revenir à sa position de repos.

Sans être médecin, nous vous dirons qu'au cours de l'effort le muscle s'imprègne de substances acides, qui s'accumulent de trop. Alors, le muscle, rempli d'acide, perd son élasticité. Parmi les causes essentielles des crampes, il y a lieu de citer : les attitudes hanchées, les départs rapides et les arrêts brusques des joueurs, et surtout le régime alimentaire. Ça vous paraît drôle, mais c'est bien cela! Nous avons oublié l'abus de l'alcool, qui favorise le milieu acide, l'une des causes du phénomène des crampes.

Un joueur de baseball peut-il éviter les crampes? Oui, pourquoi? Le meilleur moyen de la faire passer rapidement, c'est d'attraper le bout de son pied et de le ramener fortement vers l'os de la jambe. Cela détend le muscle contracté et la crampe passe aussitôt. Là-dessus, un petit massage et une bonne friction et le tour est joué. Les crampes arrivent à ceux qui négligent de se faire masser ou de se masser eux-mêmes.

Parmi les autres moyens préventifs, nous vous signalons les suivants : les douches chaudes et courtes décontractent le muscle, favorisent la circulation du sang et éliminent une bonne part des déchets. Le massage avant et après l'entraînement ou les joutes. Au début, on n'aura recours qu'au seul effleurage, un genre de tapotement, de pianotage, si l'on peut s'exprimer ainsi. Puis, un pétrissage de plus en plus progressif. Ne craignez pas de pénétrer avec les deux mains autant que possible à l'intérieur des muscles du mollet ou de la cuisse. Les mains doivent nécessairement continuer leur action en remontant vers la direction du cœur, c'est-à-dire

de haut en bas et non pas de bas en haut, comme plusieurs le font.

Quant au régime alimentaire à suivre, le nôtre ne vous causera aucun tort : peu de viande, pas d'alcool, de la viande rôtie, pas d'épices, pas de plats fermentés, des légumes frais en abondance, des produits contenant du sucre, les hydrates de carbone, spécialement les fruits, du pain mais pas trop. Contrairement à l'opinion publique, ce régime est suffisant pour accomplir des efforts physiques répétés.

Joueurs de baseball, si vous voulez être à l'abri des crampes, suivez ces conseils amicaux, que nous vous passons avec plaisir.

CES PAUVRES ARBITRES!

Vous avez, sans doute, remarqué que les arbitres de la Ligue Nationale de Hockey n'ont pas pratiqué le sports qu'ils arbitrent. Ils en ont appris les règles comme nous apprenons le catéchisme. Ag Smith, Clarence Campbell et Norman Lamport se sont dit : « Je serai arbitre du hockey majeur », comme d'autres : « Je serai avocat, médecin, etc. » Mais pour être arbitre, il faut être prêt à sacrifier sa vie à ses convictions. C'est pourquoi il y a de mauvais arbitres, dans la N. H. L., comme il y a de mauvais médecins et de mauvais avocats, dans le monde. D'un autre côté, si tous les arbitres étaient disposés au sacrifice, il y a belle lurette qu'il n'y aurait plus d'arbitres.

L'arbitre Lamport, pour montrer son courage et braver le destin, croyons-nous, met son titre sur ses cartes de visite.

Du côté des joueurs professionnels des grandes ligues, les arbitres ne rencontrent guère de sympathie. Ils ne se gênent pas pour exprimer la piètre opinion qu'ils ont d'eux. À parler net, nous excusons plus facilement le public payant que les joueurs, qui appartiennent à une ligue, dont ils ont accepté les règlements. Mais il y a une limite à tout. Quand ces mêmes joueurs savent parfaitement que la majorité des arbitres de la N. H. L. — nous ne parlons pas des juges de la ligne bleue — ne con-

naissent pas leur affaire, il est temps que cette situation change.

M. le président Frank Calder voudra-t-il bien nous dire pourquoi il a donné des pouvoirs souverains à ses arbitres, qui n'ont jamais joué au hockey, alors qu'il ne laisse aucune liberté de jugement et de décision à ses juges de la ligne bleue, tous des anciens joueurs professionnels majeurs d'excellente réputation?

Pouvez-vous imaginer un semblable illogisme? Mais ne vous fatiguez pas l'imagination. Nous croyons que le président Calder et ses collègues ont moins de misère à se faire écouter par des Smith et des Lamport qu'ils n'en auraient avec des connaisseurs plus autoritaires. Ce qu'il y a de surprenant c'est que de pareilles pratiques se répètent de saison en saison. Personne ne songe à mettre définitivement le holà à la manière, comment dirions-nous, à la manière trop diplomatique — c'est le mot — de certains chevaliers du sifflet, qui ménagent un peu trop la chèvre et le chou, en plein hiver.

Avant de terminer nos articles sur le hockey, nous dirons que le jeu du hockey majeur devient vraiment trop dur. Les joueurs commencent eux-mêmes à trouver que la partie dégénère, de plus en plus fréquemment, en une mêlée informe, où les joueurs ne sont plus préoccupés que de rendre coup sur coup.

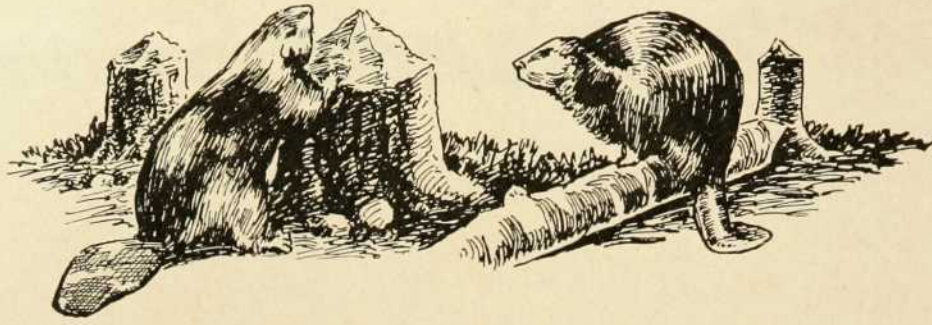
SAVAIT-ON QUE...?

Le Stadium Roosevelt, où les Jersey Giants de Jersey City jouent leurs parties de baseball, contient le plus grand nombre de personnes assises, soit 25.000. Des autres parcs de baseball de la Ligue Internationale, le Stadium de Montréal et le Stadium Ruppert de Newark viennent en seconde place avec 19.000 personnes. Le Stadium Maple Leaf du Toronto, 18.145. Le Stadium Red Wing de Rochester, 15.212. Le Stadium Offermann de Buffalo, 15.012. Le Parc Oriole de Baltimore, 14.000. Au dernier rang, le Stadium Municipal de Syracuse, 10.000 sièges.

Le sport reste en faveur au Vatican. Sa Sainteté Pie XII, au collège, avait remporté le premier prix de gymnastique. Nonce à Berlin, il pratiquait l'aviron et les haltères. Aujourd'hui, il se livre, de temps à autre, à des exercices de culture physique.

Tout récemment, nous avons fait le pronostic suivant : Les Royaux de 1939 termineront la saison en troisième ou quatrième place, sous la tutelle du bouillant gérant Burleigh Grimes. En effet, l'édition du Montréal, de la Ligue Internationale, nous paraît vingt-cinq pour cent meilleure que celle de l'an dernier, qui était composée en majeure partie de joueurs de la classe A. — Il y a tant d'enthousiasme dans le cœur et dans les yeux de quelques officiers des Royaux qu'on a déjà commencé à préparer la vente des billets pour les premières joutes du Montréal, au Stadium, du 4 au 10 mai, contre Baltimore et Newark, deux redoutables rivaux des Royaux. Nous voyons, de gauche à droite, MM. GUY MOREAU, secrétaire-trésorier et gérant d'affaires du Montréal, LEO BOUCHER, gérant des bureaux de contrôle du Stadium et du Forum, et ARTHUR NORMANDIN, directeur et agent recruteur. M. Normandin a dépensé, de 1910 à 1922, près de \$50,000 dans le baseball semi-professionnel local. Arthur a fini par être persuadé que certains propriétaires des clubs de la Ligue Provinciale faisaient faux pas à engager tant de joueurs américains à coups de dollars. Toujours au détriment de quelques-uns de nos excellents joueurs canadiens-français, ajouterons-nous.





Aurons-nous enfin un drapeau canadien?

par Régis Roy

LE DRAPEAU est la manifestation symbolique d'une idée; son origine est très ancienne. Choisi par un prince ou par un état, le drapeau s'identifiait avec la patrie puisqu'il en devenait l'insigne honoré et que, pour le défendre ou l'exalter, on donnait volontiers sa vie.

Le Canada a eu deux drapeaux. Sous le régime français, le blanc fleurdelisé, et depuis la conquête, le croisé du Royaume-Uni. Le pays de l'Érable et du Castor devenu colonie anglaise ne pouvait déployer d'autre drapeau que celui d'Albion. L'usage obligatoire et constant d'un pavillon est imposé à la marine marchande, côtière et surtout de long cours, car il couvre la marchandise, et, d'après les conventions internationales tout navire qui en croise un autre ou qui se présente dans un port doit hisser son pavillon. Ces « couleurs » britanniques étaient les mêmes pour tous les vaisseaux de l'empire, du Canada et des colonies sœurs. Nulle marque distinctive pour les nôtres. Cela dura jusqu'en 1892, quand l'on accorda à nos armateurs ce qu'ils avaient réclamé: une modification à l'enseigne rouge: de mettre sur le battant ou champ du pavillon qui s'étale à la crosse de la brise, les armes du Dominion, composées alors des provinces de Québec, Ontario, Nouvelle-Ecosse et Nouveau-Brunswick. L'Amirauté autorisa, le 2 février 1892, ce changement à l'usage des navires marchands canadiens immatriculés.

En plus, de par une entente, en 1911, entre l'Amirauté et le gouvernement canadien, les navires de la marine royale du Canada eurent permission de déployer l'enseigne bleue (battant les armoiries du Canada). Conformément aux Règlements du roi et aux instructions du haut tribunal maritime (article 123), l'emploi de l'enseigne bleue ainsi chargée de notre écusson était accordé aux bâtiments du gouvernement canadien.

En novembre 1921, notre pays ayant changé ses armoiries, décréta que les nouvelles paraîtraient à la place des anciennes sur les deux enseignes, la rouge et la bleue.

Tout cela est bon pour le commerce maritime, mais sur terre, qu'avons-nous? Le drapeau de l'Union britannique, c'est-à-dire les trois croix superposées de Saint-Georges, de Saint-André et de Saint-Patrice, insignes qui ne viennent pas de la France comme l'a dit en badinant un député, puisque la croix figurait sur la monnaie des Angles, bien avant la conquête par nos ancêtres normands. Ces trois croix, à la suite des ans, servirent d'emblèmes aux trois royaumes.

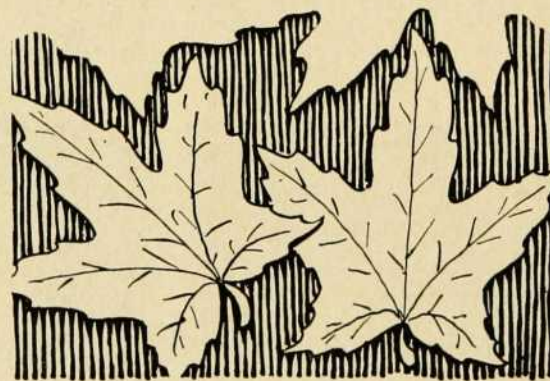
Au Canada, à l'instar des Australiens, des Néozélandais, etc., on a désiré un étendard plus particulièrement symbolique. Notre Dominion s'est développé; sa population de trois millions à la Confédération dépassa en 1938, (Bureau des Statistiques), onze millions, et notre destinée nous porte vers une expansion très marquée. En 1914, le Canada a fourni à la défense de la mère-patrie, cinq cent mille hommes. C'est la preuve d'une loyauté qui ne fléchira pas parce que nous voulons un drapeau, un peu différent du Union-Jack et plus particulièrement nôtre. On nous a bien donné une modification de l'enseigne rouge pour notre marine marchande, eh bien! pourquoi pas le même privi-

lège pour un étendard à déployer dans nos fêtes, nos cérémonies religieuses et nationales. En attendant que se réalise ce desideratum, nos gens se serviront très probablement, en certains milieux, de l'enseigne rouge de préférence au Jack de l'Union, parce que le premier a quelque chose de la patrie: nos armoiries!

Le drapeau du Royaume-Uni représente un noble idéal:

« Son histoire est une épopée
Des plus brillants exploits... »

Nous en sommes fiers, mais c'est plutôt l'insigne particulier de la Grande-Bretagne!... Qu'y a-t-il dessus? La croix de Saint-Georges, les croix sautoirs de Saint-André et de Saint-Patrice... Que l'on confirme donc notre désir d'un drapeau avec emblème canadien, nous inspirant très sûrement vers l'unification et la gloire de notre patrie.



Un député de l'Ouest a proposé en Chambre (motion individuelle) qu'un comité soit nommé sans délai pour considérer l'opportunité d'un drapeau canadien, et, au cas d'un rapport favorable, qu'un autre comité soit formé afin de s'occuper du dessin d'un drapeau. Cette proposition offre encore un long attermoiement avant que l'on en vienne à la décision principale. Cette proposition de l'honorable député n'a pas eu l'heur d'être approuvée de quelques-uns dont les discours en Chambre firent écouler le temps réservé à ces motions personnelles, sans atteindre une décision. Si ce projet revoit le jour à l'agenda, il est probable que la même tactique prévaudra. Les opposants allèguent l'inopportunité actuelle d'un tel changement au drapeau, que ce geste, 1^o serait interprété à l'étranger comme un acte d'émancipation, que 2^o, le drapeau du Royaume-Uni étant assez bon pour ces quelques

députés, qu'il devrait l'être de même pour tous. Il faut le dire, ce sont des arguments étiques.

L'empire britannique est une famille de nations anglaises; les enfants sortis de l'adolescence ont des tendances à se grandir encore et s'ils veulent se vêtir de « couleurs » différentes du chef, il ne faut pas croire que leur affection filiale s'est amoindrie.

Considérons qu'il y a d'autres éléments ethniques importants au pays, et que pour notre homogénéité un échange plus élastique de bons procédés est bien nécessaire.

Dans le tableau qui suit, relevé du recensement de 1931, on remarquera la valeur numérique des groupes. Les demandes pour un drapeau national canadien émanent d'eux tous. Au temps de la Confédération, notre population était de 3,686,596 âmes (c'est-à-dire au recensement de 1871). En 1931, voici la répartition des groupes:

Anglais	2,741,419
Ecossais	1,346,350
Irlandais	1,230,808
Autres britanniques	62,494
Français	2,927,000
Allemands	473,544
Scandinaves	228,049
Ukrainiens	225,113
Hollandais	148,962
Autres éléments	992,057
	10,376,786

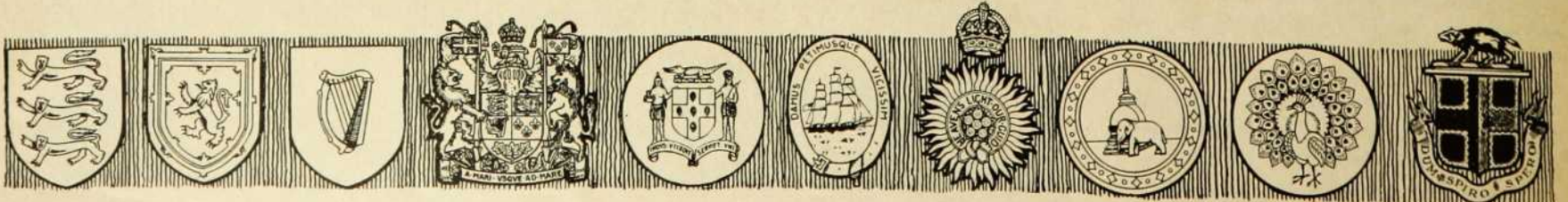
Tôt ou tard, il faudra en venir au point exprimé par M. McIntosh, le député de Battleford-Nord. Pourquoi remettre cette affaire à des calendes indéfinies quand l'on voit toutes les autres nations dans l'empire arborer un drapeau plus particulièrement distinctif?

En dernière instance, le *Times*, de Londres, nous apprend qu'il a plu à Sa Majesté d'accorder ce privilège à la Birmanie.

Pourquoi un comité ne serait-il pas nommé tout de suite par le gouvernement, en vue de recevoir des esquisses d'un drapeau canadien?

Les meilleurs dessins seraient primés en concours. Le choix du triage de ce qu'il y aurait de mieux dans ce projet serait soumis aux représentants du peuple, des Communes et du Sénat. Ces dessins devraient rappeler, par quelque signe, la France et l'Angleterre: la France qui a découvert le Canada et l'a colonisé jusqu'en 1759, et Albion qui en est maîtresse depuis, et enfin, un trait marquant pour le Canada.

Cette fois, nous espérons qu'un Canadien-français du Québec figurera sur le comité choisi. Lors du règlement de nouvelles armoiries pour le Dominion il n'en fut pas ainsi, et cependant, comme il appert au tableau précédent, nous y avions quelques droits; en plus, nous avons de fort bons héraldistes à Montréal, et nos armoiries seraient autre chose qu'un rapiéçage où le point d'honneur n'est pas donné à notre pays.



Il pleut à verse...

versez-en !

AU PRINTEMPS, les jours de classe et de congé, des orages s'abattent brusquement. La pluie fait pousser les fleurs, mais quand les enfants rentrent à la maison, ils sont tout mouillés et affamés : ils réclament un bon repas chaud. Servez-leur alors un aliment réchauffant et reconstituant.



Servez-leur la Soupe qui constitue **TOUT UN REPAS**



Voici le printemps : les brusques variations de la température mettent à rude épreuve la santé des enfants. La maman sait bien préparer des repas à la fois nourrissants et fortifiants. Dès lors, la Soupe aux Légumes Campbell est tout indiquée ! C'est un mets qui procure aux enfants les éléments nutritifs de non seulement un ou deux légumes mais de quinze légumes de choix. On les fait cuire, dans un bouillon de bœuf, de façon à conserver le plus possible de sels minéraux et de vitamines. C'est soutenant, mais sans arrêter l'entrain et la pétulance des enfants. Ceux-ci en apprécient surtout la saveur riche et saine. Avec une telle soupe (qui est presque un repas complet!) le repas des écoliers n'est pas compliqué. Un dessert ou un sandwich, un verre de lait ou un Jus de Tomates Campbell : l'appétit et la santé de vos enfants sont pleinement satisfaits.



Qu'il pleuve
Ou qu'il vente,
Je vais manger
De la Soupe Campbell.

Campbell's
Soupe aux Légumes



En Vedette où le Style Compte NOUVEAU PLYMOUTH!

Si élégant que vous croirez difficilement
que c'est encore UN AUTO DE BAS PRIX!



Sedan Aérodynamique Plymouth Custom de 1939, 4-Portes

UN PLYMOUTH PLUS GROS... PLUS SPACIEUX... PLUS LUXUEUX... LA VALEUR MONTE MAIS LE PRIX BAISSE...

● CETTE ANNÉE PARTOUT OÙ LE STYLE EST ROI — Plymouth est parfaitement "à l'aise". Le Plymouth de 1939 est si ÉLÉGANTE dans son dessin basique... SI GRACIEUX dans chacune des lignes de son contour... SI LUXUEUX dans TOUTES ses pièces d'aménagement que c'est difficile de croire que c'est encore un auto de bas prix!

Nouvelle performance du moteur Haute-Couple pour plus de puissance de traction et pour des accélérations plus vives... nouvel embrayage Handy-Control (SANS AVANCE DE PRIX POUR

MODÈLES CUSTOM ET DE DE LUXE) pour changement de vitesse plus facile et pour un espace agrandi dans les compartiments avant... nouveau compte-tours "Signal-Sécurité" pour avertir pendant la nuit... TOUTES CES caractéristiques, et bien d'autres, accroissent la valeur du Plymouth—mais les prix sont PLUS BAS!

ESSAYEZ la nouvelle direction sûre-ferme du Plymouth... docilité parfaite: arrêts positifs et qualités de roulement améliorées. Allez chez votre agent Chrysler-Plymouth-Fargo sans plus tarder et mettez vous au volant!



Les Ressorts Spiraux en Acier Amola produisent un merveilleux roulement. Construits pour résister aux secousses de la route.

VOUS VOYEZ Plus de Qualité DANS CHAQUE DÉTAIL...

- 1** **DESSIN FONCTIONNEL**—la nouvelle tendance dans le style aérodynamique—donne à Plymouth son éclatante beauté.
- 2** **DIMENSIONS**—Empattement de 114 pouces.
- 3** **Emouvante performance Haute-Couple** du moteur avec économie accrue.
- 4** **Embrayage Handy-Control.**
- 5** **Nouvelle transmission Auto-Mesh**
- 6** **Nouveaux Ressorts Spiraux en Acier Amola.**
- 7** **Nouveaux Phares Style-Sécurité.**
- 8** **Nouveau Compte-tours "Signal-Sécurité".**
- 9** **Freins Hydrauliques Eprouvés.**

Nouvel Embrayage Handy-Control dans Modèles Custom et DeLuxe

AUX ECOUTES à l'Heure des Amateurs du Major Bowes... tous les jeudis, 9-10 p.m., H.N.E., Réseau Columbia

NOUVEAUX PRIX PLUS BAS

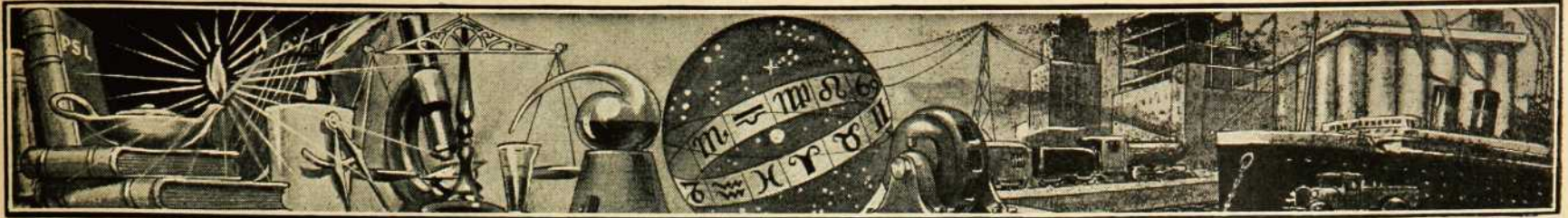
Coupé Plymouth Roadking
Livré à WINDSOR, Ontario. **\$849**
Seuls licence,
fret et taxes locales, s'il y en a, en sus

FACILE À ACHETER!

Votre auto actuel représentera probablement une forte partie du nouveau prix de livraison du PLYMOUTH... la balance en légères mensualités.

**NOUVEAU PLYMOUTH "ROADKING"
NOUVEAU PLYMOUTH "DE LUXE"
NOUVEAU PLYMOUTH "CUSTOM"**





La ville de Rome, fondée 753 ans avant l'ère chrétienne a connu : 244 ans de monarchie, 480 ans de république, 359 ans d'empire avec Rome capitale, 74 ans où Rome, supplantée par Byzance, ne fut plus que la capitale de l'Italie, 324 ans où Rome fut le simple chef-lieu d'un duché relevant des exarques de Ravenne, 27 ans où Rome fut la capitale d'une république gouvernée par les papes, 1,115 ans où Rome obéit aux papes plus ou moins directement, depuis la donation de Pépin en 755 jusqu'à la prise de possession par Victor-Emmanuel en 1870, 53 ans où elle fut la capitale du roi d'Italie et 16 ans comme capitale du fascisme.

Dès le cinquième siècle, la ville de Rome possédait 46,603 maisons, 17,097 palais et 2,091 prisons. C'était beaucoup de palais et de prisons comparativement aux autres maisons.

D'après certaines inscriptions très anciennes que l'on est parvenu à déchiffrer, la Babylonie serait le berceau des mathématiques, et les Babyloniens connaissaient fort les équations algébriques du premier, deuxième et troisième degré.

Pour fins d'expériences dans des laboratoires, on se sert de balances ultra-sensibles comme on va le voir d'après les explications ci-après. Etant donné que le milligramme est le trente-deux millièmes d'une once, ces balances arrivent à peser le dix-millionième de milligramme.

Il y a une plante qu'on peut entendre pousser ; elle porte le nom assez barbare de « Miscanthus Sinensis » ; les parties nouvellement formées de cette plante font effort sur celles qui existaient déjà et les font craquer ; de là des bruits qu'on entend très bien en y prêtant quelque attention.

Pendant une chaude journée d'été, la chaleur solaire qui tombe sur un corps humain bien exposé au soleil pendant une demi-heure, est suffisante pour faire bouillir un gallon d'eau.

Il y a des rêves au cours desquels on voit des événements qui se passent pendant une grande période de temps, des mois ou même des années ; or, certains de ces rêves ne durent que quelques secondes seulement.

La reine Elizabeth, fille de Henri VIII, avait une collection de trente et un mille robes et de sept mille paires de chaussures.

Un curieux procès eut lieu à Bâle, Suisse, en 1474. Un coq fut accusé d'avoir pondu un œuf ; on l'amena devant les magistrats qui le condamnèrent à périr sur le bûcher. La sentence fut exécutée avec toutes les formalités et l'apparat ordinaires pour ces exécutions.

Aux Etats-Unis il y a une moyenne de dix mille homicides par an.

Bien des siècles avant notre ère, on se servait déjà des cloches pour annoncer la mort des personnes importantes, et la chrétienté adopta cette coutume. L'origine exacte des cloches se perd dans la nuit des temps, et l'on sait qu'elles étaient connues dès les temps bibliques.

La grosse cloche russe appelée « Tsar Kokolol » est la plus grosse du monde entier ; elle n'a jamais servi car, au cours de la fonte, un accident en a brisé un morceau important. Cette cloche pèse au-dessus de deux cents tonnes et a dix-neuf pieds de hauteur.

Les matières premières, certaines du moins, feraient-elles défaut au Japon ? On y utilise les peaux de chien, de chat et même de rat et de souris pour la fabrication des vêtements, et le gouvernement répand partout des instructions donnant la manière d'utiliser ces peaux.

Notes Encyclopédiques

Les plantes, comme les êtres humains, acquièrent l'immunité si elles guérissent d'une maladie causée par un virus.

Il n'y a pas de fleurs complètement noires ; seules quelques espèces de pensées se rapprochent fortement de cette couleur.

La vaccination contre la variole, qui est aujourd'hui gratuite en beaucoup d'endroits, a, tout au moins une fois, enrichi celui qui l'a pratiquée. Dans les débuts de son emploi, un médecin anglais, le Dr. Thomas Dimsdale fut appelé à la cour de Russie pour vacciner l'impératrice Catherine II et son fils. Il reçut, comme paiement, une somme équivalente à cinquante mille dollars d'aujourd'hui, une pension de deux mille cinq cents dollars par an et un titre de noblesse.

Il y a quelques années, aux Etats-Unis, des charlatans annoncèrent une certaine « eau de radium » qui, à les entendre, guérissait de tous les maux. Cette eau, qui était une solution de sels de radium guérit effectivement nombre d'acheteurs du mal de vivre, car ils en claquèrent sans qu'il fût possible de les sauver.



L'homme préhistorique, tel que le voient certains savants, d'après l'étude faite de certains crânes. Il n'a tout de même pas l'air d'un singe, et certains de nos contemporains sont assurément plus laids.

Une dame Hames, de Bournemouth, Angleterre, a obtenu son permis de conduire une auto à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et s'en est servi pendant deux ans. Elle est aujourd'hui centenaire, et son seul regret c'est de ne plus se sentir assez jeune pour conduire sa machine.

Au Japon il se fabrique des jouets qui sont vraiment un signe des temps ; ce sont des bombes ! — heureusement inoffensives — mais qui font beaucoup de bruit en éclatant lorsqu'on les projette au loin. Ce doit être bien sûr charmant d'envoyer ça dans les jambes des passants pour voir la tête qu'ils feront.

Parmi les ultra-sons — ce qu'on pourrait appeler les sons silencieux, puisque l'oreille humaine ne peut pas les entendre — il en est dont les effets sont des plus curieux. Certains ultra-sons peuvent conserver indéfiniment la fraîcheur des œufs et d'autres les cuire sans cependant élever leur température. D'autres enfin, quand ils agissent sur des liquides, les soustraient complètement à l'action de la pesanteur. Ne doutons pas que, dans un avenir plus ou moins proche, on trouvera bien le moyen d'employer les ultra-sons aux fins de guerre.

Les noms sont quelquefois trompeurs ; c'est ainsi qu'on prétend que « Jérusalem » a pour signification : « temple de la paix ».

Un ébéniste de Sarajevo vient, paraît-il, d'inventer un berceau pour bébés qu'il croit appelé à un grand succès ; ce berceau fonctionne automatiquement et il est complété par une phonographe qui chante des berceuses. L'inventeur a oublié le principal : changer le bébé de linge quand il en a besoin...

Dans les classes pauvres chinoises, les chaussures de cuir sont considérées comme un grand luxe ; les gens qui en possèdent ne les portent que dans les grandes occasions, un jour ou deux par an seulement, afin de les faire durer le plus longtemps possible et, s'il se peut, toute leur vie.

On estime qu'il tombe, chaque jour, environ quinze millions de météorites sur la terre ; la plupart sont brûlées complètement alors qu'elles sont encore à grande hauteur. Malgré le nombre considérable de ces fragments qui peuvent encore arriver jusqu'au sol, le danger d'être frappé par l'un d'eux est complètement négligeable ; il ne serait que d'une personne tous les quatorze mille ans.

Un des plus gros bolides connus tomba dans la Sibirie orientale, en 1908, et il dévasta une forêt sur une superficie de cent milles carrés. Le choc fut d'une telle violence que des vagues d'air auxquelles il donna naissance firent le tour du globe. L'événement donna naissance à une religion nouvelle chez une ou deux tribus sibériennes qui crurent qu'un dieu venait de se laisser tomber sur la terre pour punir les méchants.

La cendre de toutes les météorites qui se consomment en arrivant à proximité de la terre forme une poussière très fine qui tombe lentement sur le sol. On a calculé qu'il faudrait au moins soixante millions d'années avant que cette cendre atteigne une hauteur d'une vingtaine de pieds.

L'anesthésie se pratique depuis un temps relativement court, et elle n'était donc pas connue des peuples anciens. Autrefois, dans l'Égypte, quand des médecins devaient pratiquer une opération douloureuse, ils endormaient tout de même leurs patients. A cet effet, ils leur donnaient un bon coup sur la tête pour les rendre inconscients. C'était expéditif et économique, mais plus d'un malade devait se réveiller dans l'autre monde.

Au moyen âge, les procédés d'anesthésie étaient moins barbares qu'en Égypte, mais ils n'étaient pas très scientifiques non plus ; on se contentait de saouler le patient jusqu'à ce qu'il fût ivre-mort, après quoi on lui coupait tranquillement le bras ou la jambe malade.

Les statistiques démontrent qu'à New-York une personne a quarante chances contre une à Londres d'être assassinée. Si toutefois on peut se servir du mot « chance » dans cette circonstance-là.

La compagnie d'autos Ford fait affaires avec cinquante-trois mille fournisseurs divers pour le matériel ou les marchandises nécessaires à ses ateliers.

Ceux qui s'occupent de la question classent les rêves en quatre catégories principales ; les rêves créateurs pendant lesquels des auteurs font le plan d'une œuvre quelconque et des mathématiciens résolvent des problèmes ; les monitoires, qui avertissent de quelque danger ou de tout autre événement ; les révélateurs, qui vont puiser dans le subconscient des faits depuis longtemps oubliés par la mémoire ordinaire, et enfin les prémonitoires qui dévoilent certaines choses de l'avenir. On pourrait peut-être ajouter une cinquième catégorie : celle des rêves idiots.

Croisière

No 9

LA RAME DU MÉTRO ROULAIT, emplie par sa cargaison d'humains entassés les uns contre les autres. C'était une des heures d'affluence de la journée; elle ramenait les travailleurs chez eux. Chaque virage compromettait l'équilibre de ceux qui ne se tenaient pas à une barre d'appui et les jetait contre les autres voyageurs. L'atmosphère était lourde, chargée d'haleine, de relents, de chaleur malsaine, les délicats respiraient à peine pour ne pas sentir, pour ne pas avaler cet air vicié.

Assise dans un angle exigü, une forme frêle, vêtue de bleu marine, un feutre à large bord penché sur les yeux, semblait se recroqueviller, se rapetisser, se ratatiner. Les épaules étaient secouées par crises, comme chez quelqu'un qui rit ou qui pleure. Le chapeau, à chaque arrêt était brusquement projeté contre la vitre, sa propriétaire ne semblait pas s'en apercevoir. Pourtant, à un moment donné, elle se leva. Tous les yeux la suivirent.

Avec difficulté, elle se fraya un chemin jusqu'à la porte, fendant la foule, tête toujours baissée. Il était difficile de voir son visage. Seuls l'aperçurent les voyageurs assis. Ils virent alors une pauvre petite figure tuméfiée par les larmes. Les paupières rouges, enflées, le nez luisant, les lèvres mordues, en détruisaient l'harmonie. A juger par la pureté de l'ovale, du nez, des sourcils, le visage devait être beau, très beau et très jeune.

On regarda passer la jeune fille et deux gavroches échangèrent leurs réflexions :

— Heureusement, dis donc, que chagrin d'amour ça dure pas toujours...

— Moi, tu sais, je la consolerais bien...

Camille Dars, sans rien entendre, sans rien voir, descendit du métro et se dirigea automatiquement vers la sortie. Dans l'escalier, elle courut presque.

Arriverait-elle à temps?...

Le grand jour éblouit ses yeux endoloris.

Dans ce quartier étranger, elle ne connaissait rien. Elle s'approcha d'un agent :

— L'hôpital... s'il vous plaît?

— Par là, ma belle enfant.

Et voyant la trace des larmes, l'agent ajouta :

— Oh! mais faut pas vous en faire comme ça, ma petite demoiselle.

Cordial, bonhomme, il dressa son bâton blanc pour arrêter la file des voitures.

A une horloge, au passage, Camille vit l'heure : sept heures moins un quart. Elle était en avance d'un quart d'heure. C'est à cette heure tardive que le médecin-chef de l'hôpital l'avait autorisée à venir prendre des nouvelles de la malade.

Elle vit bientôt se dresser devant elle la grande masse grise de l'hôpital. A la porte, et quoique l'heure des visites fût déjà passée, les éventaires d'un fleuriste ambulancier et d'une marchande de jouets mettaient leur tache claire sur la grisaille des murs.

Elle s'arrêta devant le fleuriste et choisit la plus belle botte de roses qu'elle put trouver; des roses thé, fleurs préférées de sa mère, encore en boutons nacrés et en corselet vert. Mais, sous l'effet d'un bizarre pressentiment, elle aurait voulu rendre les fleurs. Elle avait peur, maintenant que la botte était nichée là, dans le creux de son bras, qu'elle lui portât malheur. Elle se défendit contre cette impression qu'elle qualifia de stupide.

— Salle C, n° 12, s'il vous plaît? demanda-t-elle à quelqu'un.

On lui indiqua le chemin. Elle traversa deux cours, puis choisit un long couloir et entra dans une grande salle. De chaque côté, les lits s'alignaient. Tous étaient occupés mais le dernier dans l'angle gauche était isolé de la salle par un drap qu'on avait, en hâte, fixé aux murs par des épingles de sûreté accrochées à des clous. Elle jeta un regard circulaire, ne reconnut pas sa mère. Hypnotisée alors par le drap, Camille avançait. Toutes les conversations s'étaient tuées brusquement dans la salle. L'infirmière de service vint à la rencontre de Camille qu'elle arrêta :

— Vous venez pour le 12? Le médecin-chef voudrait vous voir, mademoiselle...



Alain et Camille étaient illuminés d'une joie intense.

— Pourquoi? Mais, maman, où est maman?

— Elle n'est pas ici, venez.

Mortellement inquiète, Camille comptait les minutes qui s'écoulaient à la porte du médecin-chef.

Mais enfin, était-elle déjà transportée dans la salle d'opération? Pourvu alors qu'on la laisse voir, qu'on la lui laisse embrasser! Camille savait que la péritonite de Mme Dars était grave et que l'opération serait indispensable. Elle savait aussi que le cœur de sa pauvre maman, secoué déjà par tant de revers, était faible, très faible. Le docteur ne lui avait pas d'ailleurs caché le danger.

La porte s'ouvrit. D'un aspect bourru, mais le meilleur des hommes, le docteur Balitran, grande célébrité mondiale, l'interpellait :

— Venez par ici, mademoiselle.

Elle pénétra dans le modeste cabinet.

Le docteur lui prit les mains et par-dessus ses lunettes la regarda :

— Allons, ma petite fille, il va vous falloir beaucoup de courage...

— Maman?

— Oui, votre maman est partie, heureuse, sans souffrances. Nous avons dû l'endormir pour l'opérer d'urgence; elle ne s'est pas réveillée...

— Docteur, mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible. Laissez-moi, je veux la voir, je veux lui parler, lui dire... Oh!

Le docteur laissa passer la crise, heureux qu'elle se produisît. Paternellement, il assit Camille dans un fauteuil, appela une infirmière et lui donna des ordres.

C'est de force que l'infirmière dut faire boire à Camille le breuvage qu'elle lui avait préparé.

Au milieu de ses hoquets, Camille interrogeait le docteur.

— Docteur, que vous a dit maman avant d'aller à la salle d'opération.

— Je ne l'ai pas vue, mon enfant. Je faisais moi-même, à ce moment-là, une autre opération. C'est un de mes assistants...

— Un assistant? Oh! docteur, mais c'est lui qui l'a tuée... Il n'a pas su... Oh! mon Dieu! Pourquoi ne l'avez-vous pas opérée vous-même, vous m'aviez promis...

— Devant l'urgence, il n'y avait pas à hésiter. Et si je l'avais opérée moi-même, ma petite fille le résultat n'eût pas changé : le cœur n'a pas pu supporter l'effort qui lui était demandé. Je suis sûr de mon assistant autant que de moi-même. C'est un médecin jeune, certes, mais de grande valeur et d'avenir.

— Non, c'est votre assistant, c'est votre assistant! répétait Camille au milieu de ses sanglots.

Le docteur, cuirassé par les souffrances, savait juger les êtres; voilà une douleur qui ne s'effacerait pas de sitôt. Pour l'instant, elle explosait. Bientôt elle serait soigneusement cachée, renfermée, mais, comme un fleuve souterrain, n'en suivrait pas moins son cours.

Et puis, le médecin-chef n'ignorait pas la situation critique de Camille. Une amie commune, Mme de Sisterolles, lui avait recommandé Mme Dars, veuve retraitée d'un directeur de lycée. Camille, l'aînée de trois enfants, âgée de dix-huit ans, restait seule, sans ressources ou presque, sans parents, avec ses deux jeunes frères à élever: Patrice et Claude.

— Une enfant de cet âge jetée seule dans la vie avec de telles charges, quel malheur ! bougonna l'excellent docteur.

II

LES DIFFICULTÉS ne permettaient heureusement pas à Camille de s'isoler dans son chagrin. Il avait fallu d'abord faire face aux frais de décès. Sans l'aide de Mme de Sisterolles, Camille ne s'en fût pas tirée.

L'appartement que Mme Dars occupait avec ses enfants, d'un foyer de cinq mille francs, étant trop lourd, il avait fallu chercher autre chose. Une amie de Mme de Sisterolles, partant justement à Grenoble, avait pu céder le bail d'un petit logement qu'elle occupait depuis plus de trente ans. Deux pièces, une entrée, mille francs. C'était inespéré. Il y avait de gros inconvénients; eau sur le palier, cuisine-placard dans l'entrée, carreaux rouges en guise de parquet, maison d'un aspect très modeste, mais tout cela compense par la grandeur des pièces et par leur excellente exposition.

Placé dans un immeuble d'angle, sur la place Saint-Ambroise, le petit logement était ensoleillé toute la journée. Des fenêtres, Camille pouvait apercevoir les clochers de Saint-Ambroise, la grande place et du ciel. C'était tout ce qu'il lui fallait.

Elle vendit quelques meubles pour payer le déménagement. Ne pouvant se livrer à aucune dépense supplémentaire, elle se mit courageusement au travail. Elle lava les peintures, posa elle-même un papier nouveau dans la pièce où l'ancien était inacceptable; elle badigeonna, après les avoir nettoyés, les carreaux du sol d'un beau rouge vif et luisant. Dans la plus petite chambre, Camille installa les deux divans de ses frères, une commode basse, une grande table de travail, une bibliothèque. Les meubles anciens, restes de l'aisance passée, polis par un entretien parfait, la cretonne fleurie de la chambre, une potée de fleurs rustiques placée à l'angle de la commode (la grande photographie de Mme Dars occupant l'autre angle) donnaient une impression de confort, de bien-être malgré la simplicité du décor.

Dans son studio, grande pièce d'angle, Camille avait mis son divan, des rayons de bois blanc peints pour ses livres, les meubles du salon de sa mère qu'elle avait conservés. Des rideaux doubles en tulle, des portières de soie chatoyante qui avaient garni l'ancien salon, complétaient la pièce. De ce logement si modeste, Camille avait su faire un nid ouaté, intime et charmant.

Cette soirée de fin septembre était douce. Les enfants étaient couchés. Ils venaient de rentrer de Saint-Germain-en-Laye, où ils avaient passé leurs vacances, chez Mme de Sisterolles. Les joues tannées par le soleil qui cette année avait daigné être chaud, ils avaient repris leur mine florissante que le décès de Mme Dars avait bien compromise.

Camille s'approcha de la fenêtre et s'accouda sur la barre d'appui, songeuse.

Depuis quatre mois, Mme Dars n'était plus là. Depuis quatre mois, Camille était devenue la petite maman de ses frères. Qu'allait-elle faire d'eux ? Comment et avec quoi les élèverait-elle ? M. et Mme Dars, séduits par les propositions d'un courtier marron, désarmés par leurs propres bonne foi et droiture devant la cautèle et la fourberie d'aujourd'hui, avaient eu la malencontreuse idée de placer tout leur argent dans les caoutchoucs. Leur fortune personnelle et les économies qu'ils y avaient péniblement ajoutées avaient été englouties par un crack retentissant.

À la mort de son mari, Mme Dars s'était trouvée complètement démunie. La pension qui lui était servie en qualité de veuve de directeur de lycée et les maigres revenus de quelques titres oubliés lui permettaient de vivre chichement, mais décemment.

Il ne restait à Camille que les revenus des titres, et la petite somme qu'elle gagnait en promenant chaque matin les enfants d'une riche famille.

Ce n'était pas une solution. Il lui fallait pouvoir gagner sa vie assez largement pour élever ses frères. Elle avait bien ses bachots, mais quel parti pouvait-elle en tirer ? Secrétaire dans une administration ? Elle ne connaissait ni la sténo, ni la dactylographie. Elle avait cherché dans les petites annonces des journaux des emplois possibles; téléphoniste, vendeuse, caissière, courtière. À différentes reprises, elle s'était présentée, mais aucune suite n'avait été donnée à ses demandes.

Elle avait également suivi des cours d'infirmière, mais elle ne possédait pas de diplôme et ses connaissances étaient inutilisables.

Un désespoir la saisit. Si elle avait été seule, cette incertitude angoissante du lendemain eût été moins lourde. Mais eux, Pat et Clo, les deux petits orphelins, n'avaient qu'elle, elle seule. Mon Dieu !

Comme elle se sentait isolée, petite, faible ! Comme elle était abandonnée ! Qu'avait-elle fait pour être si malheureuse ? Une révolte sourde gronda en elle. La vie était injuste, mauvaise. Comme elle aurait voulu disparaître, ne plus vivre ! Tomber dans un trou sans fond comme celui où avaient disparu son père et sa mère !

Un cri l'arracha de la fenêtre :

— Millie, Millie ! ...

Elle se précipita dans la chambre de ses frères. Elle trouva Claude en larmes, mouillé de transpiration, le front brûlant.

— Qu'as-tu donc, Clo ?

— Oh ! Millie, tu es là, n'est-ce pas, tu es là ? ...

— Bien sûr ! Mais qu'y a-t-il, mon chéri ?

La respiration coupée, l'enfant suffoquait. Camille eut peur. Peut-être Claude commençait-il une maladie, une maladie grave ? Voilà, le destin la punissait d'avoir trouvé tout à l'heure sa tâche trop lourde, de s'être révoltée.

— Si tu savais, Millie, j'ai eu si peur ...

— Peur de quoi, dis vite ? ...

Dans les yeux de l'enfant une épouvante restait. Malgré ses joues congestionnées, il semblait avoir froid et frissonnait.

— Un méchant dragon avec trois cornes t'emportait, Millie, et il te déchirait en petits morceaux ...

— En effet, il est gai ton rêve. Dors vite, grand bêta, ce n'est qu'un rêve.

— C'est pas vrai, dis, Millie, tu t'en iras pas ?

— Pourquoi veux-tu que Millie nous quitte ? dit Patrice que le bruit avait réveillé. C'est notre Millie à nous. Elle sait bien qu'on l'aime ... comme ça, pas, Millie ?

Patrice, assis sur son lit, ouvrait les bras aussi largement que possible pour prouver comment il aimait sa sœur.

— Allons, mes enfants, couchez-vous. Soyez sages et dormez tranquilles.

ROMAN COMPLET

par

Andrée Wladikine

Camille coucha les deux petits, les borda, les embrassa, les câlina.

Elle resta près d'eux jusqu'à ce que le sommeil les reprit. Clo avait appuyé sa tête sur un de ses bras replié; l'autre bras avait gardé le geste esquissé pour essuyer une larme. Patrice, lui, serait contre sa joue l'oreiller chiffonné. Attendrie, Camille les contempla, émergeant tous deux de leur pyjama bleu, gracieux comme des archanges.

Ainsi, personnelle, égoïste, elle avait pensé que la mort la délivrerait de la vie ? Mais, même dans cette pénible vie, certes, elle pouvait puiser de nombreuses joies. Les reparties de ses frères parfois si amusantes, leur affection si caressante, leur développement mental qui s'effectuait en ce moment avec une rapidité inouïe ? Et la joie d'être utile, de servir à quelque chose, d'être indispensable à quelqu'un, de remplir une tâche vraie et noble, qu'en faisait-elle ? Quant aux joies prosaïques, elles ne lui manquaient pas; même le cadre dans lequel elle vivait était agréable; le soleil et la lumière y entraient à flots. Et puis, il y avait toute la vie devant elle et une vie c'est grand ... Il peut s'y produire quantité d'événements. Puisqu'elle avait déjà beaucoup pleuré, peut-être l'avenir lui apporterait-il des compensations ?

Elle soulevait, sans s'en douter, le grand problème de l'équilibre des forces, celui qui tient les mondes en suspens dans l'univers, celui qui dispense les ondes mouvantes de l'air et de l'eau, celui qui régit le flux et le reflux des marées, le flux et le reflux du sang dans les artères.

De se confier ainsi au destin, Camille se sentit reconfortée. Ses nerfs se détendirent, ses muscles s'assouplirent. Une sensation douce, tiède, l'envahit. Tout son être s'amollit. Les forces mauvaises étaient annihilées. Les forces mauvaises : le dragon de Claude, sans doute ...

Elle se coucha. Elle savoura le plaisir d'étirer ses membres las dans les draps frais. Calme, presque heureuse, Camille s'endormit.

III

DÈS SEPT HEURES, sautant à bas de son lit, Camille se dirigea vers sa « salle de bains ». C'était une encoignure de l'entrée, isolée par des rideaux derrière lesquels Camille avait disposé une planchette qui supportait les objets de toilette, un tub et un réservoir à douches. C'est là qu'elle faisait la toilette de ses frères, et qu'elle-même chaque matin se douchait d'eau froide.

Réveillé par la fraîcheur de l'eau, le sang circula plus activement dans ses veines. Elle se sentit pleine de forces neuves.

Sa décision était prise : elle irait voir dès cet après-midi le docteur Balitran. Elle lui exposerait nettement la situation et lui demanderait de l'aider à trouver une place. Puisqu'il était en bons termes avec Mme de Sisterolles, il ne refuserait pas de recevoir Camille.

Aussitôt après le déjeuner, elle prit le chemin de l'hôpital, chemin qui éveillait toujours en elle une douleur aiguë. À l'entrée, elle revit le fleuriste et son éventaire plein de roses. Des larmes perlèrent à ses yeux, mais elle chassa le souvenir de la botte de roses qui n'avait fleuri qu'une morte.

Camille dut attendre longtemps à la porte du docteur. Elle retournait dans sa tête les phrases qu'elle voulait dire. Ce monologue incessant devenait de l'obsession. Le temps lui paraissait interminable. Enfin, l'infirmière l'introduisit.

— C'était vous, ma petite enfant ? Je m'excuse de vous avoir fait attendre, mais ici je ne dispose pas de mon temps, c'est le temps qui dispose de moi.

— Docteur, je sais que je vous dérange. Mais, voilà, je voulais vous demander un conseil.

Et tout d'une traite, jetant les phrases les unes sur les autres de peur d'en oublier et de faire perdre au docteur un temps précieux, elle lui conta ses efforts et son inquiétude de n'avoir pas de travail pas de métier, pas d'argent.

Le docteur, comme autrefois, la regardait par-dessus ses lunettes, silencieux et méditatif :

— Rentez chez vous l'esprit tranquille et attendez mes indications, lui dit-il enfin.

Dix mois s'étaient écoulés depuis que le docteur Balitran avait prononcé cette phrase.

Camille, selon les ordres du docteur, avait suivi des cours, préparé et passé brillamment l'examen d'infirmière, ses études préliminaires lui ayant permis d'abrèger la durée normale des travaux pratiques. Elle était maintenant munie du diplôme d'État.

Le bon docteur avait assumé lui-même toute la charge des frais et avait procuré, pendant toute cette période, des gardes régulières et faciles à Camille. Elle put de cette façon gagner assez largement sa vie et donner à Patrice et à Claude un relatif bien-être.

Ce matin, elle se disposait à aller rejoindre ses frères en vacances chez Mme de Sisterolles, quand la concierge lui monta une lettre.

— C'est rare quand il y a du courrier pour vous, déclara celle-ci. C'est timbré de Saint-Amand, ajouta-t-elle, espérant recevoir des éclaircissements.

Mais Camille, aussi intriguée que sa concierge, referma la porte et retourna l'enveloppe dans ses mains.

Saint-Amand ! Qui pouvait lui écrire de Saint-Amand ? Quelque chose lui disait que cette missive renfermait une bonne nouvelle. Elle l'ouvrit : et lut :

« Ma petite Camille.

« Ecrivez immédiatement de ma part au docteur Van Zuber, 6, place du Vieux-Marché, à Bruxelles, pour lui dire que vous acceptez en remplacement le poste d'infirmière dont il dispose à bord du paquebot *Maryville* pendant la Croisière n° 9.

« Ce voyage dure un mois. Départ d'Anvers le 2 août. Escales à Madère, Santa-Cruz de Ténériffe, Casablanca, Lisbonne. Retour à Anvers le 1er septembre. Vous avez besoin de vacances, saisissez l'occasion. Le poste est bien payé et peu fatigant.

« Si Mme de Sisterolles ne peut pas garder vos frères, amenez-les-moi à Saint-Amand, ma femme sera heureuse de les avoir.

« Inutile de me répondre. Je veux que vous acceptiez ce poste et je vous défends de me remercier ... »

Le bon, le cher docteur ! Une joie sourde colora les joues de Camille. Quel beau voyage ! Enfant, elle avait effectué avec ses parents la traversée de Marseille à Alger et des voyages en Corse; elle en avait gardé un souvenir magnifique. Allons, il ne fallait pas perdre de temps et savoir si Mme de

Sisterolles pouvait conserver les enfants. Elle allait le lui demander.

Camille sauta dans l'autobus qui devait la conduire à la gare Saint-Lazare, prit son billet, pénétra dans la rame électrique avec une telle vivacité qu'il lui semblait avoir des ailes. De la gare de Saint-Germain à la maison de Mme de Sisterolles, elle mit une dizaine de minutes alors qu'il en fallait vingt à un bon marcheur.

Des qu'elle poussa la grille du jardin, la clochette argentine attira deux gars barbouillés, hirsutes. Des plumes dressées sur la tête, des jambières de papier déchiqueté aux mollets, les deux « Peaux-Rouges » se suspendaient à la robe de leur sœur.

— Millie, c'est Millie... Grany (ainsi les enfants appelaient-ils Mme de Sisterolles), c'est Millie...

Mme de Sisterolles, de son pas menu et trotinant, s'approcha. Camille lui tendit aussitôt la lettre du docteur.

— Ce cher Olier ! Il n'a pas changé ; toujours bourru, mais si bon. Eh bien, mon petit enfant, j'espère que vous acceptez cette aubaine. Je garderai les loustics un mois de plus. Ils ne s'ennuient pas ici. Voyez, ils ne sont pas à plaindre ; jardin, bon air, forêt à deux ans. Et quand ils sont là, rugissants et galopants, je me sens moins seule. Je suis alors vraiment la Grany que j'aurais dû être si ma fille et ma petite-fille ne m'avaient pas été enlevées en même temps.

Emue par le rappel de ce grand chagrin (la fille de Mme de Sisterolles était morte en mettant au monde un enfant qui ne vécut pas), Camille embrassa la vieille femme.

— Vous aviez besoin d'une grand-mère, et moi j'avais besoin de petits-enfants. N'est-il pas heureux que nous puissions nous donner mutuellement ce qui nous manque ?

Tout le monde s'assit autour de la table dressée dans le jardin et fit honneur au repas. Grany expliqua aux garçons le départ de leur sœur et le beau voyage qu'elle allait faire.

— Tu nous ramèneras des éléphants, dis, Millie ! déclara Pat, pas très fixé sur la faune des Canaries.

— Moi, j'aimerais mieux que tu m'apportes un oiseau rare, ajouta Clo, le rêveur.

IV

ASSIS SUR LE BANC DE BOIS coudé de la terrasse, semblable à ceux des squares, le docteur Alain Delisle rejetait, songeur, la fumée de sa cigarette. Des plantes grimpantes attachaient leur jeune verdure aux treillis, des géraniums en caisse, piquaient les taches claires de leurs fleurs dans la nuit. Tout un côté de Paris s'étendait sous les yeux. En bas, du quai de Passy, montait le bruit trépidant, incessant de la circulation.

Ce monde trop réel et trop tangible, trop connu et trop bruyant, trop proche aussi rejetait l'esprit du jeune docteur vers un monde de rêve, lointain et inconnu qu'il aurait aimé connaître et où il aurait aimé vivre. Sa pensée ainsi conduite l'amena à son prochain voyage et aux rives détruites d'un continent disparu : l'Atlantide. Quelle étrange histoire que celle-ci, basée sur des faits authentiques, contrôlés, mais pleine de légendes extravagantes et attirantes ! Bientôt, il voguerait au-dessus des villes englouties, de toute une civilisation escamotée par un des plus grands cataclysmes que la terre ait connus.

La porte-fenêtre, tirée brusquement, livra passage à une dizaine de jeune femmes et jeunes hommes en élégantes robes du soir et habits.

— Mais il est là, le cher maître...

— Tu joues à cache-cache, mon cher ?

— Eh bien, rêveur solitaire, c'est ainsi que vous abandonnez vos invités ?

— Si nous l'avions trouvé en douce compagnie, nous lui pardonnerions. Mais il est seul, rigoureusement seul.

Arraché de son banc, Alain Delisle fut ramené dans ses salons. Les quatre pièces de la garçonnière, disposées en enfilade, situées en haut d'un luxueux immeuble du quai de Passy, surplombant la Seine, étaient emplies d'une foule élégante où dominaient surtout les jeunes. Quelques hommes politiques en vue, des artis-

tes, un homme de lettres marquant, des femmes du meilleur monde couvoyant d'élégants mannequins, formaient une assistance composite et mêlée, non dépourvue de pittoresque et de vie. Pour l'œil qui savait regarder et voir, il y avait là matière à étude. C'était un des salons type d'une république démocratique.

Rappelé à ses devoirs de maître de maison, Alain, délaissant les songeries dans lesquelles il s'était un instant reposé, se dévouait. Entraînant les uns et les autres au buffet dressé dans le dernier salon, stimulant les

maîtres d'hôtel, réglant le pick-up pour les danseurs enrégés que la chaleur de cette soirée orageuse de juillet n'arrêtait pas, il semblait doué du don d'ubiquité : on le voyait partout à la fois.

Quand chacun eut enfin assez bu mangé, parlé, flirté, dansé, il pria un grand chanteur de l'Opéra de se faire entendre. Au milieu d'un silence relatif, celui-ci « lança » deux ou trois airs classiques qu'il fit suivre d'imitations humoristiques des chants de di-

(Lire la suite page 18)

L'Art en Chemin de Fer

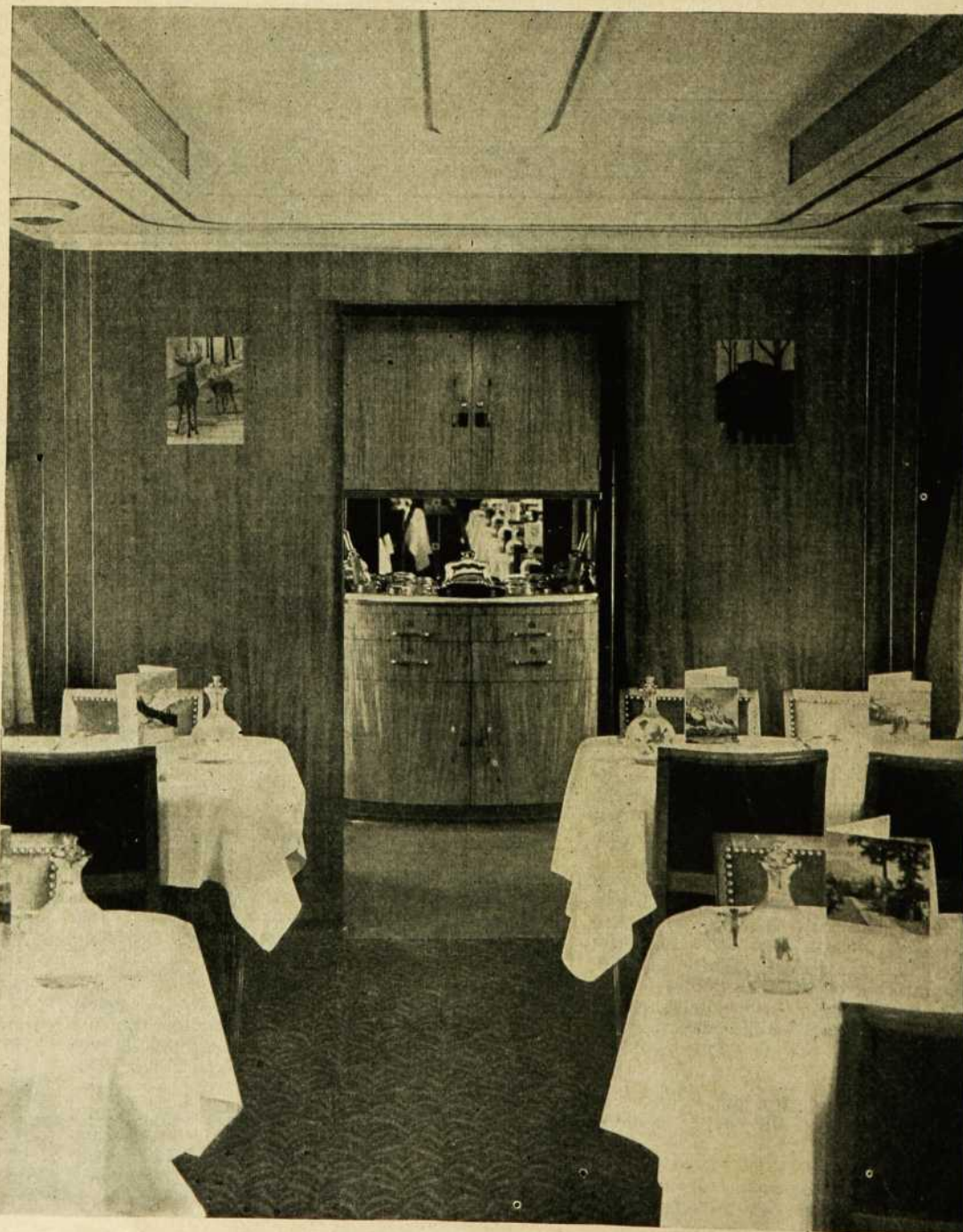
CEUX qui ont eu la bonne fortune de visiter la dernière grande exposition universelle tenue à Paris ont pu admirer les tableaux en mosaïque de bois qui ornent les murs du pavillon consacré aux exhibits de l'industrie forestière.

Il est certain que les diverses essences de bois avec leur grain plus ou moins serré et leurs tons chauds se prêtent à ces sortes d'ensemble et qu'un artiste peut en tirer de magnifiques effets. Une autre preuve vient d'en être donnée par les architectes du Canadien National chargés de la décoration des derniers wagons-restaurants mis en service par ce réseau.

Empruntant les méthodes européennes, mais puisant leur inspiration dans la nature canadienne, les architectes du Canadien National ont orné les nouveaux wagons-restaurants — très modernes de lignes — de tableaux en mosaïque représentant des animaux de notre faune. Ceux-ci furent dessinés d'après des photographies tirées de la vaste collection du réseau puis leur silhouette fut découpée dans du bois.

Les mosaïstes choisirent ensuite des essences dont la teinte naturelle s'harmonisait avec la couleur du dessin, les découpèrent en morceaux correspondants, puis les assemblèrent de façon à reproduire les tableaux illustrés sur cette page.

(Photo C. N. R.)



GAGNEZ UN DE CES BEAUX BILLETS DE \$5⁰⁰!

206 DE
CEUX-CI

GRATIS

POUR LES MEILLEURES
RECETTES AU PAIN!

AIMERIEZ-VOUS, un de ces matins, trouver dans votre courrier un beau billet de \$5.00 tout neuf? Cela peut vous arriver si vous faites une chose bien simple.

Examinez vos recettes et trouvez-en une qui requiert l'emploi du pain. Envoyez-la-nous et peut-être vous vaudra-t-elle un prix de \$5.00!

Et n'allez pas croire qu'il faille une recette compliquée: au contraire! Soumettez plutôt des recettes pratiques, pour tous les jours — plats de résistance, légumes en casserole ou desserts. N'importe quel plat a une chance de gagner pourvu qu'il contienne du pain — pain blanc, pain brun, pain de seigle, pain aux raisins, etc.

Procurez-vous GRATIS un livre qui vous aidera

Mettez à la poste le coupon ci-dessous et vous recevrez un livre de recettes de 52 pages rempli d'idées. Essayez ces recettes — comparez-les avec les vôtres et peut-être découvrirez-vous que vous avez une recette à laquelle personne n'a jamais

pensé. Ou peut-être encore pourrez-vous améliorer certaines recettes du livre. Essayez, et envoyez autant de recettes qu'il vous plaira — vous aurez ainsi plus de chances de trouver ce billet de \$5.00 dans votre courrier.

Ne tardez pas! Vous avez 206 chances de gagner \$5.00.



AVEZ-VOUS UNE RECETTE AU PAIN AUSSI-BONNE QUE CELLE-CI?
ENVOYEZ-LA!

PAIN DE VIANDE AU FOUR

2 livres bœuf cru moulu
4 tasses mie de pain frais
1 oignon moyen haché
1 c. à soupe sel
1/3 c. à thé poivre

1 c. à thé moutarde sèche
1 c. à thé assaisonnement pour volaille (facultatif)
1 œuf légèrement battu
Graisse de bacon ou shortening mou

Combiner tous les ingrédients sauf la graisse. Mélanger avec soin. Former en pain (pressant seulement pour que le mélange se tienne — ne pas comprimer), et mettre dans la rôtissoire. Arroser abondamment de graisse et parsemer de chapelure. Mettre dans le four très chaud, 550°. Lorsque bien doré, abaisser à 350° (modéré); continuer à cuire découvert de 45 à 60 minutes, arrosant fréquemment.

Des œufs cuits dur peuvent être placés bout à bout au centre du pain, c'est-à-dire du mélange. Si l'on veut, le bœuf peut être remplacé par un mélange de porc et de veau, ou bien de bœuf, porc et agneau, etc. Laisser alors rôtir plus longtemps, que pour le bœuf. Du bacon haché ajouté à un pain de viande en accroît la saveur; on peut aussi disposer des tranches de bacon sur le dessus pour la dernière partie de la cuisson.



AYEZ UNE SILHOUETTE ÉLÉGANTE SANS PERDRE VOTRE ÉNERGIE

Pour maigrir sans danger, continuez à manger du pain, qui constitue un élément sûr pour soutenir l'énergie, reconstituer les nerfs et les tissus musculaires. Le pain lui-même n'engraisse pas. Au contraire il aide à brûler les matières grasses. A la place des aliments très amylacés, des sucres et graisses, mangez 6 tranches de pain par jour.

RÈGLES DU CONCOURS

1. Ce concours est ouvert à tout le monde au Canada et à Terre-Neuve, à l'exception du personnel des fabricants de la Levure Fleischmann.
2. Un prix de \$5.00 sera décerné aux 206 concurrents qui auront envoyé les meilleures recettes utilisant le pain de quelque façon que ce soit.
3. Les concurrents de chaque province et ceux de Terre-Neuve n'auront à rivaliser qu'avec ceux de leur propre territoire. Chaque province et Terre-Neuve auront leur part de prix lesquels ne seront décernés qu'aux concurrents respectifs de ces divers territoires.
4. Les juges tiendront compte de l'originalité, de la facilité de préparation et des bons résultats des recettes soumises. Aucune recette ne sera retournée. Toutes deviendront la propriété des fabricants de la Levure Fleischmann. Les décisions des juges seront finales et sans appel.
5. Envoyez autant de recettes que vous voudrez. Écrivez chaque recette, accompagnée de votre nom et de votre adresse, sur une feuille de papier distincte.
6. Adressez vos envois à Levure Fleischmann, 801, Immeuble Dominion Square, Montréal, P.Q.
7. Le concours se terminera le 30 juin 1939. Toutes les recettes devront avoir été mises à la poste avant minuit de cette date.



ACHETEZ LE PAIN DE VOTRE BOULANGER

Le meilleur pain qui puisse être cuit est vendu par votre boulanger local. Sa connaissance du métier, son outillage moderne et la qualité supérieure des produits qu'il emploie, vous assurent un pain sans rival au point de vue nutrition et saveur.

GRATIS!

CE GROS LIVRE DE
RECETTES DE 25¢

IL VOUS AIDERA À GAGNER!

Procurez-vous ce livre utile. Il sera d'un apport précieux pour vous aider à élaborer une recette pour ce concours. Il vous indique comment utiliser le pain dans une cuisine, vous fournit 103 excellentes recettes de mets principaux, sandwiches savoureux, desserts délicieux, mets spéciaux pour enfants, pour régimes amaigrissants et pour circonstances spéciales. D'une belle tenue, ce livre de 52 pages contient 36 vignettes. Il se vend 25¢, mais vous pouvez l'obtenir gratis, en mettant ce coupon à la poste.



LEVURE FLEISCHMANN
801, Immeuble Dominion Square, Montréal, P.Q.

Veillez m'envoyer gratis une copie de la brochure "103 façons de servir le pain".

Nom _____
Rue _____
Ville _____ Prov. _____

(Suite de la page 16)

vers pays. Ces dernières surtout eurent un franc succès.

Après avoir réussi à se délivrer d'une admiratrice accourée à un meuble, Alain Delisle jeta un regard sans pitié sur ses invités. Pourquoi, diable, avait-il réuni tous ces gens chez lui ? Il dut s'avouer qu'aucune des personnes présentes ne l'intéressait, à part deux ou trois vieux camarades. Et tous ces gens étaient venus chez lui beaucoup plus par snobisme que par sympathie. Le docteur Alain Delisle, assistant préféré du professeur Balitran, jeune médecin de grand avenir, d'une bonne famille et à la tête d'une fortune suffisante, donnait quatre ou cinq fois par an des soirées célèbres où il était de bon ton de se montrer.

Petit à petit, les salons se vidaient. Trois heures sonnaient. Il ne resta bientôt plus que quelques intimes. Alain les entraîna à la terrasse que l'aube commençait à teinter d'un blanc douteux. En bas, les autos ne passaient plus maintenant que par intermittence. Un rossignol égaré on ne savait où se gargarisait d'arpèges variés; le fleuve étendait un serpent d'argent; des effluves parfumés montaient du Champ de Mars. Malgré la ville, la nature semblait proche, une nature naissante du début des âges, encore froide, imprécise et brumeuse.

Ils étaient cinq, assis là sous les étoiles qui s'effaçaient. Galant, Alain enleva sa jaquette et la jeta sur les épaules frissonnantes d'une jeune femme.

— Alors, Alain, tu nous quittes bientôt ?

— Où vas-tu, vieux ?

— Et quand rentrerez-vous ?

Cette dernière question, prononcée par la seule femme présente, Léonide Saint-Gergue, mit les trois camarades d'Alain en joie.

— Dites donc, Léone, si nous vous gênons, dites-le...

— Il me semble, vieux, que tu seras impatientement attendu...

— Vous savez bien, grands sots que vous êtes, répliqua Léonide, que nous pouvons, Alain et moi, dire ce que nous avons à nous dire au grand jour. Sept ans de médecine côte à côte donnent bien droit à une camaraderie qui n'a pas à se cacher et dépourvue de toute équivoque.

— Vous êtes plus qu'un camarade, Léone, vous êtes une véritable amie, intervint Alain tout en entourant amicalement de son bras les épaules de la jeune femme.

De trois ans plus âgée qu'Alain, Léonide Saint-Gergue, docteur en médecine, avait le caractère et les qualités d'un homme loyal et courageux. Alain l'estimait profondément.

— Eh bien, mes amis, je pars, ajouta-t-il. Je me rends d'abord à un Congrès international de médecins à Anvers. Puis après le travail, le repos. Je m'embarque de là pour une croisière d'un mois.

— Vous allez voir le soleil de minuit ?

— Non, Léone, je vais déguster sur place du vieux madère et voir opérer les charmeurs de serpents à Marrakech.

— Tâche de ne pas nous ramener une moukère...

— Tu sais bien que je suis un célibataire endurci, Robert. Pas si bête d'aliéner ma précieuse liberté !

V

LE PAQUEBOT surplombait le quai de sa masse gris clair. Le grand pavois claquait au vent. Sur le ciel d'un bleu sans tache, le navire découpait sa silhouette élégante et racée, les deux cheminées se détachaient, sombres et puissantes.

Alain regarda sa montre; huit heures. Le bateau ne partait qu'à trois heures de l'après-midi. Il avait encore une matinée à utiliser.

Il erra dans la vieille ville, se tordit les chevilles sur les pavés inégaux, monta jusqu'à la terrasse du building dont certains Anversois sont si fiers, d'autres si honteux. Puis il se dirigea vers le musée Plantin.

La petite imprimerie, fondée au XVI^e siècle par Christophe Plantin, natif de l'Indre-et-Loire, a édité des chefs-d'œuvre célèbres dont quelques-uns purent être sauvés et conservés. C'est sur eux que se penchait maintenant Alain Delisle. L'imprimerie acquise par la ville d'Anvers vers 1877 est devenue un musée fameux, unique en son genre.

Un jour tamisé tombait des vitraux. Le vieux bois des poutres, travaillé par le temps, criblé de piqûres multiples, luisait doucement sous le soleil. Un calme total régnait. Alain, unique visiteur en ce moment, n'entendait que le bruit de ses talons martelant le parquet.

Il était amoureux de la jeune enluminure d'une ancienne bible, lorsque son attention fut attirée par un craquement menu. Dans le fond de la salle, un petit escalier en colimaçon conduisait à l'étage supérieur. Accaparé malgré lui par le bruit léger, il écouta. À n'en pas douter, c'était le bois qui jouait sous l'effet de la chaleur. Cependant, le craquement était régulier, comme celui d'un pas dansant. Une souris ou un rat osait peut-être s'attaquer aux documents précieux ? Il s'appretait à aller quérir un gardien quand il vit déboucher de l'escalier une jeune femme.

Alain avait si complètement goûté le silence parfait du musée et sa solitude qu'il se crut tout à coup lésé par cette présence. On lui enlevait la joie de se promener en propriétaire dans les salles désertes. Il avait oublié que ce lieu était public et non créé pour sa seule jouissance.

Avec rancune, il se pencha à nouveau sur la vitrine qu'il explora d'un œil investigateur. Tout bruit avait cessé. Le silence se referma plus dense et comme alourdi de mystère. Oubliant la bible polyglotte d'Alcala, il se demanda si réellement il voit vu quelqu'un. Personne ne marchait, personne ne bougeait. Intrigué, il se retourna vers l'escalier en colimaçon : la forme humaine avait disparu. Pris d'inquiétude à son propre sujet, il fit des yeux le tour de la salle; elle était vide. Cependant pour gagner la galerie voisine, il fallait passer à côté de lui et personne n'était passé. Il grimpa rapidement le petit escalier; en haut, dans la longue galerie; personne. Il redescendit, traversa la salle où tout à l'heure il se trouvait, gagna la galerie; toujours personne. Il avança encore; enfin, il aperçut la jeune femme. Elle marchait sur la pointe des pieds. Légère comme un elfe, pesant à peine sur le parquet, elle retenait chaque mouvement comme si elle visitait une église vénérable.

Alain poussa un soupir de soulagement. Cette disparition soudaine lui avait produit une impression de malaise. Il serait heureux, pensa-t-il, que tous les visiteurs de musée aient cette discrétion, ce recueillement. Rassuré et indifférent, il revint à sa bible d'Alcala.

Le tour du musée terminé, il descendit quelques marches; elles conduisaient vraisemblablement dans le jardin carré verdoyant et fleuri aperçu d'une des fenêtres. Il poussa une lourde porte bardée de fer. Le soleil l'inonda et l'aveugla. Heureux de sa matinée, il marcha sur le gravier, s'arrêta devant de vieilles pierres dressées sur la pelouse entre des massifs touffus d'arbrisseaux.

De derrière un fusain, la jeune femme de tout à l'heure avançait. Alain, dissimulé par les massifs, ne pouvait être vu. Elle s'assit sur le banc de pierre chaude. Se croyant seule, elle enleva son chapeau, laissa tomber ses mains sur ses genoux en une pose abandonnée. Alain, cette fois, la regarda. La robe de soie noire qu'elle portait, égayée d'un liséré blanc à l'encolure et d'un jabot de dentelle, soulignait sa distinction naturelle, mais révélait en même temps une simplicité voulue ou imposée. Alain fut frappé par la mélancolie du regard, par la pureté des traits, par la jeunesse de la silhouette. C'était presque un enfant : dix-huit ans, au plus. Dans cette pose de détente, sous l'éclairage changeant — le feuillage balancé par le vent dessinait une ombre mouvante sur ses cheveux et son visage — elle était vraiment charmante.

Alain reprit sa marche Aussitôt, Camille (car c'était elle) mit son chapeau, rectifia sa tenue et partit.

Le quai, près du paquebot, était déjà noir de monde. Des barrières dressées séparaient la foule de la partie extérieure du quai. Cet espace ne pouvait être traversé que par les passagers. Camille s'approcha, munie des bagages qu'elle venait de retirer de la consigne. Traversant la foule, elle s'approchait de la barrière quand une bousculade fit tomber une valise de ses mains.

Quelqu'un déjà la soulevait.

— Vous permettez, mademoiselle ?

Camille reconnut l'inconnu du musée. Se frayant, avec facilité, un passage, le docteur Delisle quida Camille jusqu'à la passerelle jetée par-dessus bord. Devant le peloton de garde, il sortit un billet de passager et Camille le laissa passer.

Ainsi, l'inconnu voyageait sur le bâtiment où elle-même allait travailler ? Camille ressentit une déception, non que le poste d'infirmière l'humiliât, mais parce qu'elle ne participerait que de loin à la vie normale du bateau. Toutefois, trop heureuse d'avoir un mois de vacances qui au lieu de lui coûter lui rapporterait, elle ne pensa pas une seconde à envier les privilégiés du sort, déposés à quai par les taxis ou les voitures d'hôtels avec leurs bagages luxueux.

Camille gravissait la passerelle devant l'inconnu qui s'était effacé pour la laisser passer. En haut, le commandant à qui elle était allée se présenter le matin même (ainsi qu'au médecin-chef du bord) l'accueillit par ces mots :

— Allez vite vous installer, mademoiselle, et s'il vous manque quelque chose, dites-le-moi.

— Merci, commandant

Le médecin du bord, apercevant Alain derrière Camille, s'écria :

— Ah ! mon cher Delisle, vous voilà ?

— Mais oui, docteur, et j'espère que votre traversée va me retaper.

Un marin avait déjà saisi les bagages de Camille et les transportait. Elle le suivit.

La cabine était petite, mais d'une propreté impeccable. Le lit, la lampe de chevet, une tablette-armoire, le lavabo, un placard formaient tout l'ameublement. Le tout était d'une blancheur éclatante.

Elle se pencha par le hublot. L'Escout roulait des eaux jaunâtres sur lesquelles dansaient de charmantes barques à voiles, décidées à escorter le paquebot aussi loin que possible.

La sirène mugit. Le signal du départ fut donné. Avec hâte, Camille remonta sur le pont.

Le tableau valait la peine d'être vu. Des milliers de serpentins multi-

colores semblaient attacher la forte masse du bateau au quai. Ces liens si fragiles, tenus en bas par les parents et amis des passagers, à bord par les passagers eux-mêmes, formaient un lien ténu, mais que rien ne semblait pouvoir briser. Insensiblement le paquebot s'éloigna du quai. Les cris d'adieux se firent plus nombreux l'attache multicolore se tendit comme un caoutchouc, déjà les liens ne flottaient plus, souples et lâches.

L'orchestre du bord jetait les notes d'une marche entraînante. Les serpentins se rompirent définitivement. Le paquebot, cette fois, était bien parti rien ne l'attachait plus à la terre ferme.

Pendant un mois, tous les passagers allaient vivre en vase clos.

VI

LA VIE DE BATEAU commença. Les repas pris dans la grande salle à manger réunissaient tous les passagers, le porto-dansant de onze heures et le thé de cinq heures transformaient un des ponts en salle de danse Promenades, bridge, conversations les groupes se formaient au gré des circonstances et de la sympathie.

Dès la première après-midi, alors qu'Alain, accoudé au bastingage regardait fuir la lointaine rive belge une petite main nerveuse se posa sur son bras et une voix pointue lança :

— Ah ça ! mon cher, vous êtes donc des nôtres ?

Se retournant, Alain Delisle aperçut Colette Révard qu'il avait plusieurs fois rencontrée dans des salons amis. C'était une fort jolie fille, mondaine et snob, habillée par les meilleurs couturiers, maquillée avec art passant une bonne partie de son temps dans les instituts de beauté et entre les mains des masseurs; elle parlait anglais et dansait à la perfection. Trop artificielle et trop prétentieuse pour pouvoir cultiver son intelligence, elle avait conservé intact l'esprit qui lui avait été dévolu par la nature. Et la nature ne s'était pas montrée généreuse.

Depuis qu'Alain la connaissait, Colette chassait le mari, un mari riche naturellement, car ses besoins étaient grands et sa fortune personnelle médiocre. Très libre, sortant beaucoup, elle connaissait tous les restaurants de nuit de Paris et les endroits à la mode. Malgré ses trente-cinq ans (elle n'en avait que vingt-neuf et n'en paraissait guère plus), Colette n'était toujours pas mariée.

— Comment êtes-vous là, mon cher, sur ce bateau belge ?

— Je viens d'assister à un Congrès Médical à Anvers. Je me suis embarqué où je me trouvais. Mais c'est à vous qu'il faut poser cette question. Colette. Si élégant qu'il soit, le *Maryville* n'est pas Juan, la Croisette ou le Palm-Beach.

— J'accompagne ma sœur et mon beau-frère qui est Belge, vous le savez, je crois ?

— Ah ! Mille votre sœur est mariée ?

Alain, des deux sœurs, préférait de beaucoup Jacqueline Révard, la cadette, moins « chic » et moins jolie peut-être, mais bonne et charmante personne.

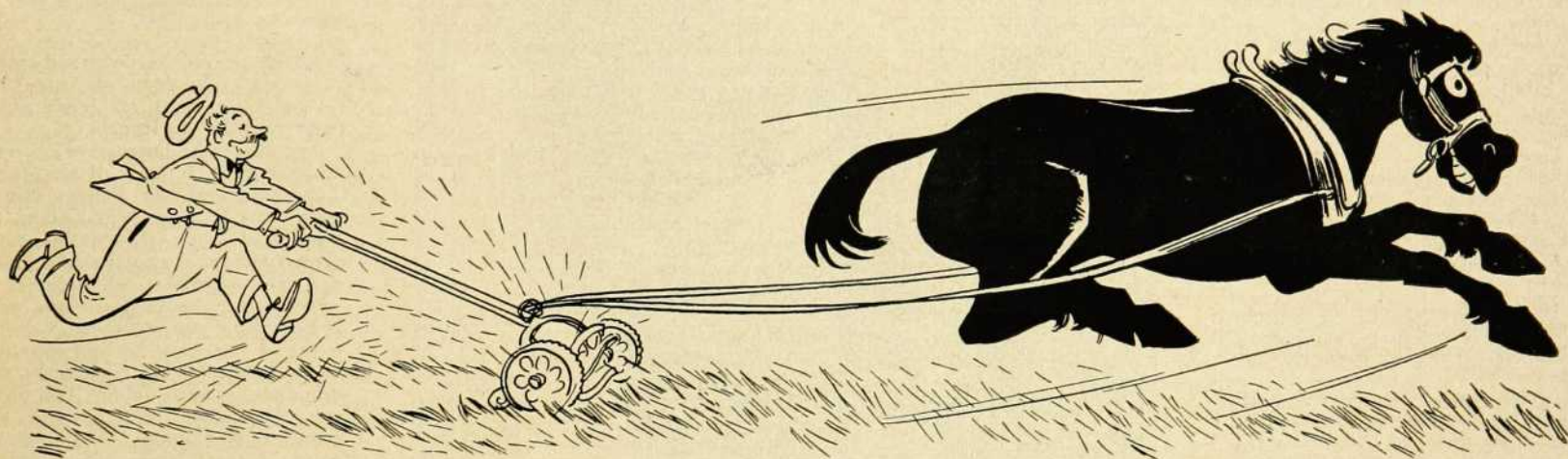
— Vous ne l'avez pas su ? Il est vrai qu'on vous a si peu vu dans le monde, la saison dernière !

Ils firent le tour du pont tout en se donnant, mutuellement, des nouvelles de leurs amis communs.

Alain, homme du monde parfait, était aimable, poli, alors qu'intérieurement il était furieux de cette rencontre. Il avait choisi cette croisière pour sortir de son cadre et se reposer de ses compagnons habituels. C'était pour lui retomber dans les petites

(Lire la suite page 20)

Avec la **Black Horse.**
"ça marche!"



*Une source de pure satisfaction
et de bien-être*

Black Horse



La meilleure BIÈRE du Canada
Fabriquée depuis cinq générations par
la **BRASSERIE DAWES, Montréal**

(Suite de la page 18)

histoires et les potins mondains qui ne l'intéressaient nullement. Bah ! Il saurait bien se débarrasser de l'importune

Sous un prétexte, il prit congé.

Vers sept heures, il alla s'asseoir dans un coin isolé de la terrasse du bar. Le bateau glissait sur une mer douce et grise, sous un ciel du même ton. A l'horizon, il était impossible de déceler la démarcation de l'une et de l'autre. Comme cette heure était tranquille ! Pour Alain, c'était vraiment le repos rêvé. Ces temps derniers, surmené de travail, il sentait ses nerfs fléchir, d'autant plus qu'il lui fallait prendre souvent des responsabilités énormes.

— Regarde, Jacqueline, le voilà.

La voix pointue monta du pont inférieur et d'un index levé. Colette désignait Alain à sa sœur et à son beau-frère. Le groupe vint siroter les cocktails auprès d'Alain. Après quelques minutes de présentation et de bavardage, Colette interrompit :

— Dites donc, à quoi va-t-on s'amuser là-dessus ?

— Il y a la mer pour vous distraire, dit Alain sardonique. Ne vous suffit-elle pas ?

— Moi, je conseille d'organiser un bal tahitien, reprit Colette. Toutes les femmes se peindront en or, ce sera très drôle...

— Tu vas choquer toutes les braves personnes qui sont à bord, ajouta Jacqueline.

— Vous ne trouvez pas qu'une revue serait plus amusante ? suggéra Paul Sibille, le mari de Jacqueline. Au moins, chacun pourrait y montrer ses dons.

— Une revue... C'est une excellente idée. Qu'en pensez-vous, Alain ?

— Pourquoi pas ?

A grands cris et gestes, du renfort fut appelé. Annie, Lucas, Paulette, Mado, Jean, toute la jeunesse du bord arriva.

— Nous avons eu une idée de génie. Nous allons faire une revue.

Le projet recueillit tous les suffrages.

Sans abandonner les bains de soleil et de piscine, les thés, les soirées dansantes et les flirts, on se mit au travail. Chacun voulant faire prédominer ses propres idées, l'élaboration de la revue s'avéra hérissée de difficultés. Aussi, Alain proposait-il de transformer la revue en une série de petites scènes inspirées par la croisière, sortes de tableaux vivants joués à deux ou plusieurs personnages. Elles pourraient constituer un concours doté de prix.

Colette suggéra la danse d'une Berbère devant son seigneur et maître; elle serait la Berbère, Alain le seigneur. Paul Sibille, grand mangeur, s'inspira d'un menu particulièrement réussi du chef pour construire une scène humoristique. Lucas, Jean et tous les associés du bord, grands amateurs de cocktails, composèrent « une sortie des caves », la visite des caves étant prévue à Madère et attendue avec impatience. Quant à Alain, il revint au sujet qui le passionnait, l'Atlantide.

— L'Atlantide ? Vous voulez imiter Pierre Benoit ?

— Il n'est nullement question de l'Atlantide de Benoit, mais de celle de Platon. Vous savez peut-être que Platon nous apprend, dans *Timee*, qu'un continent occupait l'ouest des côtes de l'Europe. Des géologues confirment l'existence de ce continent Nord-Atlantique qui aurait réuni jadis au nouveau l'ancien monde. Il n'en resterait plus maintenant que quelques rares vestiges dont les îles Canaries et les Açores. On trouva sur les côtes du Portugal et sur les côtes du Brésil, près de Natal, des pièces de monnaie très anciennes qui por-

taient la même effigie, effigie d'aïeux très rare; une gorgone tirant la langue. D'autre part, des savants retrouvèrent des racines communes dans certains dialectes basques, indiens, espagnols et portugais. La question longtemps discutée est maintenant scientifiquement tranchée : le continent Atlantide a bien existé.

« La légende veut que les Atlantes s'attaquèrent aux Grecs. Ceux-ci les vainquirent et les pourchassèrent jusqu'au cœur de leur pays. Les Atlantes auraient alors prié les Dieux pour que le pays tout entier disparût, engloutissant vainqueurs et vaincus. Et

l'Atlantide aurait sombré sous les flots. Une hypothèse plus vraisemblable est celle d'un cataclysme énorme pendant lequel le continent se serait effondré, ne laissant émerger des flots que ses plus hauts sommets.

« Ce séisme se situerait à peu près à l'époque du déluge dont on retrouve des traces dans presque toutes les religions. C'est au-dessus de cette civilisation engoutie que nous passerons bientôt.

Très intéressées, toutes les personnes présentes se taisaient et écoutaient.

Les artistes de la radio de la ville de QUEBEC



René Arthur

C'EST incontestablement l'artiste québécois qui jouit actuellement de la plus grande comme de la plus juste popularité, tant à la radio que sur la scène. René Arthur est depuis quelques années au premier plan dans toutes les manifestations théâtrales et radiophoniques de la vieille capitale.

Sur la scène, il a cueilli de nombreux lauriers dans diverses représentations du Festival Dramatique d'Ottawa où il remporta, entre autres récompenses, lors de son interprétation du rôle célèbre de *Topaze*, la médaille décernée par le Ministre de France au meilleur interprète français du Dominion. Tout récemment, il a interprété et dirigé sa propre adaptation d'un des romans de Pierre L'Ermite : *La vieille fille*, adaptation originale et très adroite qui a remporté un remarquable succès.

Au poste CKCV, il dirige, depuis tantôt sept ans, *Le Théâtre chez soi*, et il a mis en ondes de façon brillante les séries de sketches d'Aimé Plamondon, intitulées : *Le Chaland de la Vie*, ainsi que plusieurs autres œuvres du même auteur.

Et il n'a pas encore donné le meilleur de son effort. Loin de là. Voilà pourquoi il importe de suivre avec attention la carrière artistique de René Arthur.

A. P.

— Elle est merveilleuse, votre histoire, dit quelqu'un.

— C'est vrai, trancha Colette, mais vous n'avez pas l'intention de nous faire sombrer avec le bateau pour rééditer l'histoire des Atlantes ?

— Non, mes chers amis, non. Mais qui nous empêcherait, nous voyageurs partis à l'aventure, de retrouver trois ou quatre descendantes de ces Atlantes et de les ramener captives à bord de notre bateau ?

Des « très bien » « épatant », « pas mal trouvé », fusèrent de tous côtés. Il fut décidé qu'Alain et Lucas seraient « les voyageurs partis à l'aventure ». Quant aux Atlantes elles se nommeraient Colette, Annie, Paulette et Jacqueline.

Les jours s'ajoutaient aux jours. On mettait au point les dialogues et les costumes de la revue. Il fallait se contenter de ce qu'on pouvait trouver à bord. Le coiffeur avait heureusement un stock de papier gaufré de toutes couleurs. On y puisa largement. Et les répétitions commencèrent.

Le lendemain, le bateau arrivait sans se presser à Funchal. Quarante-huit heures seraient laissées aux passagers pour visiter l'île de Madère. De Funchal à Ténériffe, le bateau mettrait à peine une journée. On jouerait donc la revue pendant l'une des deux soirées qui sépareraient Ténériffe de Casablanca.

VII

DÉCORÉ à nouveau du grand pavots le *Maryville* accostait à neuf heures du matin, dans une lumière éclatante, au môle de Funchal.

Les passagers impatients descendirent aussitôt à terre. Par groupes d'une vingtaine, ils allaient être pilotés dans la ville. Mais Alain, toujours individuel, résolut d'éviter la promenade en caravane. Au hasard des rues escarpées, entièrement pavées de gros cailloux de lave, ronds et bombés, il marcha, curieux de tout intéressé par tout. Au premier carrefour, il s'arrêta. Un magnifique agent de police, casqué, habillé d'un uniforme impeccable, était juché sur un mirador. Ses mains recouvertes de gants blancs à hautes manchettes dirigeaient la circulation et livraient ou interdisaient le passage aux voitures. A en juger par le sérieux du policeman, la circulation devait être intense et rapide.

Quelle ne fut pas la stupéfaction d'Alain de ne voir, à droite et à gauche, que de lents traîneaux à bœufs dont la caisse recouverte d'une toile rayée, montée sur deux patins ferrés, glissait lentement sur les cailloux de lave ! Alain ne put s'empêcher de sourire. Puis il vit, sur le trottoir d'en face, vêtue d'un tailleur de lin blanc, Camille qui, amusée par la même scène, souriait aussi.

Il traversa.

— N'est-ce pas, mademoiselle, que ce tableau est d'un charmant anachronisme ?

Camille, entendant parler le français, sursauta. Elle n'avait pas vu Alain. Surprise, elle répondit néanmoins :

— Il est vrai que ce policeman ne serait pas déplacé dans une rue de New-York. Le voir si important au milieu de ces traîneaux à bœufs est assez drôle.

— J'ai eu, je crois, le plaisir de vous apercevoir à Anvers, mademoiselle ? Voulez-vous me permettre de me présenter : Alain Delisle. Connaissiez-vous Madère ?

— Non, pas du tout, monsieur. J'en suis à mon premier voyage à l'étranger.

— Dans ce cas, puis-je vous accompagner ? Et sans attendre la ré-

ponse, il continua : Mais je ne vous ai pas revue sur le bateau ?

— Ce n'est pas étonnant, monsieur, car j'y travaille. Je suis infirmière à bord.

— Alors, venez avec moi et oubliez vos malades; je crois que vous n'en avez pas beaucoup ?

— Non, pas un seul, dit en riant Camille; la mer a été si calme et tous les passagers sont des gens bien portants.

Pilotée par Alain Delisle, Camille visita Funchal et ses fameuses caves. Là, tous deux retrouvèrent une partie des passagers déjà endommagés par le nombre des dégustations. Des jeunes filles en costume portugais les servirent à des tables-tonneaux; ils s'assirent sur des bancs rustiques, trop rustiques. Toute l'installation « sentait le touriste ». D'un commun accord, ils sortirent des caves au plus vite. Ils découvrirent une place retirée des voies passantes, tout entourée de façades admirables : le bois découpé des balcons, les sculptures des pignons jouaient la dentelle. Une église les attira; ils y entrèrent. Camille tendit sa main imprégnée d'eau bénite à Alain. Ensemble, ils s'agenouillèrent, puis ils firent le tour de la nef. Camille marchait devant Alain; il retrouva son pas léger, dansant et silencieux du musée.

L'Elfe, le petit Elfe, se dit-il.

Un funiculaire les enleva à 1,000 mètres. De l'esplanade la vue s'étendait magnifiquement sur toute une partie de l'île. La côte rocheuse se découpait en dents aiguës sur une mer d'un bleu si profond qu'il semblait irréel. Un chalet-restaurant les accueillit pour le déjeuner. Un repos sur la terrasse leur permit d'éviter la forte chaleur. Dans sa chaise longue, Camille se demandait pourquoi la présence de ce jeune homme inconnu lui semblait toute naturelle et Alain, accoudé à la terrasse, cherchait par quels éléments cette jeune fille l'intéressait. Ni l'un ni l'autre ne répondirent à leur propre question.

— Ah! vous voilà, mon cher. Vous savez que je vous ai réservé une place dans mon toboggan pour descendre.

— Je regrette, Colette, mais je descends avec mademoiselle.

Puis faisant les présentations :

— Mlle Colette Révard, Mlle... ?

— Mlle Dars.

— Mlle Dars, répéta-t-il.

— Enchantée, mademoiselle, répliqua Colette, les lèvres pincées. En tous les cas, Alain, sachez que demain vous faites l'excursion de Camara de Lobos dans notre voiture, mon beau-frère vous a inscrit d'office. Au revoir...

— Mais, monsieur, dit Camille, j'espère que ce n'est pas à cause de moi que...

— Rassurez-vous, mademoiselle, vous m'avez rendu un grand service en ne protestant pas. Vous ne m'en voulez pas d'avoir pris la liberté de décider ainsi de notre retour ?

— Pas du tout, mais vous avez dû froisser cette personne.

— Cela n'a pas d'importance.

Et bavard, enjoué, il lui conta les projets de revue et sa passion : « histoire des Atlantes. »

Les toboggans qui servaient à la descente étaient vraiment pittoresques. Sortes de corbeilles d'osier à deux places, montées comme les traîneaux sur de longs patins de bois ferré, ces véhicules étaient munis de deux barres d'appui à l'arrière, sur lesquelles montaient les hommes qui accompagnaient le traîneau. Une route de plusieurs kilomètres, en pente accentuée, pavée elle aussi de cailloux ronds, reliait l'esplanade à la ville. Lancé sur cette piste, le traîneau marchait bon train. S'il allait trop vite, les hommes en sautant à

terre le freinaient, s'il allait trop doucement, ils le poussaient; entre temps ils le guidaient et se laissaient porter, agrippés à l'arrière.

Secoués, cabotés, mais ravis, Camille et Alain arrivèrent en ville. Un des antiques chars à bœufs les ramena au môle. Sur le pont du bateau, seulement, ils se séparèrent en échangeant une première poignée de main.

— Vous êtes-vous bien promenée, mademoiselle Dars? demanda le médecin du bord à Camille.

— C'est merveilleux, docteur, répondit-elle enthousiasmée, et elle entreprit de décrire les beautés de l'île au docteur.

— Dars, Dars? se répétait Alain en s'éloignant.

Tout à l'heure, lorsqu'il avait présenté Colette Révard, il n'avait pas prêté attention au nom de la jeune fille. Maintenant que le docteur Van Zuber le prononçait, ce nom prenait une consistance certaine.

Dars... Avait-il connu un Dars ?

Il fouilla dans sa mémoire. Les évocations provoquées se multipliaient : voyages, connaissances diverses, relations, amis, week-ends, camarades d'études. En quelques secondes des morceaux entiers de sa vie se déroulaient.

Dars... le nom lui rappelait confusément un incident pénible. Lequel ? Un de ses malades peut-être ? Mais oui, c'était cela : Dars, Mme Dars, qu'il avait dû opérer de toute urgence à l'hôpital, malgré l'état du cœur. Maintenant ses souvenirs se faisaient clairs, précis. La pauvre femme, pendant qu'on l'endormait, avait prononcé trois mots : « Ma petite Camille... » Il n'avait pu la sauver. Le cœur avait flanché. Il se rappelait aussi l'expression douloureuse du docteur Balitran quand il lui avait annoncé la nouvelle, « Pauvres gosses, » avait-il murmuré.

Y avait-il un rapport entre la malade et la jeune fille ? Il aurait pu questionner le docteur Van Zuber, mais cela le gênait. Il avait un autre moyen de se renseigner. Il s'assit dans un coin du salon de lecture et écrivit :

« Ma chère Léone, »

« Je vous ai promis des cartes postales. En supplément, voici une lettre. Pas une longue lettre, car si la croisière incite à de longues méditations, elle enlève l'envie d'écrire. »

« Pourtant, je ne résiste pas au plaisir de vous conter à ma visite à Madère. »

Suivait un récit détaillé des promenades de la journée. Il terminait ainsi sa lettre :

« Donnez-moi de vos nouvelles et répondez-moi par retour du courrier; poste restante à Casablanca. »

Puis... suivait un post-scriptum :

« Voulez-vous demander au docteur Balitran si Mme Dars que nous avons soignée à l'hôpital a laissé des enfants. Il y a ici, à bord, une Mlle Dars infirmière; demandez, au professeur s'il la connaît. »

VIII

FATIGUÉE, Camille remonta péniblement la passerelle. Elle avait profité de la journée de repos que lui avait octroyée le docteur Van Zuber pour visiter Ténériffe; elle se sentait exténuée. Elle avait erré au hasard, ses moyens ne lui permettant pas de faire les excursions en voiture dans l'intérieur de l'île.

Depuis la radieuse journée de Madère, elle n'avait pas revu Alain Delisle; ses amis, probablement, l'avaient accaparé; c'était normal. Elle rentrait sur le bateau avec un réel plaisir, comme on retrouve une maison amie, un refuge.



Période la plus dangereuse au point de vue de LA TUBERCULOSE

LA tuberculose atteint les individus de tout âge; mais elle tue plus de personnes entre 15 et 45 ans, que n'importe quelle maladie. Trop souvent, la tuberculose, chez les adultes, est due à une contamination microbienne qui date de l'enfance.

Tout nouveau cas de tuberculose, ou presque, est le résultat d'un contact, survenu à un moment quelconque, avec une personne atteinte de la maladie à la période active. C'est pour cette raison qu'il faudra examiner avec soin les membres de toute famille où l'on aura reconnu la présence d'une tuberculose en activité.

Dépistage de la tuberculose latente

Les personnes qui sont tuberculeuses, sans le savoir, ont plus de chance de répandre la maladie que celles qui savent en être atteintes. La mère de famille ou le grand-père, souffrent peut-être d'un soi-disant "asthme"; le père ou l'oncle sont atteints de la "toux des fumeurs"; la servante ou la maîtresse d'école ont "la gorge enrouée". Chacune de ces petites maladies peut être, bel et bien, une tuberculose ignorée.

Les premiers symptômes de la maladie, symptômes souvent négligés, peuvent se traduire par une fatigue, une faiblesse, une indolence que rien n'explique, ou bien par

L'hon. Dr J. H. A. Paquette :
Ministre de la Santé

"Lorsque, dans toutes les familles, on mettra à profit les méthodes modernes permettant le dépistage précoce de la tuberculose, ce "fleau de l'humanité" pourra disparaître. Le Comité Provincial de Défense contre la Tuberculose a besoin de votre collaboration et conseille à toutes les familles de se procurer un exemplaire de la brochure "La Tuberculose". Cette brochure contient de précieux renseignements sur cette maladie et sur la façon de soigner ceux qui en sont atteints."

des douleurs dans la poitrine. Plus tard, la perte de poids, une toux persistante, des crachements de sang, obligeront peut-être le malade à consulter le médecin. Mais à ce moment-là, le mal aura généralement déjà fait ses ravages, et le traitement sera plus long et plus difficile.

Dépistage précoce Guérison rapide

Peut-être votre médecin conseillera-t-il, à l'occasion d'un

examen médical périodique, de soumettre votre enfant à la tuberculine-réaction et à un examen radiographique. Ces mesures permettront peut-être de dépister la tuberculose avant qu'elle ait causé des dommages irréparables.

A l'heure actuelle, la plupart des cas de tuberculose dépistés de bonne heure sont guérissables, et même les cas graves sont susceptibles d'être traités avec succès. Il faut rendre hommage aux perfectionnements apportés aux soins d'hôpitaux — en particulier à la chirurgie thoracoplastique moderne. On leur doit de brillants résultats dans des cas de tuberculose avancée.

La Metropolitan se fera un plaisir de vous envoyer un exemplaire gratuit de la brochure "La Tuberculose". Ecrivez une carte-postale au Service des Brochures 4-S-39, à la Direction Générale au Canada, Ottawa.

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

NEW-YORK

Le Président du Conseil :
FREDERICK H. ECKER



Le Président :
LEROY A. LINCOLN

DIRECTION GÉNÉRALE AU CANADA, OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872

Trop fatiguée pour pouvoir manger, elle dina de quelques fruits et s'étendit sur la couchette de sa cabine.

— Mademoiselle, mademoiselle Dars, cria une femme de chambre, frappant à sa porte, on vous demande au salon des premières.

— Bien, j'y vais.

Elle mit de l'ordre dans sa toilette et gagna le pont B. Dans le grand salon désert, quelqu'un se leva : Alain s'inclina devant la jeune fille. Après avoir échangé une poignée de mains, chacun s'assit. Le teint d'Alain, hâlé davantage par le chaud soleil, avait pris un ton cuivré, qui tranchait avec le châtain clair des cheveux.

— Mademoiselle, je viens encore vous demander un petit service. Voulez-vous avoir l'amabilité de remplacer, dans la revue dont je vous ai parlé, l'une des Atlantes ?

— Mais, monsieur, je ne suis pas ici pour m'amuser. J'ai mon poste à remplir.

— Je sais, mademoiselle, aussi ai-je pris la liberté de demander pour vous au docteur Van Zuber une permission de dix heures ce soir pour la répétition et une permission de nuit demain pour la représentation.

— Et alors ?

— Alors, le docteur m'a dit que vous étiez libre de votre temps, sauf imprévu, à partir de sept heures du soir. Le sort des Atlantes est donc entièrement entre vos mains.

— C'est vrai ? dit en riant Camille. Qui dois-je remplacer ?

— Une femme capricieuse et insupportable sur laquelle nous ne pouvons pas compter.

— Mais ne craignez-vous pas, monsieur, que certains passagers ne soient pas satisfaits d'avoir près d'eux, pendant leurs jeux, une employée du bord ?

— Ce ne serait pas en leur honneur, mademoiselle.

Alain réussit à vaincre les hésitations de Camille. Il l'entraîna à la répétition.

Par sa grâce, son charme, sa simplicité, Camille conquit tous les suffrages.

— Dites donc, nous ne perdons pas au change; Mlle Dars est une Atlante beaucoup plus sympathique que ma folle belle-sœur, dit Paul Sibille.

La scène était très simple à jouer. Les Atlantes, attachées par les poignets deux par deux, étaient traînées devant le commandant par les deux voyageurs-explorateurs, qui s'accusaient de les avoir arrachées à la côte sauvage des Canaries et de les avoir dissimulées dans leur cabine contrairement au règlement du bord. Toute la drôlerie de la scène résidait dans les costumes. Les deux explorateurs portaient un smoking en toile blanche et un casque colonial. Pour faire le costume des Atlantes, on avait ramassé à la cuisine toutes les coquilles Saint-Jacques disponibles. Adroitement, on en fit des colliers et des coiffures. Une longue perruque de chanvre, une tunique de papier vert déchiqueté (de la couleur des algues), sur une jupe de même papier, d'un brun-rouge (couleur de la côte des Canaries), dans des sandales les pieds nus constituaient tout le costume.

Sous la perruque de chanvre blond, Camille paraissait encore plus jeune que sous ses cheveux bruns. Le naturel de son attitude était mis en valeur par les poses maniérées de ses compagnes.

Colette, qui jusqu'ici était restée invisible, fit irruption.

— Elle est stupide votre scène et je suis vraiment contente de n'avoir pas voulu me rendre ridicule sous ce costume ! déclara-t-elle méchante.

— Si vous êtes contente, tout est pour le mieux, Colette, car nous le

sommes aussi. Vous êtes avantageusement remplacée, répondit Alain.

Mais Camille sentit qu'elle avait désormais une ennemie.

Aussi fut-elle très étonnée quand le lendemain, dès neuf heures, elle vit arriver Colette à l'infirmerie; sous prétexte d'une écorchure, cette dernière bavarda longuement et amicalement avec Camille. Adroitement, elle amena la jeune fille à préciser certains détails de sa vie. C'était bien ce qu'elle pensait : Camille était une petite sainte nitouche, sans le sou, qui espérait conquérir le séduisant Alain. On verrait bien...

Vers trois heures de l'après-midi, elle revint encore se faire panser. Cette fois, ce fut elle qui raconta sa propre vie, romancée et arrangée à sa façon. Camille, mise en confiance, fut moins renfermée.

Le soir de la représentation, la scène des Atlantes obtint un franc succès. Tous les passagers réunis, le commandant, le médecin, le personnel du bord, applaudirent l'idée et sa réalisation. Camille, entourée, fut félicitée. Et les Atlantes remportèrent le premier prix du concours.

Colette pâlisait de rage jalouse. Elle-même avait dansé sa danse berbère devant un seigneur et maître en burnous qui n'était pas Alain. La danse, peu goûtée par la majorité du public, avait été jugée indécente.

La soirée se termina à deux heures du matin, après danses et cocktails. Jamais Camille ne s'était tant amusée. Grisée par les danses, étourdie par un succès si nouveau, elle regagna sa cabine. Il y faisait une chaleur étouffante. Elle ne put supporter cette température lourde et sortit sur le

pont, une couverture et un oreiller sous le bras. Confortablement, elle s'installa sur une chaise longue. La nuit était divine. La mer calme scintillait sous l'éclat de la lune. Le bateau semblait immobile.

— Vous avez fait comme moi, mademoiselle Dars.

Alain, étendu sur une chaise longue, dans une zone d'ombre, était presque invisible.

— Vous ne trouvez pas que des nuits comme celle-ci vous paient de beaucoup d'heures gâchées ou pénibles ? continua Alain.

— Ces minutes ne sont pas des minutes, elles sont hors du temps et de l'espace.

Il fut frappé de la profondeur de la réponse.

— Mademoiselle Dars, j'ai parfois l'impression que vous avez beaucoup souffert. Pourtant, vous êtes si jeune.

— C'est vrai, monsieur, je suis jeune et je me sens parfois très jeune, comme ce soir quand je dansais. Mais parfois aussi, il me semble que la raison m'empêchera toujours de vivre comme un être jeune.

— Mais la raison n'est pas absolument incompatible avec la jeunesse.

— Si, quand on a de lourdes responsabilités.

— Des responsabilités ?

— J'ai deux frères et je me suis promis de me consacrer entièrement à leur vie, à leur avenir puisqu'ils n'ont plus que moi.

— Quel est votre prénom, mademoiselle ?

— Mon prénom ? répondit-elle surprise : Camille.

Et Camille conta sa douloureuse histoire. Mais Alain, depuis qu'il savait le prénom de la jeune fille, connaissait déjà son passé.

Elle ne put taire l'opération de sa mère à l'hôpital et les soupçons qui la poursuivaient à ce sujet. Une idée fixe était ancrée en elle; sa mère aurait pu être sauvée. L'assistant inexpérimenté ou maladroit qui avait fait l'opération ne devait pas être étranger à l'issue fatale.

Alain pâlit.

— Savez-vous que vous portez là une accusation très grave, mademoiselle, fondée sur une simple impression personnelle qu'aucun fait précis n'autorise ? Ignorez-vous qu'un médecin se trouve parfois devant des cas de conscience tragiques : s'il n'opère pas, le malade ne peut vivre; s'il opère, le malade peut mourir. Pensez-vous qu'il prenne alors une décision à la légère et que celle sur laquelle il s'arrête enfin, ne lui coûte pas des nerfs et de la santé ?

Emue par la sincérité du ton et par les arguments de la réplique, Camille dit :

— Vous parlez comme si vous étiez médecin, monsieur ?

— Je suis médecin, mademoiselle, et c'est en connaissance de cause que je vous réponds. Vous devez arracher de votre esprit cette pensée qui vous ronge. Tout a été fait, croyez-moi, absolument tout a été tenté pour sauver votre maman.

Alain s'était levé; animé, nerveux, il se penchait sur la chaise longue de Camille. Sa bouche énergique martelait les mots comme s'il avait voulu les enfoncer de force dans le cerveau de la jeune fille.

— Vous avez peut-être raison. Vous devez savoir, puisque vous êtes médecin. Mais cette idée me poursuit et si vous saviez comme je voudrais pouvoir l'arracher de mon esprit et de mon cœur ! Car, malgré moi, je rends quelqu'un responsable de la mort de ma pauvre maman alors qu'en effet tout a peut-être été tenté pour la sauver.

Sous le regard ardent du jeune homme, le doute commençait à s'insinuer dans l'esprit de Camille.

— Vous comprenez, docteur, savoir que maman n'était pas sauvable ne me la rendra pas, mais je me sentirais délivrée d'un poids oppressant, d'une obsession paralysante et aussi d'une sorte de remords imprécis de n'avoir pas fait tout ce que j'aurais dû faire. Je ne me pardonne pas d'avoir laissé transporter maman à l'hôpital.

Camille savait cependant que dans les hôpitaux, les plus grands médecins prodiguent leurs soins, leurs conseils, leur expérience. Du docteur Balitran, par exemple, elle était sûre aussi du docteur Delisle; il lui suffisait d'entendre son accent si sincère, si profondément émouvant, pour comprendre qu'il se donnait tout entier à son métier et était incapable de la plus petite négligence. Mais tous n'étaient pas ainsi.

Le docteur Delisle, dominant son émotion, avait regagné sa chaise longue; le regard dans le vide, il songeait :

Ainsi, la blessure secrète que cette enfant portait en elle qui jetait un voile de mélancolie sur cette jeunesse, qui figeait parfois soudainement son sourire, c'était lui qui l'avait provoquée...

A la souffrance qu'il ressentit, il s'aperçut combien la petite fille inconnue et insignifiante du musée lui était devenue chère.

Camille tourna la tête vers Alain et le regarda. Ses yeux maintenant habitués à l'obscurité détaillèrent le profil énergique et beau, le front haut, les cheveux rebelles appuyés à la toile du transatlantique. Une sensation faite de détente, de confiance, de sécurité l'imprégnait.

— Vous aimez votre métier, n'est-ce pas, docteur ?

Chansons du vieux Québec

C'EST le titre d'un recueil de chansons récemment lancé par les P.P. Jean Laramée et Jean-Paul Gingras, S.J. Le genre s'apparente aux bouquins scouts français *Roland et Montjoie*. Avec cette particularité qu'il apporte des airs freonnés par nos ancêtres au foyer, près de la quenouille, en veillée, sur la rivière, dans la marche à travers forêts, partout où furent les Anciens Canadiens. M. Marius Barbeau a recueilli dans les coins typiques de la province grand nombre de chansons. Richesse inappréciable que les « vieux chanteurs » allaient ensevelir pour toujours dans la tombe. Il s'agissait de présenter cela sous un aspect attrayant aux gens de 1939.

On a groupé une sélection de 77 chansons sous les titres suivants : *Je me souviens — La Rivière — La Route — Le Village — La Maison — La Veillée*. La présentation est propre et alléchante. Mérite remarquable : tout est fait à la main. Typographie nette, aérée par procédé photographique. Six larges dessins indiquent les différentes parties du volume. De gentils culs-de-lampe ornent les bas de pages inoccupés. Sans se réclamer d'une originalité et d'une perfection achevées, ces travaux valent par leur inspiration et leur marque de fabrique bien personnelle.

Le public donne aux *Chansons du vieux Québec* un généreux accueil. Il serait à souhaiter qu'à l'école et dans les locaux scouts on rende familiers ces airs profondément nôtres. Quelque directeur de chorale ne pourrait-il pas grouper quelques bonnes voix et faire entendre à la radio ces harmonisations ? Pas de moyen plus efficace pour répandre la bonne chanson dans le peuple. Les chorales, à l'occasion d'un concert annuel, devraient mettre à leur programme quelques pièces du nouveau recueil.

Depuis quelques années, il s'est fait autour de la chanson un réveil considérable. Effort d'un peuple qui se cherche dans le tohu-bohu des arts hétérogènes. Les œuvres à la fois diverses et si ressemblantes d'Ernest Gagnon, de l'abbé Turcotte, d'O'Brien, de l'abbé Gadbois, et ce dernier recueil des *Chansons du vieux Québec*, (le premier de cinq ou six autres recueils aussi riches et variés et authentiquement canadiens, du moins, c'est l'intention des auteurs) en sont un témoignage irrécusable. C'est toute une rééducation où chacun se doit de collaborer. On ne fait que commencer !

JEAN-PAUL DEMERS

Lancé sur cette voie, Alain ne s'arrêtait plus. Il contait sa vie d'étudiant, puis de jeune médecin, le tout coupé de quelques anecdotes amusantes.

— A quel hôpital êtes-vous attaché? demanda négligemment Camille.

Eludant la question, Alain ne répondit pas...

IX

ALAIN DELISLE ET JACQUELINE SIBILLE avaient laissé Colette et Paul à la terrasse d'un café de Rabat. Ils poursuivaient tous deux leur visite, malgré la chaleur étouffante de l'après-midi.

Les souks étroits, bordés d'échoppes malodorantes mais d'un pittoresque inouï, leur offraient du mouton frit ou des babouches de cuir, des bijoux dorés ou du thé à la menthe, des poteries bigarrées ou des parfums violents. Sur une place, un indigène, rebouteux de métier, changeait les pansements d'une plaie dans des conditions d'hygiène lamentables. Horifiés, ils regardèrent les mouches se poser sur le sang coagulé.

— Mais il va le tuer, dit Jacqueline.

— Non, il en réchappera probablement, répondit Alain, alors que nous, malgré toutes les précautions que nous prenons, notre prudence, notre savoir, nous ne réussissons pas toujours à écarter la mort.

Ils continuèrent leur chemin jusqu'au Jardin des Oudaïas, ancien palais des femmes du sultan. Là, sur quelques marches de marbre, à l'ombre d'une voûte fraîche, ils se laissèrent tomber, exténués. D'où ils étaient, ils voyaient le jardin éclairé d'une lumière crue, encadré par le cintre plein de la voûte. Peigné, régulier, le jardin découpait ses massifs rectilignes étagés en terrasses plates. Sur les hauts murs crénelés qui le fermaient de toutes parts, des cigognes perchées sur une seule patte semblaient monter la garde.

— Comme vous paraîsez triste, Alain, depuis hier! Auriez-vous reçu de mauvaises nouvelles?

— Non, merci, je n'ai reçu qu'une lettre d'une camarade de Paris; elle m'apprend ce que je savais déjà.

Léone Saint-Corgue avait donné les précisions demandées au sujet de Camille. Le doute n'était plus possible: c'était bien la mère de Camille qu'Alain avait opérée.

Etonnée par l'étrangeté de la réponse, Jacqueline questionna:

— Comment?

— Le rebouteux que nous avons vu tout à l'heure a éveillé en moi un souvenir pénible, Jacqueline.

Alain Delisle ne faisait jamais de confiance. Contrairement à son habitude, il éprouva cette fois le besoin de se libérer des souvenirs suscités par la conversation de la veille avec Camille. La compréhension et la bonté de Jacqueline l'incitaient à parler.

— Admettez qu'un médecin prenne dans un cas dangereux la décision d'opérer. L'opération seule peut sauver la malade. Le cœur malheureusement ne peut supporter le choc opératoire. L'issue fatale laisse trois enfants. Le médecin sait qu'il a rempli tout son devoir. Admettez encore que ce médecin parte pour se reposer de la tension qu'exige sa profession. Par hasard, pendant cette cure de repos, il rencontre un parent de l'opérée qui lui rappelle les douloureuses circonstances et le rend responsable (sans savoir qu'il s'agit de lui) de la mort survenue.

— Est-ce ce qui vous arrive, Alain?

— Oui, Jacqueline, c'est ce qui m'arrive.

— Mais... c'est terrible.

— C'est terrible.

Et une petite phrase insidieuse prononcée par Camille s'enfonçait com-

me une vrille dans la mémoire d'Alain:

« Maman aurait pu être sauvée... »

— Jacqueline, je ne me sens vraiment pas en état de continuer cette promenade; je fais aujourd'hui un compagnon trop maussade. Excusez-moi auprès de Colette et de Paul, je rentre à Casablanca.

Jacqueline n'insista pas. Quand son mari et sa sœur la virent seule, ils s'écrièrent:

— Qu'as-tu fait d'Alain?

— Alain est rentré directement à Casablanca.

— Pourquoi?

Jacqueline, impressionnée, raconta la conversation qu'elle venait d'avoir avec Alain.

— Le pauvre garçon! Il est trop consciencieux, dit Paul, il se tourneboule la cervelle à plaisir. Mais de qui peut-il être question?

— Je ne sais pas.

Colette avait suffisamment fait parler Camille pour ne pas chercher bien loin.

— Tiens, tiens... se dit-elle, voilà qui pourrait bien détruire cette sorte d'harmonie établie entre Alain et Camille.

Pressée maintenant de rentrer, Colette écourta la visite de Rabat. Le cheval harassé traîna leur fiacre à parasol au pas. Elle exigea qu'on prit un taxi. Mettant sur le compte de la chaleur l'impatience de sa sœur, Jacqueline essayait de la calmer.

Pendant tout le trajet, Colette, si bavarde à son habitude, ne dit mot. Elle rentra immédiatement à bord, refusant de faire quelques courses à Casablanca.

Prenant juste le temps de changer de robe, elle courut à l'infirmerie.

— Cette fois, dit-elle affable à Camille, je ne viens pas vous demander un pansement, je viens bavarder avec vous.

— Comme vous êtes gentille, cela me fait plaisir, dit Camille sans méfiance. Je n'ai pas osé demander un jour de sortie supplémentaire; on me gêne tant déjà ici! Pourtant, j'aurais bien voulu voir Rabas. Irez-vous voir Fez et Marrakech avec votre sœur?

— Ma sœur est fatiguée par l'autocar, mon beau-frère restera donc avec elle. Mais le docteur Delisle me propose de l'accompagner. J'irai donc avec lui.

— Je suis sûre que vous rapporterez beaucoup d'impressions et de souvenirs de ce voyage. On dit que Marrakech est une ville captivante et, Fez...

— Les voyages avec le docteur Delisle sont toujours agréables, interrompit Colette avec un sourire ambigu qui pouvait laisser naître toutes les suppositions. Mais c'est un garçon étrange, ne trouvez-vous pas? Tout à l'heure, par exemple, quand nous étions à Rabat, voyant un rebouteux opérer, il s'est rappelé un incident de sa vie de médecin.

Camille restait muette.

— Il y a un an et demi environ, il devait faire à l'hôpital X... une opération grave sur une maladie, continua Colette. Tout se passa bien jusqu'au moment où une négligence de sa part compromit le succès de l'opération. En effet, la malade est morte, laissant, paraît-il, trois enfants orphelins. Moi, après une histoire pareille, j'aurais été bourrelée de remords. Lui, non...

Camille s'était levée brusquement, raide et droite. Le sang s'était complètement retiré de ses joues. Automatique, rigide, effrayante, semblant avoir brusquement grandi, elle marcha sur Colette:

(Lire la suite page 33)



TOUS les hommes la
REMARQUENT

Un maquillage artistique donne du charme et de l'assurance... N'ayez jamais le nez luisant... Employez une poudre qui embellit

Vous le savez toutes, mesdames, il n'y a rien de plus ennuyeux que de toujours avoir le nez luisant. Le remède est pourtant des plus simples. Adoptez la Poudre Faciale Woodbury qui reste en place et ne présente aucun danger parce que, étant à l'abri des microbes, elle est d'une pureté rigoureuse.

Vous êtes ainsi poudrée sans en avoir l'air. Les 7 nuances Woodbury rehaussent votre teint. Mme Suzy de Paris recommande *Champagne*, la nuance Woodbury la plus nouvelle et la plus chic. Le *Rose Windsor* donne de l'éclat aux teintes roses. Avec ces teintes-là vous ne ferez sûrement pas "tapisserie"! Adoptez donc la Poudre Woodbury, \$1.00, 50¢, 25¢, 15¢. Et, pour compléter votre maquillage, servez-vous du Rouge et du Crayon à lèvres Woodbury.



Poudre Faciale
Woodbury

VOTRE NOUVELLE TROUSSE DE MAQUILLAGE

John H. Woodbury, Ltd.,
Dépt. 1702, Perth, Ontario

Veillez m'envoyer la nouvelle Trousse de Maquillage Woodbury contenant de jolis compacts métalliques de Poudre Faciale, Rouge et Crayon à lèvres Woodbury et un tube de Cold Cream Woodbury Cl-joint 10c pour emballage et affranchissement.

POINTEZ LE MAQUILLAGE DESIRE

CHAMPAGNE WINDSOR ROSE
(Pour teint doré) (Pour teint rosé)

Nom _____

Adresse _____

Les ventes de Kodaks **MONTENT** et par conséquent les prix **BAISSENT!**

AUJOURD'HUI, presque tout le monde fait de la photo! La production Kodak bat son plein, afin de faire face à la demande. Et cette production signifie des économies dont Kodak vous fait profiter en réduisant sensiblement ses prix.

Voyez, sur cette page, la gamme des modèles Kodak et Brownie pour 1939. Voyez ce que vous épargnez réellement grâce à ces nouveaux bas prix. Voyez comme il est facile de commencer cette nouvelle saison avec un modèle superbe, versatile, tout à fait dernier cri, dont vous serez très fier et qui vous permettra de prendre de meilleures photos. Les nouveaux bas prix sont maintenant en vigueur chez votre marchand de Kodaks. Allez-y aujourd'hui.

Au Canada, KODAK est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ont.

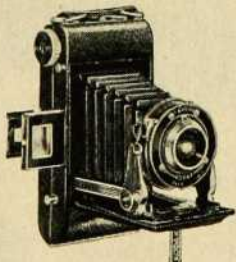
KODAK JUNIOR Six-20, SÉRIE II

Les Kodaks Juniors sont parmi les caméras les plus populaires au Canada. Ce modèle est muni de l'objectif Bimat Kodak à mise au point facile et d'un obturateur rapide avec vitesses jusqu'à 1/100e de seconde. Tirez sur le bouton qui retient l'abattant, et l'appareil se met en batterie... pressez du doigt sur une barre à déclic, et il se ferme. Deux viseurs, pour hauteur d'œil ou hauteur de taille. Pour photos de 2 1/4 x 3 1/4 pouces.

Maintenant, **\$11⁰⁰**



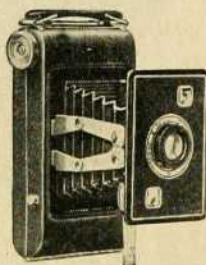
Tout appareil est meilleur s'il est chargé avec un Film Kodak Verichrome. N'acceptez rien d'autre que le film dont la boîte porte la marque déposée KODAK.



BROWNIE JUNIOR SIX-20

Cet appareil simplifie énormément la prise des photos—"chargez, visiez, croquez". N'importe qui peut prendre de bons instantanés dès le début. Ne nécessite aucun ajustement—ni aucune expérience. Objectif meniscus éprouvé et obturateur rotatif. Deux viseurs extra-larges en verre dépoli. Pour photos de 2 1/4 x 3 1/4 pouces.

Maintenant, **\$24⁰⁰**



KODAK JIFFY Six-20, SÉRIE II

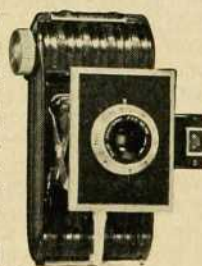
Joint la simplicité d'un appareil rigide à la commodité d'un appareil pliant. Touchez un bouton—"Clic"—le Kodak Jiffy s'ouvre. Touchez-en un autre—"Clac"—il prend la photo. Une vraie bonne photo—et une grande—2 1/4 x 3 1/4 pouces. Objectif Twindar. Deux viseurs clairs, pour photos verticales ou horizontales.

Maintenant, **\$82⁵⁰**

KODAK BANTAM (f. 5.6)

Si petit qu'il tient dans la paume de la main, et cependant rend possible des photos en noir et blanc de 2 3/4 x 4 pouces. Se charge aussi avec le Film Kodachrome qui donne des images transparentes en couleurs. Objectif Anastigmat Kodak f.5.6. Vitesses de l'obturateur allant jusqu'à 1/100e de seconde. Mécanisme spécial pour centrer automatiquement le film.

Maintenant, **\$16⁰⁰**



KODAK SENIOR Six-20 (f.6.3)

Offre le champ de vision d'un bon objectif. Obturateur avec vitesses jusqu'à 1/100e de seconde. Cela signifie que vous pouvez prendre des instantanés par presque tous les temps, et "saisir" pour ainsi dire tous les mouvements. Le déclencheur à même diminue tout danger de mouvement de l'appareil. Pour photos 2 1/4 x 3 1/4.

Maintenant, **\$21⁰⁰**

CINÉ-KODAK HUIT, MODÈLE 2

Appareil économique pour prise de vues animées. Met les vues animées chez soi à la portée de presque tous. Il est simple, sûr, compact. Vous donne de 20 à 30 scènes en noir et blanc—chacune aussi longue que la moyenne des vues d'actualités—sur un film coûtant \$2.60, fini, prêt à être projeté. Il fait aussi de superbes vues animées en couleurs, avec le Film Kodachrome.

Maintenant, **\$35⁰⁰**



Je suis "tout prêt" avec mon nouveau Kodak 1939 à prix réduit.

AUTRES NOUVEAUX BAS PRIX

BROWNIES

	MAINTENANT
Baby Brownie.....	\$1.10
Brownie Junior Six-16.....	2.75
Brownie Six-20.....	3.25
Brownie Six-16.....	3.75

KODAKS

Kodak Jiffy V.P.....	4.75
Kodak Jiffy Six-16, Série II.....	9.00
Kodak Junior Six-16, Série II.....	10.25
Kodak Junior Six-20, Série III, objectif A.K. f.8.8.....	13.75
Kodak Junior Six-20, Série III, objectif A.K. f.6.3.....	16.00
Kodak Junior Six-20, Série III, objectif A.K. f.4.5.....	24.25
Kodak Junior Six-16, Série III, objectif A.K. f.8.8.....	15.50
Kodak Junior Six-16, Série III, objectif A.K. f.4.5.....	27.50
Kodak Senior Six-20, objectif A.K. f.4.5.....	27.50
Kodak Senior Six-16, objectif A.K. f.6.3.....	24.75
Kodak Senior Six-16, objectif A.K. f.4.5.....	32.00

KODAKS MINIATURES

Kodak Bantam, objectif Doublet.....	5.75
Kodak Bantam, objectif A.K. f.6.3.....	9.50
Kodak Bantam, objectif spécial A.K. f.4.5.....	25.00
Kodak Duo Six-20, Série II, objectif A.K. f.3.5.....	58.00
Kodak Retina II, objectif Anastigmat f.2.8.....	105.00
Kodak Retina II, objectif Anastigmat f.2.0.....	132.00

Merci à vous tous—amateurs de photo—qui avez rendu possible cette baisse de prix!

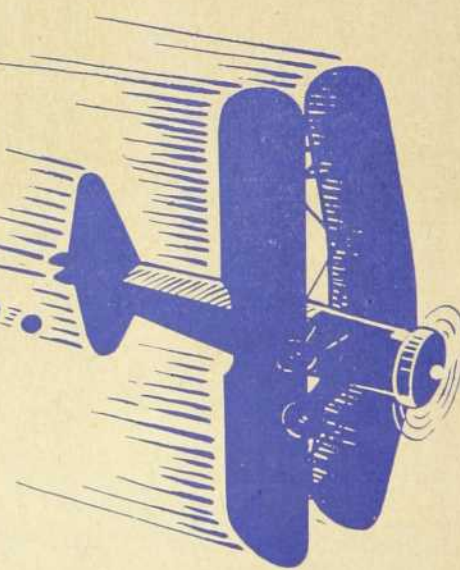


C'est l'avion qui nous mène... là-haut dans le ciel, au-dessus des maisons, des clochers et des montagnes, pareil au grand canot d'écorce de notre légendaire chasse-galerie! Dans quelque région du Québec que nous vivions, nous entendons tous les jours, depuis quelques mois, de gros bimoteurs bourdonner au-dessus de nos têtes, toujours à la même heure. C'est que le service aérien Air-Canada est chose faite. Une quinzaine de magnifiques appareils Lockheed font maintenant la navette entre Halifax et Vancouver, avec escales dans toutes les grandes villes du pays. Ce service aérien est administré par la même direction que nos chemins de fer de l'Etat.

Photos C. N. R.



C'EST L'AVION QUI NOUS MÈNE...



Le service postal Montréal-Vancouver a été inauguré le 1er mars et celui des passagers en avril. Parti de Montréal à 9 h. du soir, l'avion arrive à Vancouver le lendemain à 12 h. 35 p.m.



HABITANTS du ZOO

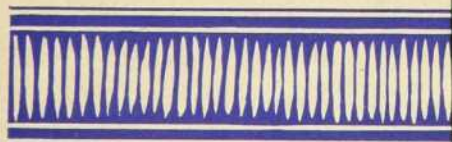
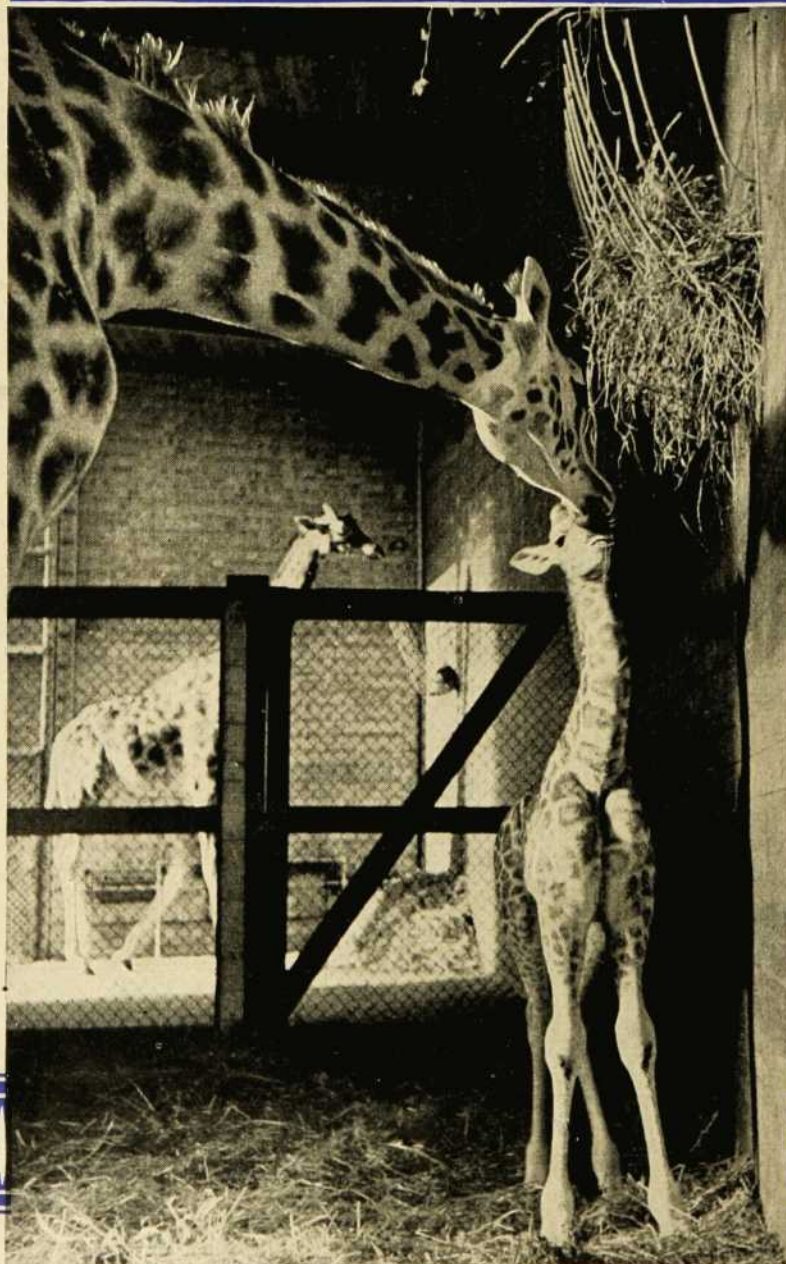
Vous nous direz que nous vous parlons beaucoup d'animaux et de jardins zoologiques, depuis quelque temps. C'est vrai. Mais ce n'est pas sans dessein que nous le faisons. Toute grande ville qui se respecte possède son Zoo. Si Québec peut s'enorgueillir de son magnifique jardin zoologique provincial de Charlesbourg, Montréal, avec son million d'habitants et plus, ne possède qu'un semblant de ménagerie. Tout comme un jardin botanique (celui de Montréal sera un jour, grâce au Frère Marie-Victorin, l'un des plus beaux du monde), une ville de l'importance de Montréal, métropole du Canada, deuxième ville française du monde, etc., se doit de posséder un jardin zoologique montrable.

En Europe, comme l'écrivait dernièrement dans *La Revue Populaire* notre collaborateur François Laroche, les plus complets et les mieux agencés sont ceux de Londres, Berlin, Hambourg, Paris et Budapest. Il s'en trouve beaucoup d'autres, mais de moindre importance. Quant aux deux jardins zoologiques du Bronx et de Central Park, à New-York, ils se classent parmi les plus intéressants du monde. La ville de Toronto en possède un qui, bien que petit, est très bien compris. Nous en donnerons prochainement quelques photos.

Le jardin zoologique le plus célèbre est encore celui de Londres (incidemment c'est là qu'ont été prises les trois photos qui illustrent cette page). Tout à fait indépendant de la municipalité de Londres et de l'Etat, le Zoo est une entreprise privée. Elle ne touche pas un penny du trésor public et ne doit compter que sur la cotisation de ses membres et les entrées au Zoo. Ses membres sont au nombre de neuf mille dont la cotisation annuelle est de quinze dollars chacun.

Plus de 2,000,000 de personnes visitent chaque année le Zoo de Londres.

Evidemment, il y a des frais, et un jardin zoologique n'est jamais un placement avantageux. Voilà pourquoi bien des villes hésitent à entreprendre la construction. N'oubliez pas qu'un lion mange douze livres de viande par jour et qu'il faut, chaque jour, à un éléphant les vivres suivants : cinq bottes de foin, des céréales en abondance, des pommes de terre, des carottes et des pommes. Aux grands serpents on donne des lapins, des canards et même des chevreux. Les singes sont parmi les animaux de ménagerie ceux qui, peut-être, coûtent le plus cher proportionnellement à leur taille. Il leur faut du raisin, des bananes, des oranges et des pommes, du lait, des figues et des abricots.





Si j'étais chômeur...

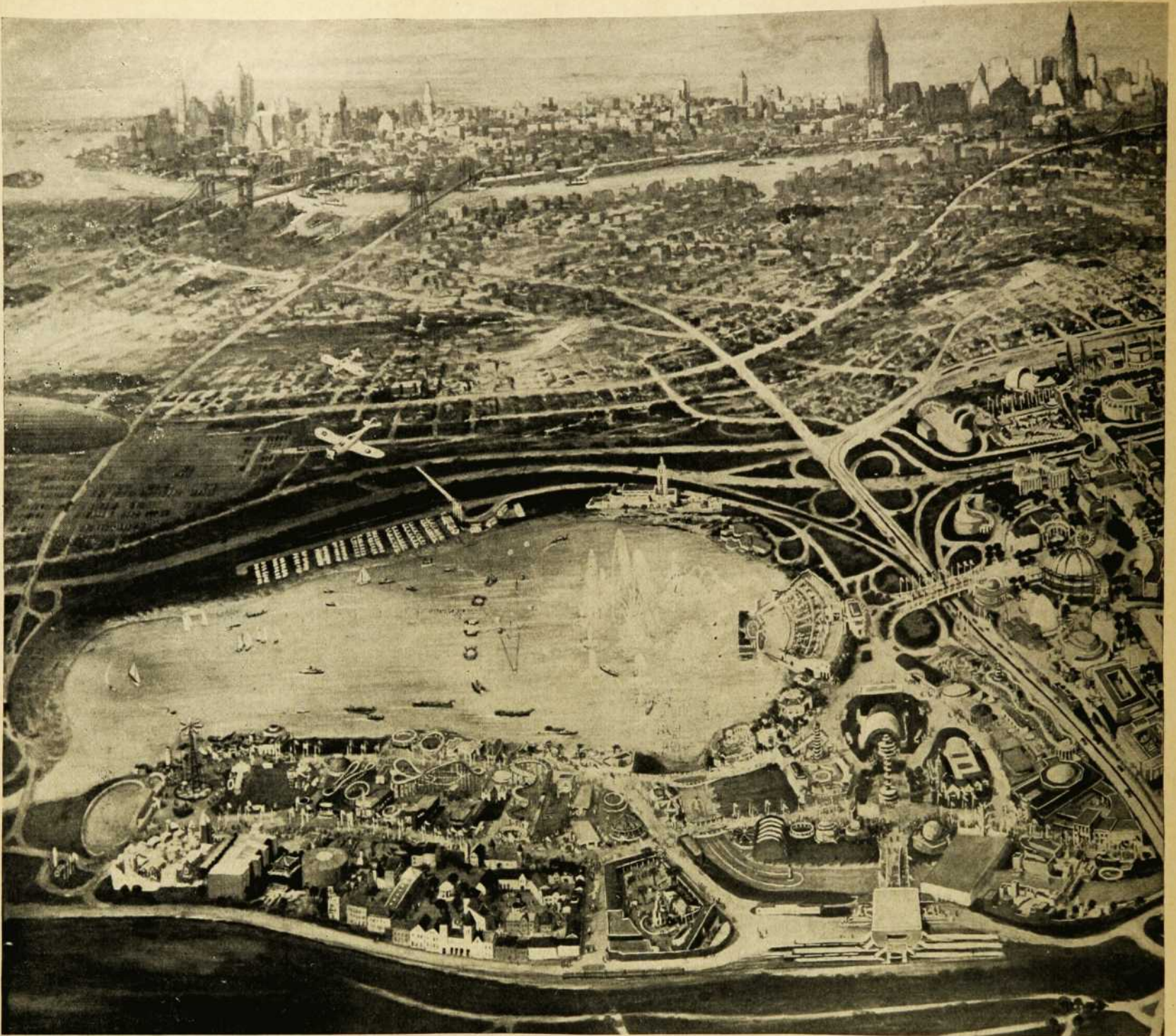
...j'irais comme le père Chapdelaine faire de la terre dans quelque pays du nord, en Abitibi ou au Lac Saint-Jean ! Combien de nous qui avons le bonheur, de plus en plus rare, de travailler, se disent cela ! Peut-on comprendre, en effet, que des centaines de milliers d'hommes valides ne puissent faire autre chose que de vivre misérablement d'allocations de chômage dans une province d'une richesse inouïe, aux trois-quarts inexploitée ? La désertion des villes et le retour à la terre, tel doit être, plus que jamais, notre mot d'ordre, le mot d'ordre de nos gouvernements. On voit ici, de haut en bas et de gauche à droite : 1° L'arrivée de colons dans un centre de l'Abitibi ; 2° La construction de la maison ; 3° L'essouchage ; 4° La récompense de plusieurs années de travail ; 5° Le premier agrément.



du
CHÔMAGE
à
L'AISANCE

Photos C. N. R.

(d)



L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE NEW-YORK

La direction de l'Exposition Universelle de New-York attribuera à chacune des 62 nations participantes une ou plusieurs journées pour célébrer leurs différentes fêtes nationales. On prépare actuellement des programmes magnifiques pour ces fêtes.

Ces fêtes se dérouleront en présence de souverains étrangers, de présidents et d'hommes d'état éminents venant des différents pays participants. Des navires de guerre, des musiques militaires, des défilés et des orchestres, ajouteront encore plus de couleur à ces manifestations.

Le programme officiel de chacune de ces fêtes se déroulera dans la Cour de la Paix, assez vaste pour loger 50,000 personnes. Des chœurs, des danses locales, des fêtes en costumes, des défilés se succéderont. Près d'un million de personnes pourront admirer ces spectacles impressionnants de différents points de l'Exposition.

Des réceptions officielles seront ensuite données dans chaque pavillon national ou dans les sections étrangères du Hall des Nations.

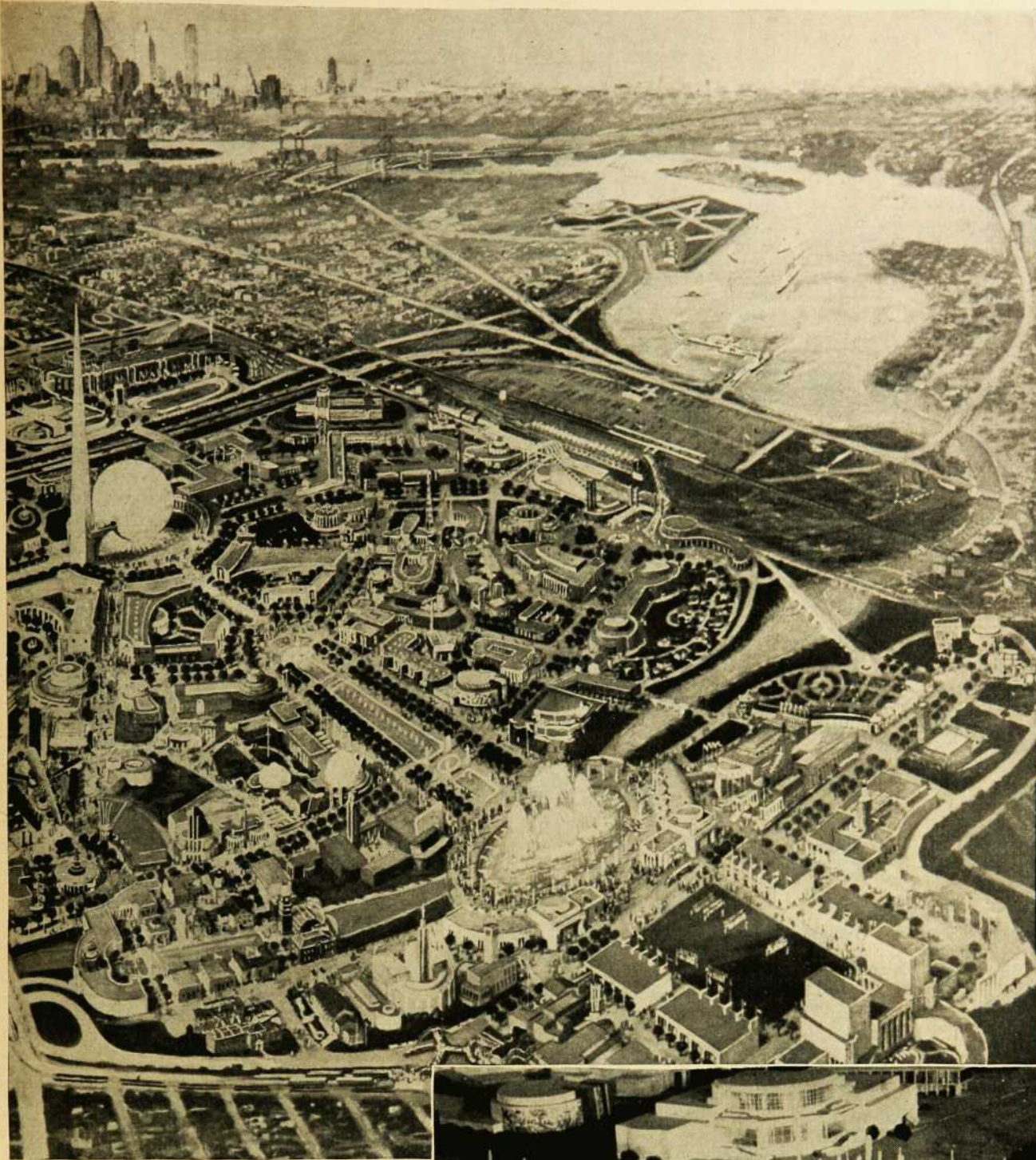
Le programme suivant a été établi jusqu'à présent :

Mai 1er - Norvège ; Ouverture du Pavillon Belge ; 2. - Ouverture du Pavillon du Danemark ; 3. - Ouverture du Pavillon Polonais ; 4. - Ouverture du Pavillon de Finlande ; 5. - Roumanie ; 12. - Grande Bretagne (Royaume-Uni) ; 13. - Pavillon d'Irlande ; 17. - Norvégien-Américain ; 18. - Haïti (Drapeau National) ; 20. - Cuba (Journée de l'Indépendance) ; 24. - Empire Day (Gde-Bretagne) ; 27. - Pavillon Argentin.

Juin 3. - Union des Républiques Socialistes Soviétiques (U. R. S. S.) ; 4. - Navire danois (Niels Juel) ; 5. - Danemark ; Semaine britannique ; 9. - Nouvelle-Zélande ; 10. - Japon ; 12. - Portugal ; 16. - Belgique ; 17. - Islande ; 18. - Festival Ukraino-Américain ; 24. - Finlande ; 25. - Suède ; 26. - Journée israélite ; 28. - Yougoslavie.

JUILLET 1er - Canada ; 2. - Journée du Bon-voisinage — Canada-Etats-Unis ; 5. - Vénézuéla ; 6. - Tchécoslovaquie ; 9. - Argentine ; 14. - France ; 20. - Grèce ; 21. Belgique ; 24. - Turquie ; 28. - Pérou.

AOÛT 1er - Suisse ; 6. - Bolivie ; 10. - Equateur ; 11. - Australie ; visite du croiseur Perth ; 12. - Irlande ; 16. - République Dominicaine ; 20. - Hongrie ; 25. - Uruguay ; 31. - Hollande.

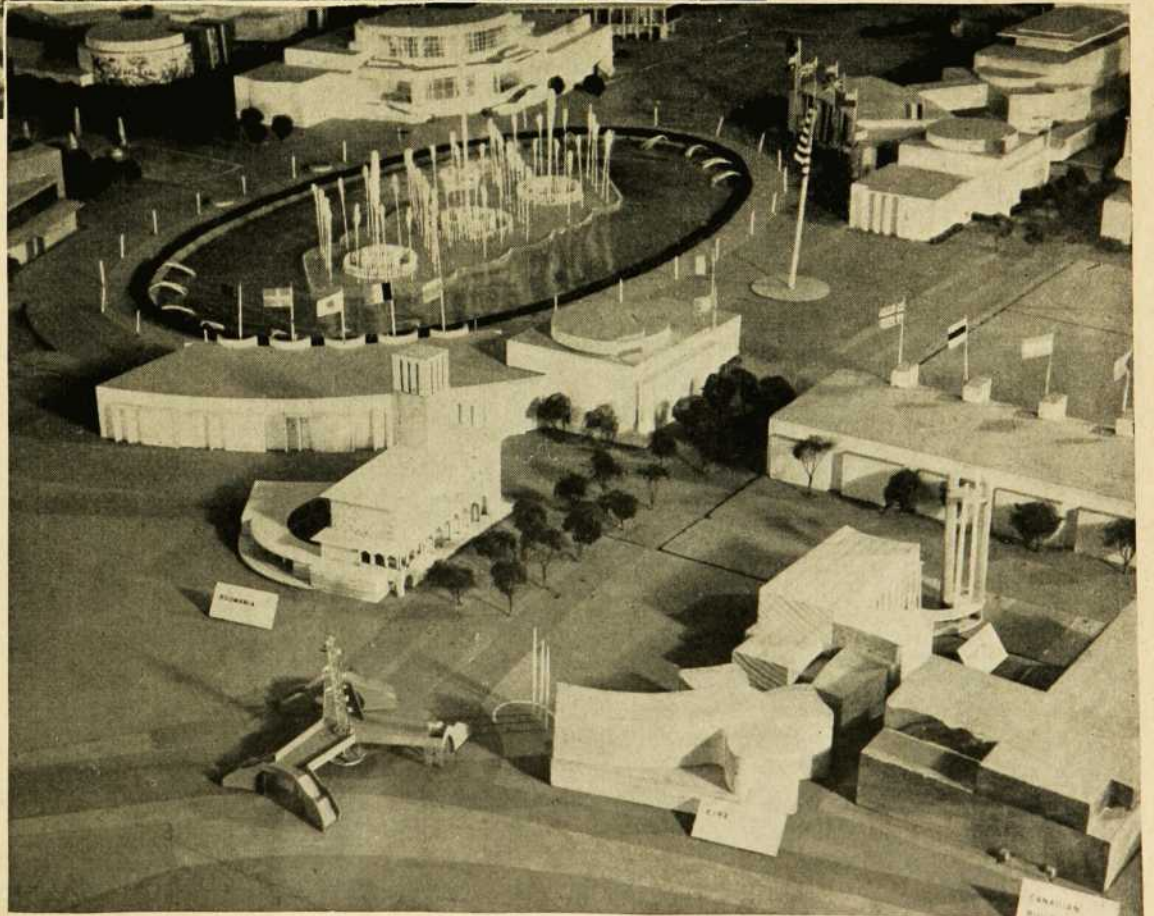


Ci-contre, la première peinture officielle de l'Exposition universelle de New-York telle qu'elle sera le 30 avril prochain, jour de son inauguration. Le thème de l'exposition est le "Monde de demain". Capital placé : \$155,000,000. Au premier plan l'Exposition dont la superficie est de 1,216 acres. Au second plan, la ville de New-York. Entre les deux, les voies de communication clairement indiquées: routes, subway et voies ferrées. Soixante-deux nations y sont représentées.

SEPTEMBRE. 1er - Levant ; 4. - Luxembourg ; 5. - Chambre de Commerce de Cardiff ; 6. - Lafayette ; 7. - Brésil ; 8. - Iraq ; 10. - Lithuanie ; 12-24 - 1er Bataillon des Argyle & Sutherland Highlanders ; 12. - Société des Nations ; 15. - Amérique Centrale (Costa Rica, Guatemala, Nicaragua) ; 16. - Mexique ; 18. - Chili ; 23. - Italie.

OCTOBRE. 8 - Albanie ; 10. - Chine ; 11. - Pologne ; 13. - Pologne ; 14. - Alliance Nationale Polonaise d'Amérique.

Notre photo de droite représente la zone étrangère. En passant d'un pavillon à l'autre, les visiteurs voyageront de l'Irlande à l'Argentine, ou du Canada à la Roumanie. Au premier plan, à droite, et construit en forme de trèfle, le pavillon de l'Etat libre d'Irlande (Eire). A sa droite, le pavillon du Canada dont l'intérieur a été décoré d'une fresque de 450 pieds de longueur exécutée par des peintres de Montréal. Au centre la lagune, ou lac artificiel, que bordent le Hall des Nations, la Cour de la Paix et le pavillon de la France.



CEINTURE au CROCHET

MATERIEL REQUIS

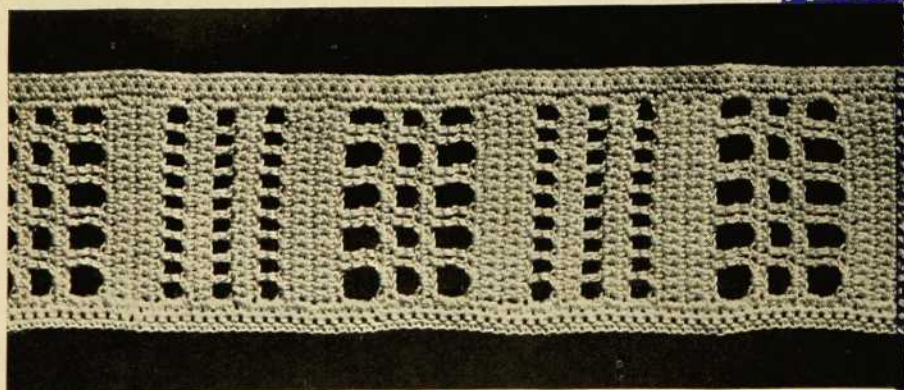
3 balles de Fil Blue Label Mercer-Crochet de COATS,
No 20, blanc.
1 verge de ratine, 1½" de largeur.
1 boucle à ceinture.
1 crochet d'acier à tricoter de Milward, No 3½ anglais
ou No 7 américain.

TENSION : 14 m.s. = 1" 1 patron = 2½"

(Les bonnes mesures ne seront obtenues qu'en se
conformant à ces indications.)

Faire une chaînette de 20 mailles.

- 1er rang : Dans le 2e p. de ch. à partir du crochet faire
1 m.s., 1 m.s. dans chaque point de ch. jusqu'à
la fin du rang. 1 p. de ch., tourner (19 m.s.).
2e rang : 1 m.s. dans chaque m.s. du rang précédent, 1 p.
de ch., tourner.
3e et 4e rangs : Comme le 2e rang.
5e rang : Comme le 2e rang, tourner avec 4 p. de ch. au
bout du rang.
6e rang : Sauter 2 m.s., 1 s.b. dans la m.s. suivante,
★ 1 p. de ch., sauter 1 m.s., 1 s.b. dans la m.s.
suivante, répéter depuis ★ encore 7 fois, 1 p.
de ch., tourner.
7e rang : ★ 1 m.s. dans la s.b., 1 m.s. dans l'espace,
répéter depuis ★ tout le long du rang, finir
par 1 m.s. dans le dernier espace, 1 m.s. dans
le 3e des 4 p. de ch., 1 p. de ch., tourner.
8e rang : Comme le 5e rang.
9e rang : Comme le 6e rang.
10e rang : Comme le 7e rang.
11e rang : Comme le 5e rang.
12e rang : Comme le 6e rang.
13e rang : Comme le 7e rang.
14e au 17e rang : Comme le 2e rang.
17e rang : Comme le 2e rang, tourner avec 5 p. de ch.
au bout du rang.
18e rang : Sauter 2 m.s., 1 d.b. dans chacune des 2 m.s.
suivantes, ★ 2 p. de ch., sauter 2 m.s., 1 d.b.
dans chacune des 2 m.s. suivantes, répéter de-
puis ★ encore 2 fois, 2 p. de ch., sauter 2 m.s.,
1 d.b. dans la dernière m.s., 1 p. de ch., tourner.



- 19e rang : 1 m.s. dans la d.b., ★ 2 m.s. dans l'espace,
1 m.s. dans chacune des 2 d.b. suivantes,
répéter depuis ★ encore 3 fois, 1 m.s.
dans l'espace suivant, 1 m.s. dans le 4e
des 5 p. de ch., 4 p. de ch., tourner.
20e rang : Sauter 2 m.s., 1 s.b. dans chacune des
2 m.s. suivantes, ★ 2 p. de ch., sauter
2 m.s., 1 s.b. dans chacune des 2 m.s.
suivantes, répéter depuis ★ encore 2 fois,
2 p. de ch., sauter 2 m.s., 1 s.b. dans la
dernière m.s., 1 p. de ch., tourner.
21e rang : 1 m.s. dans la s.b., ★ 2 m.s. dans l'espace,
1 m.s. dans chacune des 2 s.b. suivantes,
répéter depuis ★ encore 3 fois, 1 m.s.
dans l'espace suivant, 1 m.s. dans le 3e
des 4 p. de ch., 5 p. de ch., tourner.
22e rang : Comme le 18e rang.
23e rang : Comme le 19e rang, tourner avec 1 p.
de ch., au bout du rang.
24e au 26e rang : Comme le 2e rang.
Répéter depuis le 5e au 26e rangs encore
13 fois.
Répéter depuis le 5e au 17e rangs encore
une fois.
Faire 3 rangs de m.s. de chaque côté de
la ceinture. Casser le fil.
Coudre le crochet à la ratine à l'envers,
en pliant en pointe l'un des bouts.
Coudre la boucle à l'autre bout.

ABRÉVIATIONS

m. s. = maille simple
p. de ch. = point de chaînette
s. b. = simple bride
d. b. = double bride



La chair de homard congelée par un nouveau procédé et enveloppée dans la "Cellophane" transparente et qui ne laisse échapper aucune odeur vous parvient aussi fraîche, aussi indemne de contamination que le jour de son empaquetage.

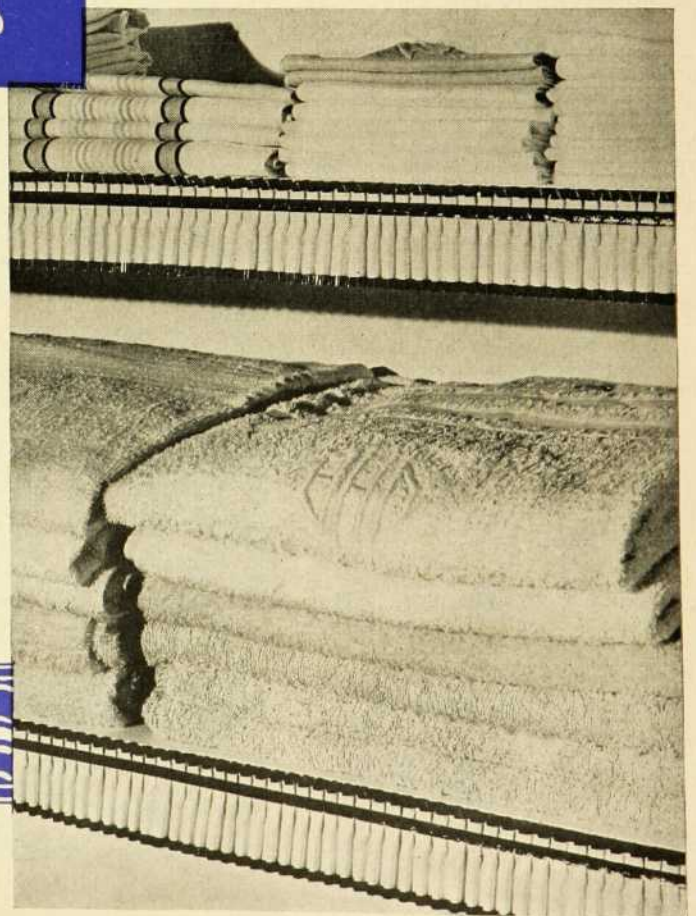
Les sacs de "Cellophane" transparente et imperméable, appelés "Frigipaks", s'obtiennent en plusieurs grandeurs commodes et permettent à la maîtresse de maison de garder les restes aussi frais et aussi délicieux dans le réfrigérateur.

L'HABILLAGE TRANSPARENT

Protège de tout
sauf
des regards

Les bordures à tablette en pellicule de cellulose "Cellophane" plissées et ornées d'une couleur contrastante ajoutent une note gaie aux étagères de la cuisine. Elles sont d'autant plus de mise à la cuisine qu'elles ne s'abiment pas à l'humidité. La pellicule de cellulose et des cercles de caoutchouc couvrent très bien les pots de gelée ou de confitures.

Une bordure plissée en "Cellophane" rehausse l'aspect des rayons de l'armoire à linge. Le matériel opaque et brillant, dont les extrémités forment contraste, ne se tache pas et se nettoie facilement avec un linge humide.



Photos C. I. L.
Division de la
"Cellophane"

TOILETTES DE GRAND CHIC

3005 — Robe et dessous de robe, gr. 12 à 20. Pour un 12 : la robe, $2\frac{3}{8}$ v. de 39" ou $1\frac{7}{8}$ v. de 54". Le dessous de robe, $2\frac{1}{4}$ v. de 35"-39". Fermeture-éclair de 9" pour la robe. 25 cents.

3003 — Robe et redingote, gr. 14 à 42. Pour un 18 : la robe, $3\frac{5}{8}$ v. de 35" ou $3\frac{1}{8}$ v. de 39". Redingote avec collet contrastant, $3\frac{1}{4}$ v. de 35" ou 3 v. de 39". $\frac{7}{8}$ v. de 35"-39" pour le collet contrastant. Fermeture-éclair de 9". Ceinture de votre choix. 25 cents.



Simplicity
3000



Simplicity
3005



Simplicity
3003



Simplicity
3024

3000 — Robe et redingote, gr. 14 à 40. Pour un 16 : la robe, $3\frac{3}{8}$ v. de 35", $3\frac{1}{4}$ v. de 39" ou $2\frac{1}{4}$ v. de 54". $\frac{3}{4}$ v. de ruban de 1" pour le collet; $\frac{3}{8}$ v. de ruban de 1" pour la boucle. Fermeture-éclair de 9" pour la robe. La redingote, $3\frac{3}{4}$ v. de 35", $3\frac{1}{4}$ v. de 39" ou $2\frac{1}{2}$ v. de 54". $3\frac{7}{8}$ v. de ruban de 1". 25 cents.

3024 — Robe et dessous de robe, gr. 14 à 42. Pour un 14 : la robe, $3\frac{3}{8}$ v. de 35" ou 3 v. de 39". Ceinture de votre choix. Le dessous de robe, $2\frac{1}{4}$ v. de 35"-39". Fermeture-éclair de 9" pour le dessous de robe, $\frac{1}{4}$ v. de taffetas de 39" ou d'organdi de 44" pour les manches. 20 cents.

CROISIÈRE No 9

(Suite de la page 23)

— Allez-vous-en, vipère ! jeta-t-elle entre ses dents.
Colette, stupéfaite par cette métamorphose, s'enfuit.

X

Camille, restée là au milieu de l'infirmerie, tremblait de tous ses membres.

Ainsi, l'assistant du professeur Balitran qui avait opéré sa mère, c'était le docteur Delisle ! Mais alors, le doute n'était plus possible.

Ce que la persuasion d'Alain avait commencé à faire la haine trop visible de Colette l'avait achevé ; le soupçon rongeur, le doute latent étaient enfin déracinés, brutalement arrachés. Comme Alain le lui avait dit, tout, absolument tout, avait dû être tenté pour sauver sa mère. Puisque c'était lui, Alain, qui avait opéré, il était impossible de penser autrement.

Elle comprenait maintenant l'émotion qui avait animé le docteur pendant leur conversation de l'autre soir. Sans doute avait-elle entaché, sans le savoir, son honneur de médecin.

Elle lui devait une explication. Camille se lava le visage à l'eau froide. Puis elle fit demander au docteur Delisle de vouloir bien venir à l'infirmerie.

Quelques instants plus tard, Alain pénétrait dans la petite salle ripolinée. Pour la première fois, il apercevait Camille sous son uniforme d'infirmerie. La blouse de toile aux plis nets étoffait un peu sa silhouette. La coiffe de lin blanc encadrait son joli visage et faisait paraître plus grands encore ses longs yeux, plus jeune encore son jeune visage. Une expression sérieuse, contenue, émanait de toute sa personne.

— Que faisiez-vous, docteur, le 20 avril de l'année dernière ?

— Ce que je faisais ? Mais, je n'en sais rien... Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que le 20 avril, vous essayiez de sauver une femme. Malgré toute votre science, tout votre talent, tous vos efforts, vous n'avez pas pu l'arracher à sa destinée et de cela, docteur, je vous accusai sans le savoir. Pourtant, l'autre soir, quand vous m'avez dit que je portais une accusation très grave et sans fondement, j'ai réfléchi davantage et j'ai compris que je pouvais me tromper. Je vous demande pardon. Je sais maintenant que vous ayez tout fait pour sauver ma mère. Votre conscience professionnelle est si grande que mes paroles ont dû vous faire mal, mais je ne savais pas, vous comprenez, je ne savais pas que c'était vous...

Le ton de Camille, d'abord ferme et profond, fléchissait. Des larmes emplirent ses yeux.

Alain, très ému, s'approcha. Il prit les deux mains de la jeune fille entre les siennes.

— Notre métier est quelquefois douloureux, surtout quand le sort se sert de nous pour atteindre des êtres qui nous sont chers. Cela arrive parfois, Camille...

Il avait prononcé cette phrase presque bas, en penchant la tête pour voir le visage de Camille qui, maintenant, sanglotait.

D'un doigt glissé sous le menton de la jeune fille, il releva la petite tête, l'obligeant à le regarder.

— Ecoutez-moi, Camille ; il faut avoir confiance dans la vie et ne pas se révolter contre elle. Il faut accepter les heures douloureuses qu'elle vous apporte et en tirer une expérience nouvelle, des forces accrues.

Il faut croire aussi qu'elle peut vous apporter des moments d'un bonheur très grand, d'autant plus grand que votre cœur a été élargi par la souffrance.

— Tout ce que vous me dites, je l'ai déjà pensé quelques mois après la mort de maman, à la suite d'un accès de profond découragement. J'ai confiance maintenant dans la vie. Je ne sais pas pourquoi d'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant à travers ses larmes.

— Mais moi, je sais pourquoi... dit gravement Alain en entourant de ses deux mains le visage entier de Camille.

Et quelques secondes, le regard dans le regard, ils restèrent ainsi, en silence.

Après cette conversation, Alain et Camille se retrouvèrent souvent.

Camille s'abandonnait sans contrainte à la joie de voir Alain et à l'impression de sécurité, de protection forte qu'elle ressentait près de lui.

Elle n'avait pas cherché à percer le sens de ses paroles sybillines. Quelquefois cependant, quatre mots chantaient dans sa mémoire :

« Moi, je sais pourquoi... »

Il paraissait, il est vrai, savoir tant de choses qu'elle ignorait.

Quand elle était seule, le soir dans sa cabine, elle fermait les yeux et revoyait le visage d'Alain penché sur le sien qu'il tenait serré entre ses deux mains. A se remémorer le long regard chaud et doux du docteur, un vertige l'éblouissait.

Depuis la grave conversation qu'ils avaient eue, Alain s'était livré davantage, comme si un secret commun les unissait. Il lui racontait tous les détails de sa vie. Il lui décrivait ses camarades et Camille connaissait bien Léonce pour qui elle éprouvait une grande sympathie.

Elle-même lui fit part de ses efforts, de ses luttes, de ses inquiétudes pour ses frères. Mais à ces propos, il opposait le plus inébranlable optimisme.

Camille, avec terreur, voyait le temps passer.

Bientôt, la Croisière n° 9 serait terminée et chacun débarquerait au port pour reprendre la vie de tous les jours.

Cependant, reconfortée, Camille regardait Alain : elle savait qu'elle s'était fait un ami, un véritable ami, jeune comme elle mais plus expérimenté, qui pouvait la bien comprendre, la conseiller, la guider. Elle restait toujours fidèle à l'amitié agissante de Mme de Sisterolles et du professeur Balitran, mais « ce n'était pas la même chose ».

En effet, ce n'était pas la même chose...

XI

Dans le jardin de Mme de Sisterolles, il y avait, ce jour-là, grande réception. Le professeur Balitran et sa femme, qui avaient annoncé leur visite, venaient d'arriver.

Mme de Sisterolles, étonnée de voir le professeur vêtu d'une jaquette et les mains gantées de blanc par cette chaude journée de septembre le taquina :

— Vous allez à une noce, docteur ?
— Je l'espère, ma chère amie, je l'espère...

Camille attendait Alain qui s'était aussi annoncé. Pour la circonstance (Lire la suite page 49)



Quand les jeunes gens
atteignent les étapes
importantes de la vie...
QUE VOTRE CADEAU SOIT DIGNE
DE L'OCCASION !

Le cadeau le plus
digne... une GRUEN



VANITY, 15 rubis, boîtier plaqué or jaune ou blanc, 10 carats..... \$29.75
PHANTOM EXTRA-PLATE, 15 rubis, dessus plaqué or jaune, 10 carats, dos Guildite, \$29.75



ROSELLA, montre de précision, 17 rubis, boîtier plaqué or jaune, 10 carats..... \$39.75
PRINCETON, 17 rubis, dessus plaqué or jaune, 10 carats, dos Guildite..... \$33.75



CURVEX COUNTESS, montre de précision, 17 rubis, boîtier plaqué or jaune ou blanc, 14 carats..... \$42.50
CURVEX LIEUTENANT, montre de précision, 17 rubis, boîtier plaqué or jaune, 14 carats \$50.00



BANFF, montre de précision, 17 rubis, boîtier or jaune ou blanc, 14 carats, serti de 20 beaux diamants..... \$89.50
CARLTON, montre de précision, 17 rubis, boîtier or jaune, 14 carats..... \$75.00

Si vous désirez offrir un cadeau qui soit aussi digne que pratique, offrez une Gruen quand vous offrez une montre. Aucun nom dans le domaine de l'horlogerie n'a autant d'importance. La précision est comme un mot de passe lorsqu'il s'agit de bons chronomètres. Le style Gruen est, aujourd'hui, ce qu'il y a de plus moderne et de plus correct. Seul Gruen présente des montres-bracelets incurvées—Gruen Curvex avec mouvement incurvé et précis épousant la forme du boîtier. Cette année encore, Gruen présente la plus nouvelle des nouvelles montres de la saison... la nouvelle Gruen révolutionnaire, une montre-bracelet Extra-Plate pour hommes. Quel que soit le prix que vous payiez une montre, et quelle que soit l'occasion pour laquelle vous la choisissiez... rappelez-vous qu'en 1939, la montre Gruen devance toutes les autres. Prenez une minute, maintenant, pour examiner les valeurs typiques Gruen qui sont illustrées ici... puis allez voir tous les modèles Gruen chez votre bijoutier. Mais surtout, ne choisissez pas de montre avant d'avoir vu les Gruen ! La gamme des montres Gruen est très variée et les prix vont de \$24.75 jusqu'à \$250 ; serties de pierres précieuses, jusqu'à \$2500. Ecrivez pour demander le dépliant.

THE GRUEN WATCH CO. OF CANADA,
LTD., TORONTO, ONTARIO

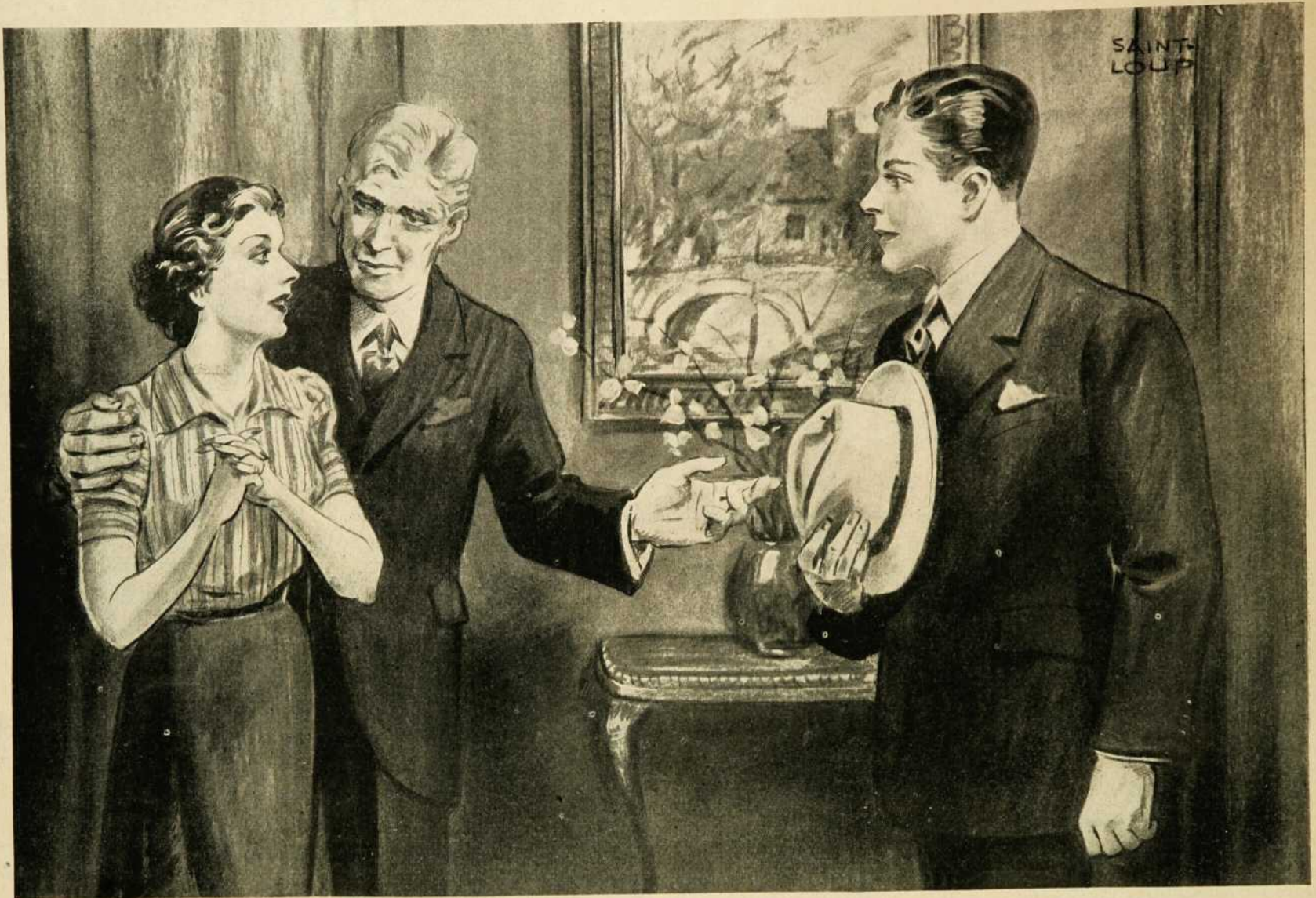
TIME HILL, CINCINNATI, O., U.S.A.



GRUEN

LA MONTRE DE PRECISION

LES CADEAUX ACHETÉS CHEZ VOTRE
BIJOUTIER SONT LES CADEAUX
LES PLUS APPRÉCIÉS



"Denise, ce jeune homme est votre frère François."

Les Amours de Claire

par Emile Richebourg

Dessin de SAINT-LOUP

C E QUE JE VOUS recommande surtout, Denise, c'est de garder le silence sur ce que nous avons fait.

— Oh! vous pouvez être tranquille, monsieur.

— C'est si tentant d'avoir à raconter des choses extraordinaires.

— Oui, monsieur, mais je ne suis pas bavarde; j'aurais plutôt le défaut d'être curieuse.

— Ce défaut est celui de toutes les femmes, depuis Eve.

— C'est vrai.

— Enfin, Denise, vous n'êtes pas bavarde.

— Je suis presque aussi discrète qu'un homme.

— Diable! ce ne serait guère, fit M. Maugars en souriant.

— Que voulez-vous, monsieur, on fait ce qu'on peut, répondit la jeune fille, souriant aussi.

— Allons Denise, dit le vieillard en lui donnant une petite tape sur la joue, je vois que vous avez autant d'esprit que de courage; je félicite votre futur mari.

Denise rougit jusque dans le blanc des yeux.

— Là, là, ma mignonne, fit M. Maugars, il ne faut pas rougir pour cela.

Tout naturellement la jeune fille devint plus rouge encore.

Aussitôt après avoir déjeuné et fait une visite à Lucien, dont l'état était de plus en plus satisfaisant, le doc-

teur s'enferma dans son laboratoire. Il put y rester jusqu'à l'heure du dîner, car personne ne vint le déranger.

Il se coucha comme d'habitude à dix heures, après être resté vingt minutes près du malade à qui il avait dit :

— Votre vieil ami, M. Mourillon, n'est pas venu vous voir aujourd'hui; mais vous aurez sûrement sa visite demain matin. Vous allez encore bien vous reposer cette nuit, et demain vous pourrez raconter à M. Mourillon ce qui vous est arrivé à Ville-d'Avray.

Lucien avait répondu :

— La mémoire m'est complètement revenue, monsieur, et j'aurais pu dire aujourd'hui même ce que vous et mes amis avez le droit de savoir. Mais vous m'avez défendu de parler avant que vous ne m'y ayez autorisé, et je vous obéis en gardant le silence.

M. Maugars s'était donc couché à dix heures, à peu près en même temps que Denise, François et Eglantine; mais il ne dormit point. A une heure du matin, il se leva, s'habilla très vite, et descendit au rez-de-chaussée.

Ce que le docteur allait tenter était d'une audace vraiment extraordinaire. Peut-être allait-il jouer sa vie.

Un autre eût certainement hésité; mais M. Maugars était de ces hommes rares que rien n'arrête, surtout lorsqu'il s'agit d'une bonne action.

Les difficultés, les dangers mêmes l'excitaient et son énergie grandissait en raison des obstacles à surmonter.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

M. Joramie a fait fortune en Amérique, une fortune colossale se chiffrant à des millions. Personne ne le sait avec exactitude. Après la mort du riche bonhomme, ses héritiers, des parents de province, dirigés par un dénommé Rabiot, attendent, ainsi que des oiseaux de proie, que soit lu le testament et que soient levés les scellés.

Après la lecture du document; les héritiers, Rabiot en tête, sont pris d'une colère. Il y a de quoi. Joramie laisse sa fortune, soit quelque trente-cinq millions, à une certaine Claire Guérin, que naguère, au moment de partir pour les Amériques, il aimait. Or, personne, dans l'entourage des parents de feu Joramie, ne connaît la Guérin en question.

A la ferme de Grandval il y a une servante du nom de Beau-Soupir, aussi fidèle que laborieuse et répondant en tous points au signalement de Claire Guérin. Est-ce elle? Pour le savoir, les maîtres usent de cent expédients et même se servent de la naïveté de la jeune Denise Morel, compagne de travail et confidente de Beau-Soupir.

Un plan infernal germe dans le cerveau de Rabiot. Il se montre empressé auprès des dames Lureau. Grâce à un subterfuge il leur loue une villa. Il fait part à Anastasie de son projet d'épouser Eugénie...

A Lucien, qui a retrouvé par hasard Eugénie, Rabiot tend un guet-apens. Lui et un complice assomment le jeune peintre et, le croyant mort, le jettent au fond d'un puits. M. Maugars découvre dans un souterrain secret Lucien agonisant et lui prodigue des soins. Denise et François sont heureux de revoir leur frère soigné et sauvé.

Les grands cœurs sont ainsi. D'ailleurs, ce n'était pas seulement M. Maugars homme de bien qui entraînait en lutte, c'était aussi le savant. Une cure presque miraculeuse lui était offerte et, pour tout au monde il n'eût renoncé à la tenter.

La science a des attractions irrésistibles et ce sont ces attractions qui font ces martyrs dont la route du progrès est jonchée.

Après avoir allumé la lanterne, il entra dans son laboratoire où il prit la potion qu'il avait préparée dans la journée et une toute petite fiole ayant un bouchon à vis, dans laquelle était enfermé un narcotique qu'il suffisait de respirer pour s'endormir immédiatement.

Il pouvait être deux heures quand le docteur s'introduisit doucement dans la chambre de Mme Lureau, faiblement éclairée.

La veuve dormait; mais d'un sommeil agité, pénible, car elle avait eu dans la journée vers quatre heures, une épouvantable crise.

M. Maugars remarqua que la porte entre les deux chambres était ouverte toute grande; mais cela ne l'empêcha point de marcher hardiment vers le lit de la veuve. Mme Fournier dormait sans doute.

L'essentiel était de ne pas réveiller Mme Lureau qui, en le voyant, aurait poussé des cris de terreur. Aussi s'empressa-t-il de faire usage de son narcotique. Alors, certain que la veuve ne se réveillerait pas car il venait de l'endormir pour six ou huit heures au moins, en faisant succéder un sommeil réparateur au sommeil tourmenté, il versa la préparation chimique dans un verre à bordeaux dont il s'était muni.

Cela fait, il glissa son bras gauche sous le cou de la dormeuse, afin de pouvoir en même temps soulever la tête et ouvrir la bouche avec ses doigts. Le liquide tomba comme dans un entonnoir.

En se redressant, le docteur glissa légèrement et son pied heurta la table de nuit.

Anastasie qui ne dormait qu'à moitié fut réveillée tout à fait par le bruit.

— Chère amie, demanda-t-elle de sa voix mielleuse, est-ce que vous vous êtes levée? Vous avez peut-être besoin de quelque chose?

Mme Lureau ne lui répondant pas, elle sauta à bas de son lit, alluma une bougie et en chemise elle vint jusqu'au lit de la veuve.

Heureusement, le docteur avait eu le temps de gagner le placard et de tirer la porte sur lui.

— Elle dort, murmura la complice de Rabiot.

Pendant un instant, elle resta immobile, dardant le feu de ses prunelles sombres sur le visage livide de sa victime.

Elle eut un hideux sourire.

— Je me suis trompée grommela-t-elle, les dents serrées c'est le craquement d'un meuble que j'ai entendu. Et, tranquillement, elle alla se remettre au lit.

Le docteur attendit patiemment, prêtant l'oreille, jusqu'au moment où par un ronflement sonore, il eut la preuve que l'horrible vieille fille dormait profondément.

Alors il sortit du placard, fit remonter le panneau, puis s'éloigna rapidement.

XVIII

LA LUMIÈRE SE FAIT

A HUIT HUIT HEURES ET DEMIE, M. Maugars reçut par la poste une lettre lui annonçant que le comte de Soleure et Mourillon arriveraient chez lui à dix heures.

Un peu avant dix heures, François ouvrit la porte cochère. A dix heures

dix minutes le coupé du comte entra dans la cour et la porte cochère était fermée.

M. Maugars, qui attendait, accourut au-devant des visiteurs, les mains tendues. Il les fit entrer dans son salon où l'on causa un instant. Ensuite les trois hommes se rendirent dans la chambre de Lucien.

Denise était avec son frère. Le malade était encore très pâle, mais déjà assez fort pour se tenir, sans fatigue, assis sur son lit.

A la vue du comte et de Mourillon ses yeux rayonnèrent.

— Oh! monsieur le comte, s'écria-t-il avec un accent de joie et de reconnaissance intraduisible, comme vous êtes bon!... La visite que vous me faites et qui me rend si heureux me dit que j'ai obtenu le pardon des vives inquiétudes que j'ai causées.

— Oui, Lucien, on vous pardonne, non de vous être jeté dans un danger que vous ne soupçonniez point, mais de ne pas avoir parlé au moins à votre ami Georges de Mme et de Mlle Lureau.

Et, comme le jeune homme regardait avec surprise M. de Soleure, celui-ci continua:

— Mon cher Lucien, il y a certaines choses, que vous n'avez pas à nous apprendre, nous les connaissons. Nous savons comment vous avez connu Mme Lureau et sa fille et ce que vous avez fait pour la pauvre veuve et sa fille sans ouvrage. Nous savons également que Mlle Eugénie Lureau est une très jolie personne et que vous en êtes devenu amoureux.

Un jour la mère et la fille ont subitement quitté Paris, ce qui vous a causé une grande douleur, car vous ignoriez où elles étaient allées.

— Tout cela est vrai, monsieur le comte.

Lucien, de plus en plus étonné, se demandait comment un secret qu'il croyait si bien gardé par lui-même ne l'ayant confié à personne était connu de tous ses amis.

Mais il avait assisté à des événements si extraordinaires; il avait été mêlé à tant de péripéties dramatiques qu'il se remit vite de sa surprise.

M. de Soleure continua:

— Vous nous direz tout à l'heure comment vous avez découvert que Mme Lureau et sa fille étaient allées demeurer à Ville-d'Avray chez une certaine Mme Fournier. C'est, — nous en sommes convaincus, — en rôdant autour de l'habitation de cette Mme Fournier que vous avez failli perdre la vie.

— Oh! j'ai été bien imprudent, dit tristement le jeune homme.

— Oui, mais Dieu merci, vous avez été sauvé par miracle. Maintenant et puisque M. le docteur nous a donné l'assurance que vous pouviez parler aujourd'hui sans trop vous fatiguer, veuillez mon ami, nous faire connaître exactement ce qui vous est arrivé.

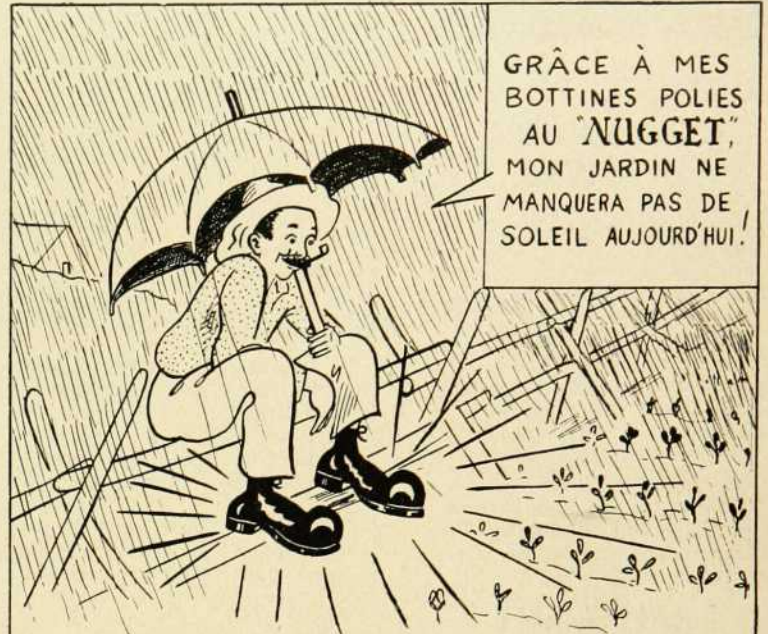
Lucien raconta sa rencontre avec Eugénie, leur conversation, sans oublier de parler du bruit entendu dans la haie; comment et pourquoi ils s'étaient promis de se revoir le soir après dix heures.

— Je fus exact au rendez-vous, poursuivit-il; les deux coups séparés furent frappés à la porte du jardin. Persuadé que c'était Eugénie qui m'annonçait sa présence, j'escaladai le mur et sautai dans la propriété. Aussitôt un coup violent m'atteignit à la tête et je roulai sur le sol. Je n'étais qu'étourdi, j'essayai de me relever; mais, soudain, l'assassin, un nègre, car j'eus le temps de voir son horrible figure noire, se précipita sur moi, me saisit à la gorge et serra avec une telle force que, cessant de respirer, je perdis connaissance.

La qualité prime tout

THÉ "SALADA"

20F



COMME LES CHAUSSURES BRILLENT QUAND VOUS LES POLISSEZ AU "NUGGET"

POLI À CHAUSSURES NUGGET



L'huile à moteur Quaker State constitue un triomphe d'épuration scientifique d'huile à moteur. Sa pureté vous défend contre les traces infligés par des moteurs encrassés de fange, de carbone ou de corrosions. Son extraordinaire résistance à la chaleur vous garantit une généreuse lubrification à n'importe quelle vitesse. Soyez libres de soucis cet été. Changez dès aujourd'hui pour l'huile à moteur Sans-Acide Quaker State. Quaker State Oil Refining Company of Canada, Ltd., Toronto, Ontario.





LA BEAUTÉ PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT
CONFIDENTIELLE

Heures de bureau :

Le samedi, de 3 heures à 6 heures

Mme CLAIRE LUCE

LES PRODUITS SANO ENRG
5920, Ave Durocher

Casler Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Ecrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom

Janine Chalifoux

Votre adresse

515 Pl. Ste-Elisabeth

SI vous aimez ce
numéro du SAMEDI
— vous aimerez les
autres.

Abonnez-vous!

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour
1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour
3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an,
\$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3
mois) d'abonnement au magasin
LE SAMEDI.

Nom

Janine Chalifoux

Adresse

515 Pl. Ste-Elisabeth

Ville

Montréal Prov. *Québec*

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

Après avoir pris un instant de repos, Lucien continua en racontant sa quasi-résurrection au fond du puits, ses angoisses, son désespoir, son découragement, ses intolérables souffrances causées par la soif et la faim, ce qu'il avait voulu faire pour sortir du trou, sa joie en découvrant l'entrée du souterrain.

Il s'interrompit un instant pour reprendre haleine et poursuivit :

— Je croyais être sauvé; aussi jugez de mon désespoir quand, épuisé, à bout de forces, tenant ma dernière allumette, je trouvai un mur devant moi. Je compris que je ne devais plus avoir aucun espoir. Je me laissai tomber en me disant que j'étais perdu, que j'allais mourir, et je m'évanouis.

Je revins à moi, je ne sais au bout de combien de temps, et bien que je fusse convaincu que je n'avais plus rien à espérer, que nul ne pouvait m'entendre, je me mis à crier, appeler au secours. J'épuisai ainsi le peu de forces qui me restait, et, de nouveau, je perdis connaissance.

Mais mes cris avaient été entendus et l'on vous a appris comment je fus sauvé.

C'est à M. le docteur Maugars et à François, — je sais depuis ce matin que François est mon frère, — c'est à eux que je dois la vie.

Lucien cessa de parler.

On l'avait écouté avec attention, un vif intérêt, et sans l'interrompre.

M. de Soleure reprit la parole.

— Mon cher Lucien, dit-il, ce que vous venez de nous apprendre nous fait soupçonner que vous étiez attendu dans le jardin par deux misérables, dont l'un est évidemment le jardinier. Selon moi, et ces messieurs seront de mon avis, un des scélérats vous a porté un coup à la tête, et l'autre s'est aussitôt jeté sur vous pour achever l'œuvre de son complice en vous étranglant. Les deux misérables croyaient que vous aviez cessé de vivre quand ils vous ont précipité dans le puits.

Vous pensez avoir eu affaire à un nègre, c'est une erreur; M. Maugars vous dira que l'individu qui a tenté de vous étrangler s'était barbouillé la figure avec du noir et même noirci les mains.

Quand on vous a sorti du souterrain, vous aviez du noir de fumée autour du cou, et le pantalon et le gilet blancs que vous portiez sont maculés de taches noires. Il nous paraît certain qu'en se noircissant le visage, l'assassin prenait ses précautions pour ne pas être reconnu par vous, dans le cas où vous auriez réussi à lui échapper.

Jusqu'à présent ce misérable reste inconnu; mais nous saurons qui il est, nous le retrouverons. S'il n'est pas l'individu qu'on veut faire épouser à Mlle Lureau malgré elle, nous pouvons dire hardiment, sans craindre de nous tromper, que c'est ce prétendant qui a commandé le crime et probablement payé pour le commettre.

Il y a là un mystère, un enchevêtrement de ténébreuses machinations; mais la lumière se fera.

Ah! il est regrettable que Mlle Lureau ne vous ait point dit le nom de cet homme riche qui veut l'épouser, tout en sachant qu'il n'est pas aimé et que la veuve Lureau n'a aucune fortune, Lucien, ne soupçonnez-vous pas qui il peut être cet homme?

— Non, monsieur le comte.

— A l'époque où vous êtes venu en aide à la veuve Lureau, elle vous témoignait beaucoup d'amitié.

— Beaucoup, monsieur le comte; je la considérais comme une mère et elle m'appelait souvent son fils.

— Elle a dû vous parler quelquefois de sa famille?

— Elle n'a plus aucun parent, m'a-t-elle dit, ni de son côté, ni du côté de son mari.

— Savez-vous comment elle s'appelait avant son mariage?

— Non, monsieur le comte.

— Vous connaissez au moins son prénom?

— Non, monsieur le comte; Mlle Eugénie ne l'appelait jamais autrement que maman.

— Vous a-t-elle dit où et comment elle avait connu le maçon Lureau?

— Elle ne m'a jamais parlé de ces choses intimes.

— Alors elle ne vous a point dit où elle est née, où elle s'est mariée?

— Elle ne m'a rien dit à ce sujet, monsieur le comte.

— Pensez-vous qu'elle soit née à Paris?

— Je ne peux pas dire, monsieur le comte; tout ce que je sais, c'est que sa fille est Parisienne.

— Ainsi, jamais elle ne parlait de son père, de sa mère?

— Jamais, monsieur le comte.

— C'est assez singulier.

— En effet, monsieur le comte; aussi ai-je eu cette pensée que Mme Lureau n'avait jamais connu ni son père, ni sa mère.

Monsieur de Soleure tressaillit et regarda Mourillon dont les yeux étincelaient.

— Ah! fit-il, vous avez eu cette pensée?

— Oui, monsieur le comte; mais je ne me suis pas permis d'interroger Mme Lureau à ce sujet.

— Je comprends cela, mon ami. Mais nous vous avons peut-être un peu fatigué; nous allons vous laisser avec votre sœur. Nous viendrons vous serrer la main avant de retourner à Paris. M. le docteur nous fait espérer que dans huit jours vous serez sur pied et complètement rétabli; donc, prenez patience, mon cher Lucien, et n'ayez plus d'autre souci que celui de hâter votre guérison.

— Lucien, dit Mourillon, vous pouvez vous rassurer au sujet de Mme Lureau et de Mlle Eugénie; nous veillerons sur elle; votre cause est devenue la nôtre.

— Oui, car vos ennemis sont les nôtres, Lucien, ajouta le comte, et je prends Mme Lureau et sa fille sous ma protection.

M. Maugars emmena M. de Soleure et Mourillon dans son cabinet. Tous trois s'étaient assis :

— Messieurs, dit le docteur, j'ai à vous instruire, à mon tour, de choses de la plus haute importance. Je suis maintenant absolument de votre avis, monsieur Mourillon; la dame Fournier, locataire de la Tourelle, est une fiefcée coquine. La veuve Lureau et sa fille sont enveloppées dans les réseaux d'une abominable intrigue. Un drame épouvantable se joue à la Tourelle, et vous saurez tout à l'heure ce que j'ai cru devoir faire pour en modifier le dénouement. Comme la jeune fille l'a dit à Lucien Morel, elle et sa mère sont séquestrées et toutes deux victimes d'une monstrueuse machination.

— M. le comte et moi, nous ne sommes nullement surpris, dit Mourillon.

— Maintenant, messieurs, veuillez m'écouter.

Et le docteur commença par raconter l'étrange découverte faite par Denise et François puis ensuite tout ce qu'il avait fait la veille; comment il avait ouvert le passage secret, substitué l'antidote au poison avec l'aide de Denise, et enfin comment il avait fait avaler lui-même un contre-poison à la pauvre femme, après l'avoir endormie au moyen d'un narcotique.

Le comte et Mourillon, frappés de stupeur, l'avaient écouté haletants, la sueur au front.

— Messieurs, continua le vieux médecin, je n'aurais pas eu tout cela à faire si j'eusse immédiatement dé-

noncé les manœuvres criminelles de la dame Fournier et de son complice. Alors j'aurais demandé à la justice de me confier Mme Lureau et c'est ici, chez moi, que je lui aurais administré le contre-poison.

J'ai gardé le silence sur un fait de cette gravité, parce que je me suis rappelé ce que m'a dit M. Mourillon. Je n'ai donc voulu rien faire qui puisse nuire à vos projets et compromettre les intérêts d'un ordre supérieur qui paraissent être en jeu dans cette affaire.

D'autre part, comme une analyse chimique ne peut prouver que le liquide employé soit une espèce de poison, je pouvais craindre qu'on ne vit en lui qu'une eau inoffensive et que l'état dans lequel se trouve Mme Lureau ne fût attribué à une autre cause qu'à l'absorption de l'eau de Ceylan.

Sans doute, connaissant le poison, j'aurais pu dire quels en sont les terribles effets; mais je risquais beaucoup : m'aurait-on cru? En général, messieurs les chimistes-experts ne veulent pas admettre que d'autres sachent ce qu'ils ignorent.

J'aurais eu le témoignage de Denise et de François; mais la dame Fournier n'aurait pas manqué de nier que les paroles entendues eussent été prononcées.

Bref, messieurs, j'ai craint de voir les criminels échapper au juste châtiement qu'ils ont mérité, et je n'ai plus songé qu'à repousser la folie et la mort qui menaçaient la pauvre veuve.

— Alors, monsieur le docteur, dit Mourillon, la malheureuse femme est sauvée?

— Oui, à moins que les scélérats ne la tuent par un autre poison ou d'un coup de poignard. Mais cela n'est pas à redouter car cet assassinat serait évidemment contraire aux intérêts de la dame Fournier et de ses complices.

— Oui, dit le comte, ils ne touchent pas, quant à présent, à la mère et à la fille et nous avons tout le temps d'agir. Enfin, nous savons quel but poursuivent et veulent atteindre ces misérables. Le mobile de ces machinations, de ces crimes est le mariage de Mlle Lureau avec un personnage dont nous ignorons le nom, mais que nous connaissons, en dépit des précautions qu'il paraît prendre pour rester inconnu.

— Messieurs, dit le docteur gravement, en homme dont la parole doit être prise au sérieux, je n'ai pas besoin de vous donner l'assurance que je suis entièrement à votre disposition pour l'accomplissement de cette œuvre.

Nous n'en doutons pas, répondit le comte, car déjà nous sommes alliés. Grâce à vous, monsieur Maugars, nous avons le temps d'agir et de délivrer les victimes. Nous ne vous blâmons pas, nous vous approuvons, au contraire, de ne pas avoir immédiatement dénoncé au parquet les agissements de la dame Fournier et de ses complices. Il faut que nous connaissions tous les acteurs de l'épouvantable drame qui se joue à Ville-d'Avray.

— J'ai eu une idée, dit Mourillon; si je peux mettre mon projet à exécution, avant huit jours j'aurai les noms des misérables.

— Mon cher Mourillon, répliqua le comte, je vous connais; du moment que vous avez un projet, rien ne vous empêchera de l'exécuter.

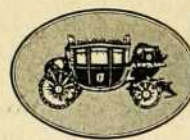
— C'est vrai, monsieur le comte, d'autant plus que je le crois excellent.

— Grâce à ce que nous a dit Lucien et à ce que vous venez de nous apprendre, monsieur le docteur, reprit le comte, pour Mourillon et moi la lumière se fait peu à peu. Nous avions un léger doute; à mesure que

(Lire la suite page 40)



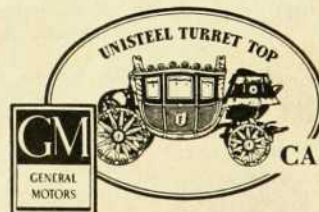
Note d'élégance printanière



"McLAUGHLIN-BUICK EST DE TOUTE BEAUTE" . . . évidemment sous plus d'un rapport. Et vous en avez une belle illustration dans sa nouvelle carrosserie Fisher — une beauté totale — en style, sécurité, luxe et confort.

POUR être à la mode, cette année, il vous faut une auto qui vous permette de voir à l'extérieur. Et la superficie totale de la glace employée dans la McLaughlin-Buick, illustrée ici, a été augmentée de 412 pouces carrés — soit 30 pour cent de superficie en plus dans les fenêtres — et rien que de la glace de sécurité. ♪ Cette augmentation de visibilité vous donne une vue du trafic — et de ce qui vous environne — une nouvelle note de sécurité dans les autos General Motors de cette année ♪ Ajoutez à cela la main-d'oeuvre honnête,

le confort solide et la sécurité silencieuse de la carrosserie Fisher — ajoutez encore la commodité et la protection de la ventilation Fisher sans courants d'air, et vous saurez pourquoi les automobilistes avertis disent . . . "pour 1939, il vaut mieux choisir une auto avec carrosserie Fisher," ce qui signifie, naturellement une auto General Motors.

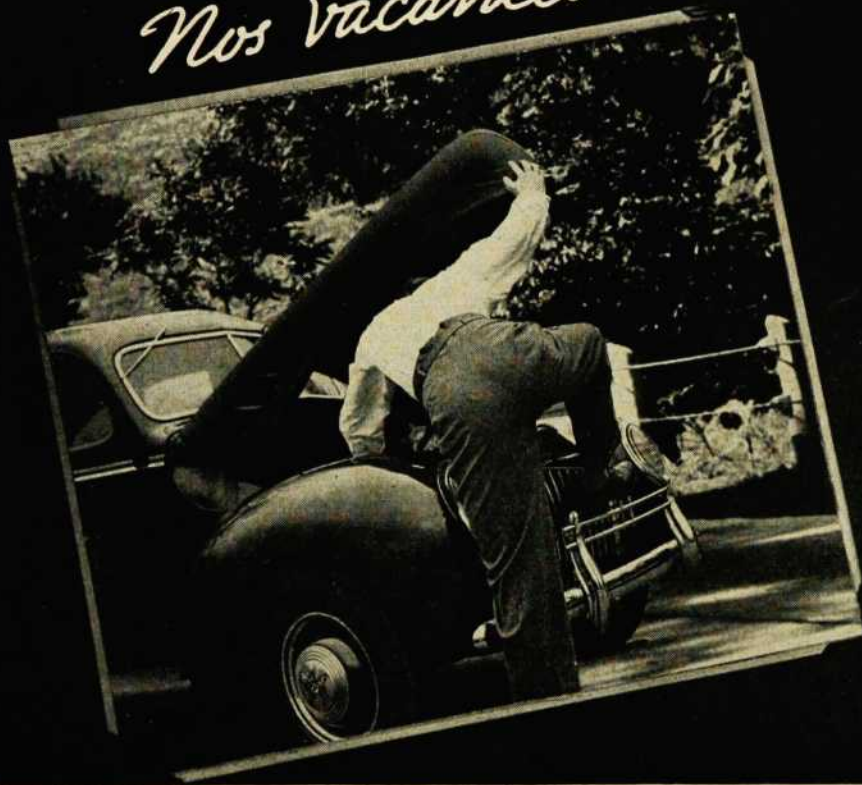


CARROSSERIE
PAR **FISHER**

SUR LES AUTOS GENERAL MOTORS SEULEMENT: CHEVROLET · PONTIAC · OLDSMOBILE · McLAUGHLIN-BUICK · LA SALLE · CADILLAC

**"... et voici Jean en train
d'apprendre sa leçon"**

Nos vacances



Un moyen facile de se renseigner sur l'Huile

Si vous voulez que vos vacances soient réussies et que vos randonnées en auto ne vous occasionnent aucun ennui:

Dites toujours "EN BOÎTE" quand vous achetez de l'huile

Rien de plus facile, n'est-ce pas? Si maintenant vous voulez savoir pourquoi vous vous assurez un voyage sans incidents désagréables en achetant ainsi votre huile, voici:

L'HUILE EN BOÎTE est scellée à la raffi-

nerie. Le bidon étant hermétique, vous savez ainsi que votre huile est pure et présente TOUS les avantages d'un raffinage scientifique. Vous êtes sûr d'avoir la bonne viscosité, puisque le numéro est gravé sur le dessus de chaque boîte. Votre auto exige une certaine viscosité; trouvez-la et, ensuite, exigez-la toujours.

Apprenez votre leçon avant de vous mettre en route. Dites toujours "EN BOÎTE" avant d'acheter de l'huile!



CANCO

AMERICAN CAN COMPANY

Montréal • Hamilton • Toronto • American Can Company, Ltd., Vancouver

DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

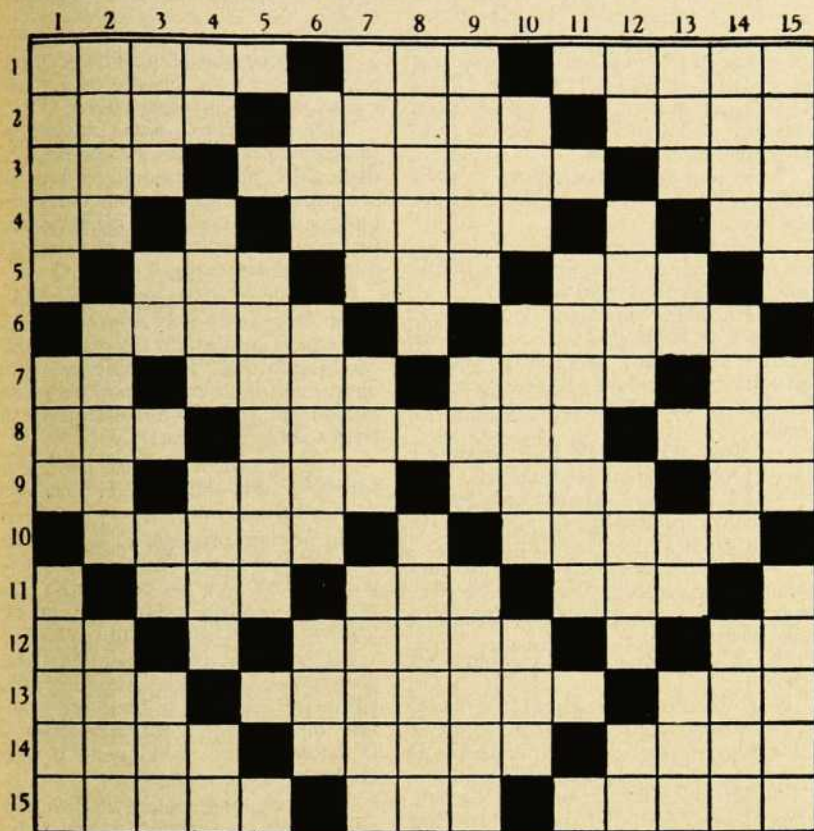
Solution du Problème No 382

Problème No 381

M. Paul Vocelle, 51, Ave Maple, Québec, P. Q.; Mlle Augustine Mailloux, 1080, rue St-Hubert, Montréal, P. Q.; Mme J. Bourret, 1294 est, rue Beaubien, Montréal, P. Q.; M. Hubert Gendron, 3757 est, Ste-Catherine, Montréal, P. Q.; Mme Raoul Fortier, Sainte-Anne de Beaupré, comté de Montmorency, P. Q.; M. Maurice Nadeau, 158, 5ième rue, Limoilou, Québec, P. Q.; Mlle Françoise Huot, 380, De la Salle, Québec, P. Q.; Mlle Laurette Lalonde, 91 Ave Dorval, Dorval, P. Q.; Mlle Maria Bouchard, Château Grand'ville Hôtel, Rivière-du-Loup, P. Q.; Mlle Cécile Cossette, Sully, comté de Témiscouata, P. Q.



LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 383



(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom Jeanne Chalifour
 Adresse 876 Pleuro
 Localité _____ Province _____
 Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

HORIZONTALEMENT

- Intervalle qui existe entre deux notes enharmoniques. — Grosse pilule. — Tissu de laine étroit et léger.
- Fils d'Aaron. — Affaiblir. — Vase de forme variable.
- Enceinte. — Se dit d'une langue iranienne dérivée de l'ancien perse. — D'une seule couleur.
- Usages. — Calciner du plâtre. — Qui indique la forme.
- Pièce de bois de la charrue. — Accessoire de golf. — Lettre de l'alphabet hébreu.
- Nom scientifique de la seiche. — Fruit du hêtre.
- Pronom personnel. — Manche d'un pinceau. — Fardeau. — Nom du Soleil chez les Egyptiens.
- Point cardinal. — Engourdissement profond. — Qui indique un doute moqueur.
- Adverbe de lieu. — Saillie d'engrenage. — Ville d'Angleterre. — Préfixe.
- Stérile. — Débarrassé des nœuds.
- Mère de Seth. — Bouche de l'homme. — Titre anglais.
- Interjection. — Bâton en forme de crosse. — Lui.
- Une des tribus des Hébreux dans le pays de Galaad. — Vol de deniers publics. — Volonté.
- Bison d'Europe. — Pièce d'une arme à feu. — Hymne en l'honneur d'Apolon.
- Les différentes parties d'une habitation. — Saison. — Pli d'un feuillet.

VERTICALEMENT

- Nez court et plat. — Maigre. — Bois du cerf après la première année.
- Projectile rempli d'une substance explosive. — Rivière d'Italie. — Lien d'osier.
- Commune rurale en Russie. — Pronom personnel. — Note. — Ferme.
- De l'alphabet grec. — Bolet comestible. — Troisième personne de la Trinité hindoue. — A soi.
- Oiseau gallinacé de l'Afrique.
- Hareng en caque. — Particule d'un corps regardée comme indivisible. — Saumure.
- Coffre de bois. — Epoque. — Sert à retourner la terre.
- Chirurgien français né aux Vans. — Galetas.
- Objet qui instruit. — Etre fantastique. — Maçonnerie destinée à soutenir la voûte d'un édifice.
- Du verbe rire. — Imperfection qui doit être évitée dans un mot croisé. — Larve du hanneton.
- Se dit des yeux quand ils sont de couleurs différentes.
- Article contracté. — Tranquillité de l'âme. — Rotule. — L'Eridan des anciens.
- Epais. — Adjectif numéral. — Ville de Chaldée. — Pic des Pyrénées.
- Que nous apportons en naissant. — Région ténébreuse de l'enfer. — Nom donné à la Perse.
- Fléuve de France. — Partisan. — Rond d'un cordage roulé sur lui-même.

**AVEZ-VOUS
ESSAYÉ
le Vin
St. Georges?**

Vous ne croirez pas
qu'il coûte si peu
quand vous goû-
terez à ce Vin Corsé,
Riche et Délicieux.

Vin St. Georges

TYPE PORTO TYPE SHERRY

BEE HIVE dans votre Soupane Aide la Digestion!

Oui, en effet, cet aliment sucré énergétique vous aide vraiment à digérer tout votre repas—vous remarquerez une grande différence, si vous sucrez votre soupane ou autres



céréales avec Bee Hive—parce que ce sirop aide la digestion et vous donne plus d'énergie. Essayez le Bee Hive—achetez-en une boîte de 2, 5 ou 10 livres.

**NOUVELLE EDITION
PLUS COMPLETE**

LE CHIEN

Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 illustrations. Prix : \$1.25

En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul (comté de Laval). P. Q.

Souffrez-vous d'Indigestion ?



Sentez-vous que vous ne pouvez rien manger sans éprouver des flatulences, des crampes d'estomac, des maux de coeur, des goûts surs ou des brûlements d'estomac ? Pourquoi endurer ces douleurs après chaque repas ? Mangez à votre aise avec les

Tablettes digestives SANO

(se vendent aussi en poudre)

qui vous aideront à combattre l'acidité et adouciront votre estomac. Soulagement prompt et efficace. Prouvez-le avec votre prochain repas.

EMPLOYEZ LES

Tablettes digestives SANO

et évitez une autre indigestion. Procurez-vous-les immédiatement, soit sous forme de tablettes en boîte économique de 120 pour 75 sous ou en poudre (boîte de 3 onces) pour 75 sous. Aussi une boîte de 35 tablettes au bas prix de 25 sous. Envoyez mandat-poste en écrivant à l'adresse suivante :

LES PRODUITS SANO ENR.
5920, Avenue Durocher
Montréal, P. Q.
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)

20 VERGES D'ETOFFES A ROBES \$2.98

40 verges, \$5.79. Crêpe rugueux, luxueux ; imprimé ; broadcloth anglais. Vente d'écoulement. Longueurs de 4 verges ; nouveaux dessins, nuances de printemps. Valant jusqu'à 75c la verge. Envoyé C.O.D., plus quelques centimes pour frais de poste. Garantie de remboursement.

TEXTILE MILLS, Dépt. 53 B, MONTREAL

Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM : \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

(Suite de la page 36)

l'obscurité se dissipe, ce doute grandit et nous croyons voir apparaître la certitude. Ah ! si nous ne nous trompons pas...

— Monsieur le comte, dit vivement Mourillon, pour moi, déjà, la certitude a remplacé le doute.

— Monsieur le docteur reprit le comte, vous êtes notre allié et notre ami, il ne faut pas que nous prononcions devant vous des paroles énigmatiques; vous devez savoir de quoi il s'agit.

Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de M. Joramie ?

— Le célèbre banquier, qui est mort il y a quelques mois ?

— Oui.

— J'ai souvent entendu parler de lui et de sa femme, la belle Mme Joramie, morte assassinée dans des circonstances assez mystérieuses.

— M. Joramie a laissé, en mourant, une fortune de près de quarante millions et je suis son exécuteur testamentaire.

M. Joramie n'ayant que des parents éloignés, des petits-cousins, — ils sont trois, — s'est souvenu avant de mourir d'une ancienne amie qu'il avait rendue mère et l'a faite sa légataire universelle; mais cette femme ayant disparu depuis plus de quarante ans, et le testateur ignorant si elle ou son enfant existait encore, le testament contient cette clause :

« Si, au bout de dix années, la légataire universelle ou ses ayant droit directs n'ont pas été retrouvés, les petits cousins du défunt seront mis en possession de l'héritage. »

Eh bien, monsieur Maugars, au moment où M. Joramie écrivait son testament, Claire Guérin, son ancienne amie existait encore; depuis elle est morte, victime d'un crime.

— Oh ! assassinée par les parents de M. Joramie !

— Vous avez deviné. Après avoir eu connaissance de la fin tragique de Claire Guérin, nous avons appris qu'elle avait eu une fille. Nous avons lieu de croire que cette fille existe et même qu'elle est mariée. Malheureusement, les recherches qu'a faites mon vieil ami Mourillon pour la retrouver n'ont pas eu le résultat que nous espérons. Nous avons pu la suivre jusqu'à l'âge de vingt et quelques années, puis elle disparaît sans laisser aucune trace derrière elle. Et nous nous demandons : qu'est-elle devenue ? et si elle s'est réellement mariée, où le mariage a-t-il eu lieu, et quel est le nom du mari ?

Mais la disparition de Lucien Morel nous a fait découvrir plusieurs choses qui nous ont amenés à penser que la veuve Lureau pouvait être la fille de Claire Guérin, et que les cousins de M. Joramie s'agitaient autour d'elle et de sa fille, afin de s'emparer, au moyen de combinaisons plus ou moins audacieuses, de l'énorme fortune dont elles sont les héritières.

Or, monsieur le docteur, ce que nous a raconté Lucien et ce que vous nous avez appris, tout cela vient appuyer fortement nos suppositions. Vous avez entendu mon vieil ami Mourillon, déjà il ne doute plus, lui; il est certain que la veuve Lureau est la fille de Claire Guérin, la légataire universelle de M. Joramie.

— Oui, monsieur le comte, répondit Mourillon, je ne doute plus, car dans cette mystérieuse affaire je vois apparaître se dissimulant dans l'ombre la sinistre figure de Joseph Rabiot.

Mais je vois dans le jeu de ce scélérat, comme si j'avais ses cartes dans ma main. Il a trouvé quelque gredin de son espèce, — et qui sait si ce n'est pas le bandit qui a assassiné Claire Guérin, — à qui il veut faire épouser Mlle Lureau, à condition qu'il se contentera de un ou deux

millions à prendre sur l'héritage de M. Joramie.

Croyez-le, monsieur le comte, et vous aussi, monsieur le docteur, il y a un pacte infâme signé et parafé. On empoisonnait la veuve Lureau pour rendre sa fille seule et unique héritière. Et qui sait s'il n'entre pas dans les projets des misérables d'assassiner Eugénie Lureau après le mariage ?

Mais j'arracherai tous les masques; je tiens un bout du fil, je déviderai l'écheveau jusqu'au bout, et sur toutes ces ténébreuses infamies je ferai ruisseler la lumière. Je ne demande qu'une chose, monsieur le comte.

— Quoi ?

— Qu'on me laisse faire.

— Faites donc, mon ami.

— Eh bien, messieurs, dit Mourillon d'une voix grave et en se dressant debout, vous saurez demain soir si je me suis trompé en affirmant que la veuve Lureau est la fille de Claire Guérin, et que ce qui se passe en ce moment à Ville-d'Avray est la suite du crime de Grandval.

Monsieur le docteur, vous m'avez dit que M. le curé de Ville-d'Avray était votre ami.

— C'est vrai, et j'ai quelquefois, — trop rarement, — le plaisir et l'honneur de l'avoir à ma table.

— Eh bien, monsieur le docteur, j'ai besoin de voir M. le curé et de causer un instant avec lui. Je vous prie d'écrire quelques lignes avec lesquelles je me présenterai chez votre ami.

— Vous voulez cela tout de suite ?

— Oui, monsieur le docteur.

— M. Maugars se mit à son bureau et écrivit rapidement une vingtaine de lignes, qu'il fit lire à Mourillon.

— Merci, monsieur le docteur; maintenant je vous demande la permission de vous quitter; je vais faire une visite à M. le curé.

Et Mourillon sortit du cabinet en disant :

— A bientôt, messieurs !

— Voilà, monsieur le comte, dit le docteur en regardant Mourillon s'éloigner, voilà un excellent cœur !

— Un cœur d'or et une grande âme monsieur. Mon vieil ami Mourillon est un homme rare : il a la résolution, l'intelligence, le courage, l'audace et est d'une modestie sans pareille.

Il est toujours prêt à se dévouer, continua M. de Soleure avec chaleur, il ne marchande jamais sa peine et ne compte pour toute récompense que sur la satisfaction que donne le devoir accompli.

— Vous parlez de lui avec un enthousiasme qui fait votre éloge et le sien, monsieur le comte.

— C'est que je l'ai vu à l'œuvre, ce cher dévoué, et que mon amitié pour lui sera toujours au-dessous de son abnégation et des inappréciables services qu'il a rendus à moi et aux miens.

— De tels hommes sont rares, en effet, monsieur le comte; mais ils sont rares aussi les hommes qui inspirent de pareils dévouements.

Le comte s'inclina en souriant, puis il reprit.

— Ce qui fait de Mourillon un homme vraiment supérieur, c'est qu'il ignore complètement qu'il pourrait être un jour récompensé du bien qu'il faisait aux autres; car ceux qu'il protégeait, qu'il sauvait de la misère, de la bonté, de la mort, étaient malheureux, pauvres, sans appui.

Mais laissons M. de Soleure faire l'éloge de son vieil ami que nous allons suivre chez le curé de Ville-d'Avray.

XIX

DON JOSÉ AGUIYAR Y BERNOYA

LE PLAN DE MOURILLON pour connaître d'une part l'identité de la géôlière d'Eugénie et de sa mère et d'autre part pour savoir ce qu'étaient

réellement la mère et la fille, n'avait pas jailli tout à coup de son cerveau inventif. Il l'avait conçu après que le docteur Maugars lui avait appris que la veuve Fournier se faisait remarquer dans le pays par une grande dévotion.

Cette seule circonstance avait éveillé les soupçons de cet homme perspicace et loyal.

Ce n'était point qu'il ne crût pas à la foi religieuse d'autrui, mais c'est que toute affectation ne lui semblait pas de bon aloi.

— Le vrai croyant, se disait-il avec beaucoup de justesse, apporte plus de discrétion, met moins d'ostentation dans les manifestations extérieures de ses pratiques religieuses.

Il a la modestie et l'humilité de la foi.

C'était sur cette affection suspecte à ses yeux que Mourillon comptait pour arriver à la réussite de son plan « plan sérieusement médité ».

Très audacieux, d'une nature très délicate, présentant de nombreuses difficultés, pouvant soulever bien des scrupules, le projet de l'ancien saltimbanque ne pouvait être mené à bonne fin qu'avec l'assentiment et presque la complicité du curé.

Pour obtenir cela, il fallait absolument être accrédité, appuyé chaleureusement auprès du vénérable abbé. Voilà pourquoi Mourillon avait demandé au docteur la lettre de recommandation qui devait lui ouvrir les portes du presbytère.

— Si le curé n'autorise pas, se disait-il, je lui demanderai seulement de me laisser faire.

En homme prudent, et sans en rien dire à personne, l'ancien comédien habile dans l'art de se grimer, avait pris ses mesures pour jouer et bien remplir le rôle qu'il s'était donné.

La recommandation de M. Maugars produisit l'effet attendu. Mourillon fut reçu par le vieux curé avec une bienveillance qui témoignait de la haute estime en laquelle il tenait le docteur.

— Parlez, monsieur, dit-il à Mourillon, qui se sentait assez embarrassé pour exposer ce qu'il attendait du vieil abbé, parlez, je suis tout à votre disposition.

— Je suis profondément touché de votre accueil, monsieur le curé, et j'en avais besoin pour me donner le courage de vous dire ce que j'ose solliciter de votre bienveillance.

— Voyons, de quoi s'agit-il ?

— J'ai besoin d'une autorisation

— Donnée par moi ?

— Oui, monsieur le curé.

— Eh bien, je vous la donne, persuadé qu'il ne s'agit que de choses permises.

— Il s'agit de sauver la vie de plusieurs personnes et de démasquer des misérables.

— Mais cette tâche est du ressort de la justice et non de mon ministère. Mourillon expliqua alors son projet et son but.

Le curé protesta d'abord; il avait de la répugnance à se prêter à une comédie de la nature de celle qu'on lui demandait de permettre et qui, à ses yeux, ressemblait à une profanation.

Mais Mourillon insista, invoquant l'honorabilité du but, et fit si bien que le curé finit par lui dire :

— Je n'ai pas à vous donner d'autorisation, mais je vous laisserai faire. Mourillon n'en demandait pas davantage.

Il remercia chaleureusement l'abbé et se retira.

Le même jour, avant de retourner à Paris, Mourillon loua une chambre garnie dans une maison sans concierge, au rez-de-chaussée, au fond d'un jardin, ayant une issue sur une ruelle déserte.

Le lendemain, de bon matin, Mouillon arrivait à Ville-d'Avray et se rendait à sa chambre, ayant sous son bras un paquet assez volumineux et soigneusement fermé.

On venait de déjeuner à la Tournelle et la servante avait versé le café dans les tasses.

Mme Lureau avait la figure légèrement animée; ses yeux d'ordinaire mornes s'étaient éclairés et n'avaient plus cet égarement de mauvais augure des jours précédents.

Anastasie examinait la veuve avec une sorte de curiosité.

Que signifiait cette amélioration dans l'état de sa victime?

Était-ce, comme cela arrive souvent, ce mieux trompeur qui, dans certaines maladies, n'est que le précurseur du dénouement fatal?

Mme Fournier était inquiète, tourmentée; ce changement n'était pas naturel. Si ce mieux était ce qu'elle pensait, si la mort était proche!... Alors, ou Rabiot l'avait trompée ou bien elle avait forcé la dose du poison.

Dans ce cas, quelles complications nouvelles!

De temps à autre, Eugénie qui s'était renfermée dans un mutisme absolu, enveloppait sa mère d'un long regard de tendresse.

— Chère bonne amie, dit Anastasie de sa petite voix flûtée, il me semble que vous allez très bien aujourd'hui.

— Oh! très bien n'est pas le mot, mais je me sens mieux.

— Vous avez mangé de meilleur appétit.

— C'est vrai.

— Enfin vous devez être contente: hier vous n'avez pas eu cette espèce de malaise qui, vous prenant chaque jour, presque à la même heure, commençait à nous inquiéter sérieusement, votre fille et moi. Je me disais: « Il faut voir ce que cela signifie. » Et j'étais décidée à faire venir un médecin. Heureusement cela va mieux.

— Oui, j'ai la tête moins lourde et il s'est fait là, sous mon front, comme un dégagement; mais je ne me fie pas à cela; je me sens toujours menacée de ces affreux malaises qui ressemblent à des syncopes.

— Vous avez bien dormi la nuit dernière?

— Oui, mais pas comme l'autre nuit.

— En effet, car hier matin, à dix heures, quand je suis entrée dans votre chambre, vous dormiez encore d'un profond sommeil.

— C'est probablement parce que j'ai dormi ainsi, que le reste de la journée s'est bien passé pour moi; mais j'ai peur que ce soir...

— Allons, allons, chère amie, ayez confiance; nous sommes là pour vous soigner.

La veuve laissa échapper un long soupir.

— C'est un temps d'arrêt, se disait Anastasie, et le mal n'en continue pas moins mystérieusement ses progrès. D'ici à quelques jours, elle aura une crise épouvantable et, cette fois, ce sera la folie.

Eugénie voyait très bien que sa mère allait un peu mieux, car, quand le visage de la malade se fixait sur elle, elle y retrouvait l'expression de douceur et de bonté d'autrefois.

Un coup de sonnette se fit entendre à la porte d'entrée, sur la rue.

Anastasie se dressa debout.

— Tiens, fit-elle, qui donc peut venir nous faire une visite?

Elle se disposait à sortir de la salle à manger pour aller voir qui avait sonné, lorsque la domestique parut, tenant une carte de visite.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Anastasie.

— C'est un prêtre qui désire parler à madame.

— Un prêtre! fit Anastasie avec surprise, et ce n'est pas M. le curé?

— Non, madame, mais voici sa carte.

Anastasie prit la carte et lut:
Don José Aguyar y Bernoya
protonotaire apostolique,
directeur général des Missions
espagnoles en Amérique.

— Madame, dit la servante, ce vénérable prêtre se présente au nom de M. le curé.

— Oh! qu'importe, répliqua vivement la fausse dévote, un prêtre doit être reçu ici avec empressement et respect, faites entrer ce bon père dans le salon.

Eugénie se leva et sortit pour remonter dans sa chambre. Mme Lureau allait faire comme sa fille. Mais Anastasie lui prit le bras en disant:

— Restez avec moi, chère amie, nous serons deux pour recevoir M. le directeur général des missions espagnoles.

Elles entrèrent dans le salon et presque aussitôt le vieux prêtre parut.

Ce vénérable ecclésiastique paraissait avoir au moins soixante-quinze ans. Ses cheveux, blancs comme neige, tombaient sur ses épaules. Sa belle figure, pleinement ouverte, était calme et sereine. Il avait le regard d'une douceur exquise.

Alors Anastasie montrant un siège au missionnaire, lui dit:

— Monseigneur, dit-elle, veuillez vous asseoir et faire connaître à votre très humble servante à quoi elle doit l'honneur de votre visite.

Le vieillard s'assit sur le canapé et les deux femmes se placèrent devant lui dans des fauteuils.

Derrière les lunettes d'or qui voilaient son regard, Don José examinait attentivement le visage de la fausse veuve et il ne lui fut pas difficile d'y remarquer tous les signes de l'hypocrisie et de la duplicité; cette étude rapide lui fit comprendre qu'il devait jouer serré avec son adversaire, bien que celle-ci n'eût aucune défiance.

— Ma chère fille, dit-il après un instant de silence, en s'adressant à Anastasie, j'ai le bonheur d'avoir pour ami le digne et vénérable desservant de cette paroisse. M. le curé m'a parlé de vous, de votre piété exemplaire, de votre charité inépuisable, de vos nobles sentiments, enfin il m'a fait de vous un si grand éloge que je n'ai pas hésité à venir ici, sachant que j'y trouverais une fidèle compagne de Jésus, notre sauveur.

— Monseigneur, je suis toute confuse du bien que M. le curé vous a dit de moi.

— Vous méritez qu'on vous loue, ma fille, et vous avez la modestie qui sied aux belles âmes, aux personnes privilégiées que Dieu a désignées pour entrer dans sa gloire.

Anastasie s'inclina humblement.

— Ma chère fille, continua le vieux prêtre, nous avons fondé dans l'Amérique méridionale plusieurs grands établissements, au fronton desquels la sainte croix s'élève, où nous recevons pour les élever, les instruire et en faire de bons chrétiens, de nombreux orphelins et pauvres petits enfants abandonnés. Nous dépensons beaucoup pour cette œuvre agréable au Seigneur, et si grande que soit la générosité des personnes pieuses qui sont les bienfaitrices de l'œuvre, il arrive souvent que nos ressources sont insuffisantes, car il y a encore autour de nos saints missionnaires beaucoup de malheureux petits êtres errants qui attendent le moment d'être recueillis.

Alors, ma chère fille, nous nous adressons à toutes les personnes bonnes et charitables qui veulent participer au bien que nous faisons pour l'amour de Dieu, et sont heureuses



LE PREMIER CHEVAL AU CANADA fut débarqué à Québec le 25 juin 1647. C'était un cadeau de la Compagnie des Habitants à Charles Husult de Montmagny, deuxième gouverneur de la colonie. La monture de M. de Montmagny fut pendant longtemps la seule de son espèce au Canada. Ce n'est que le 16 juillet 1665 que le roi Louis XIV envoya d'autres chevaux, au nombre de douze, puis un autre contingent de même nombre en 1667. Mais le "cheval canadien" date de 1670, lorsque le roi donna au Canada un étalon et douze juments, dont les descendants rendent tant de services dans nos campagnes.

LE PREMIER GENIÈVRE A TOUJOURS ÉTÉ LE

GIN de KUYPER

Produit et commercialisé au Canada sous le surveillance
Général de JOHN de KUYPER & SOHN,
Distillateurs, Rotterdam, Hollande
Maison fondée en 1608

40 onces
\$280

26 onces
\$200

10 onces
90¢

Pourquoi chercher plus longtemps?

*Si vous tenez à lui
faire un cadeau,
offrez un abonnement
aux 3 Magazines*



Coupon d'abonnement aux

3 Magazines

Ci-joint \$5.00 pour un abonnement d'un an
au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au
FILM que vous voudrez bien envoyer à la
personne suivante :

Adresse

.....

Mon nom

Mon adresse

(Pour le Canada seulement)

Poirier, Bessette & Cie, Limitée

975, rue de Bullion, Montréal, Canada



RHUMES SOULAGES EN UNE NUIT

Chaque seconde compte doublement dans le traitement d'un rhume. Voyez dès maintenant, avant qu'il soit trop tard. Combattez-le dès le début. Un peu de Mentholatum appliqué sur la partie supérieure de la cloison nasale vous évitera des embêtements et des dépenses et vous procurera de plus, un soulagement rapide et durable. Les émanations antiseptiques du Mentholatum pénètrent rapidement jusqu'au plus profond des voies nasales. Combattez ces germes toujours à l'affût, débouchez les conduits du nez et assurez-vous une respiration normale. Procurez-vous, à 30c., un tube ou un pot dès aujourd'hui. Employez-le ce soir. Vous serez mieux demain matin. *Soulagement assuré ou argent remboursé.* A3

LES MÉDECINS EXAMINENT LES REINS D'ABORD

Parce qu'ils savent que des reins sains débarrassent le sang de ses déchets, des acides accumulés et des toxiques qui se forment toujours à la suite des changements continus qui ont lieu dans l'organisme. Mais si les Reins font défaut, la maladie s'ensuivra certainement. Mal de Dos, Rhumatisme, Sang Impur, Manque d'Énergie, Urine trop fréquente, Insomnie, Maux de Têtes—tout cela peut provenir de reins défectueux. Comme sauvegarde de la santé—comme mesure de précaution—régularisez vos reins fréquemment avec les Pilules Dodd pour les Reins—remède favori pendant plus de cinquante ans—ne formant pas d'accoutumance et inoffensif. 105F

Pilules Dodd pour le Rein

20 verges Tissu Imprimé pour Robes : \$2.19

De fabrication anglaise. En longueurs de 4 verges. Dessins floraux. Véritable aubaine. Payable C.O.D. plus frais de poste. Garantie de remboursement. Textile Mills, S.E., Montréal.

VÉRITABLE
Bovril
DONNE SANTÉ ET FORCE

MAINTENANT 15 COMPRIMÉS AU MÊME BAS PRIX VOUS ÉPARGNEZ 20% et SOULAGEZ PROMPTEMENT

DOULEURS PERIODIQUES

MAUX de TÊTE - NÉURALGIE - les RHUMES
La GRIPPE - DOULEURS RHUMATISMALES

COMPRIMÉS ANTI-DOULEURS
di-so-ma

AUSSI EN FORMAT ÉCONOMIQUE DE 100 COMPRIMÉS.

Lisez
La Revue Populaire
Chez les dépositaires 15c.

d'augmenter le nombre des bienfaiteurs de notre œuvre.

J'ai déjà trouvé à Ville-d'Avray plusieurs personnes généreuses, et, d'après ce que M. le curé m'a dit de vous, ma chère fille, je suis venu vous voir avec l'espoir que vous voudriez être aussi une de nos bienfaitrices.

— Assurément, monseigneur.

— Chacun donne selon ses moyens; nous acceptons toutes les offrandes, si minimes qu'elles soient. Le sou du pauvre vaut autant, aux yeux de Dieu, que le billet de mille francs du riche!

— Sans doute; mais je voudrais que mon offrande fût convenable; malheureusement, je suis un peu à court d'argent en ce moment.

— Oh! ma chère fille, il ne faut pas vous gêner; je suis à Ville-d'Avray pour quelques jours, et je me ferai un plaisir de revenir vous voir.

— Je serai heureuse de vous recevoir, monseigneur, mais je puis, dès maintenant, vous remettre une pièce de vingt francs pour l'œuvre; à votre prochaine visite je compléterai mon offrande.

— Comme il vous plaira, ma chère fille. Votre nom va figurer sur le livre d'or où sont inscrits les noms de tous les amis et bienfaiteurs de l'œuvre.

— Chère amie, dit Anastasie, s'adressant à Mme Lureau, vous savez où je mets mon argent, veuillez, je vous prie, aller chercher une pièce de vingt francs.

La veuve se leva et sortit.

— M. le curé m'a dit que vous aviez une sœur, une sœur pauvre qui vit près de vous avec sa fille; c'est probablement cette dame qui est votre sœur.

— Je l'appelle ma sœur, monseigneur, parce que je la considère et l'aime comme si elle était réellement ma sœur; mais il n'y a entre nous aucun lien de parenté.

— Ainsi, c'est simplement une amie dans la détresse que vous avez recueillie chez vous?

— Elle est sans famille; si je ne l'avais pas prise avec moi, la maladie et le misère l'auraient tuée.

— La mère et la fille, c'est une grosse charge pour vous.

— Je ne m'en aperçois point. Je n'ai pas une grosse fortune; mais, seule, j'aurais du superflu, il me faut si peu... Et puis, c'est si bon de faire du bien aux autres.

— Ah! voilà la vraie charité chrétienne! s'exclama le vieux prêtre. Ma chère fille, je vous trouve admirable. Mais vous êtes une sainte! Il faut que cette dame... Comment l'appellez-vous?

— Mme Lureau.

— Il faut que Mme Lureau et sa fille soient des personnes bien recommandables pour avoir fait naître en vous un pareil dévouement?

— Oh! elles sont très honnêtes et tout à fait dignes de mon amitié.

— On ne saurait mieux faire leur éloge. Laissez-moi vous le dire, ma chère fille, l'amitié que vous avez pour elle les rend fort intéressantes.

A ce moment, Mme Lureau entra dans le salon, apportant une pièce de 20 francs qu'elle mit dans la main de la fausse Mme Fournier.

Celle-ci tendit la pièce au vieux prêtre en disant:

— En attendant que je complète mon offrande.

Le missionnaire espagnol s'inclina, prit gravement les vingt francs et les glissa dans une bourse de soie violette à moitié pleine, ce qui indiquait que l'œuvre des orphelins et petits abandonnés de l'Amérique méridionale ne manquait pas de généreux donateurs.

Mme Lureau restait debout, se demandant si elle devait rester ou se retirer.

— Ma chère amie, lui dit Anastasie, monseigneur et moi nous parlions de vous.

La veuve s'inclina et répondit:

— Alors je m'éloigne.

— Mais je ne vous ai pas dit cela pour que vous vous en alliez.

— Je me sens un peu fatiguée; il me semble que j'ai besoin de respirer au grand air; permettez-moi d'aller m'asseoir dans le jardin, à l'ombre.

— Dans ce cas, chère amie, vous pouvez nous laisser; monseigneur voudra bien vous excuser.

— Mesdames, répondit le prêtre en souriant, si je vous gênais l'une ou l'autre en quoi que ce soit, je prendrais congé de vous immédiatement, malgré tout le plaisir que me fait éprouver votre agréable société.

— Eh bien, chère amie, dit Anastasie, vous pouvez descendre au jardin.

Mme Lureau salua le prêtre avec beaucoup de respect et se retira.

— Votre amie a l'air souffrant, dit le missionnaire.

— Elle sort d'une très longue et très douloureuse maladie et elle n'est pas encore complètement rétablie. C'est dans l'intérêt de sa santé que je l'ai prise chez moi avec sa fille.

— Comme le dit M. le curé, votre charité est inépuisable.

— J'ai fait ce que je devais, mon devoir simplement, monseigneur. Il y a deux ans et demi bientôt que mon amie a perdu son mari, un brave ouvrier qui gagnait bien sa vie; la grande douleur que Mme Lureau a éprouvée a causé sa maladie. Elle et sa fille étaient dans une situation affreuse lorsque je leur suis venue en aide. La mère malade, l'enfant sans ouvrage, elle est ouvrière lingère; — plus un sou dans le ménage, et des dettes chez tous les fournisseurs, c'était une misère navrante.

— Oh! les pauvres femmes!... Heureusement, représentée par vous, ma chère fille du Seigneur, la divine Providence veillait sur elles. N'avez-vous pas dit à M. le curé que la jeune fille était à la veille de se marier?

— Oui, un jour, ici, en causant, j'ai annoncé à M. le curé qu'il aurait à célébrer prochainement un beau mariage; mais les choses ne vont pas aussi bien que le voudrait Mme Lureau.

— Ah!

— Eugénie est une jeune fille accomplie en tout; aussi, quoique pauvre, elle a été demandée en mariage à sa mère par un monsieur du meilleur monde et qui possède une très belle fortune. Mme Lureau, qui ne pense qu'au bonheur et à l'avenir de sa chère enfant, souhaite ardemment que ce mariage se fasse; mais, en cela, Eugénie est en opposition avec sa mère.

— Par exemple! Pourquoi?

— Elle prétend qu'elle est encore trop jeune pour se marier.

— Quel âge a-t-elle?

— Bientôt, dix-sept ans.

— Mais c'est l'âge, le bon âge; combien de jeunes filles se marient avant seize ans! Comment, Mlle Lureau trouve un parti superbe, le bonheur, la fortune viennent à elle, elle assure son avenir, la tranquillité de sa mère, et elle repousse tout cela! Mais elle n'est pas raisonnable!

— C'est ce que sa mère lui répète sans cesse, monseigneur.

— Elle vous écouterait peut-être mieux, ma chère fille, il faut lui donner vos bons conseils.

— Je l'ai fait; mon amitié, l'intérêt que je lui porte me donnaient ce droit.

— Et vous ne l'avez pas convaincue! Vous auriez dû parler à M. le curé de la résistance de cette pauvre enfant à la volonté de sa mère; il aurait joint ses exhortations à celles de la mère et n'aurait pas parlé en vain.

Ne souffrez plus



Grâce au Traitement Médical F. Guy

C'est le remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure avec échantillon du **Traitement Médical F. GUY**.

BUREAU:
Jeudi et Samedi de 2 h.
à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

5941 Avenue Delorimier
Boîte Postale 2353
Place d'Armes,
Montréal, P. Q.

La Revue Populaire 15

coupon d'abonnement

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis); \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à **La Revue Populaire**.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltd.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

j'en ai la certitude : la parole de Dieu se fait toujours comprendre.

Ma chère fille, si je causais un instant avec Mlle Lureau, je pourrais, je crois, lui faire entendre raison.

— Quoi, monseigneur, vous daigneriez...

— La mission du prêtre est de porter partout la parole de paix, répondit le vieillard avec un doux sourire; il y a, entre la mère et la fille auxquelles vous m'avez vivement intéressé, un désaccord qu'il faut faire cesser.

Les parents tiennent de Dieu l'autorité qu'ils ont sur leurs enfants; méconnaître l'autorité de son père ou de sa mère, c'est se révolter contre l'autorité de Notre-Seigneur.

Donc, ma chère fille, en vue d'être agréable à Dieu et avec votre permission, je parlerai à Mlle Lureau.

— Au nom de mon amie, monseigneur, je vous remercie de votre heureuse intervention, mais j'ai bien peur...

— Achevez, ma fille.

— Que vous ne réussissiez pas.

Un sourire intraduisible courut sur les lèvres du vieillard.

— Ma chère fille, répliqua-t-il d'un ton grave, j'ai le ferme espoir, au contraire, de rendre Mlle Lureau soumise à la volonté de sa mère.

Anastasie se leva et agita le cordon de la sonnette.

La domestique parut.

— Savez-vous où est Mlle Eugénie?

— Elle est dans sa chambre, madame.

— Et Mme Lureau?

— Mme Lureau est au jardin.

— C'est bien, merci.

La domestique se retira.

— Monseigneur, reprit Anastasie, si vous le voulez bien, je vais vous conduire près de Mlle Eugénie; pendant que vous lui parlerez, j'irai tenir compagnie à mon amie.

— Allons, ma chère fille, reprit le vieux prêtre qui s'était levé, je vous retrouverai dans le jardin.

— Oui, monseigneur.

Ils montèrent au premier.

Anastasie ouvrit la porte de la chambre de la jeune fille qui travaillait assise près de sa fenêtre et lui dit :

— Ma chère Eugénie, voici monseigneur qui désire causer un instant avec vous.

Cette visite d'un prélat surprenait singulièrement la jeune fille.

A quel propos un dignitaire de l'Eglise venait-il la voir, et, surtout, pourquoi était-ce Mme Fournier et non sa mère qui le lui présentait?

Instinctivement, elle eut un sentiment de défiance, mais elle n'en laissa rien voir, et ce fut avec un empressement respectueux qu'elle se leva pour s'incliner devant le visiteur.

— Ma chère fille, à tout à l'heure! dit don José à la fausse Mme Fournier.

Celle-ci sortit aussitôt de la chambre en refermant la porte. On l'entendit descendre l'escalier.

Le vieillard, l'oreille tendue, écouta le bruit des pas qui allaient s'affaiblissant, puis il marcha vers la porte, l'ouvrit avec précaution et regarda dans l'escalier pour s'assurer qu'il ni la veuve ni personne ne s'y tenait aux écoutes.

Eugénie le suivait des yeux avec étonnement, ne comprenant rien à ses allures mystérieuses.

Sûr de n'être pas surpris, le prélat referma la porte de la chambre, revint près de la jeune fille et la contempla un instant avec une émotion des plus vives.

— Mon enfant, lui dit-il, pouvons-nous causer ici sans craindre qu'on nous entende?

— Oui, monseigneur.

— Bien.

Il la fit asseoir et s'assit à son tour, tout près d'elle.

— Je n'ai pas longtemps à rester avec vous, reprit-il; aussi ne perdons pas un instant.

Je commence par vous dire que je ne suis pas un prêtre, l'habit que je porte est un déguisement.

La jeune fille eut un mouvement d'effroi et voulut se lever.

Le faux prêtre la retint sur son siège, en disant d'un ton d'autorité :

— Arrêtez!

XX

MOURILLON RETROUVE VIRGINIE-URSULE

LA JEUNE FILLE regarda le vieillard avec effarement.

— Mon Dieu, qui êtes-vous donc, monsieur? s'écria-t-elle.

— Je vais vous le dire; mais de grâce, soyez calme et chassez votre frayeur. N'avez-vous pas compris déjà que c'est un ami, un défenseur qui vient à vous? Lucien Morel...

— Vous connaissez Lucien Morel, monsieur? interrompit Eugénie, devenant rouge comme une pivoine.

— Sans doute, mais laissez-moi continuer. Lucien vous a-t-il parlé quelquefois d'un de ses vieux amis appelé Ambroise Mourillon.

— Oui, monsieur, à ma mère et à moi, il a souvent parlé de M. Ambroise Mourillon.

— Eh bien, Ambroise Mourillon, c'est moi.

— Vous, vous!

— Oui, mademoiselle. Et maintenant que vous savez que je suis, comme Georges Ramel et le comte de Soleure, un ami de Lucien, vous comprenez que je ne suis ici que pour vous et pour votre mère.

— Je ne comprends pas très bien, monsieur, répondit tristement la jeune fille, car, d'après la lettre que M. Lucien m'a écrite, j'ai lieu de croire qu'il ne pense plus à moi, et que ses amis ne songent plus à me défendre.

— Que me dites-vous là, chère enfant? De quelle lettre parlez-vous?

— D'une lettre de M. Lucien, que j'ai reçue mardi dernier.

— Lucien vous a écrit mardi?

— Oui, monsieur.

— C'est impossible!

— Vous croyez donc que la lettre que j'ai reçue n'est pas de Lucien? répliqua vivement la jeune fille.

— Oui, mon enfant, car, depuis que vous avez vu Lucien, il n'a pu vous écrire. Où est-elle cette lettre?

— Là, dans l'armoire.

La jeune fille se leva, alla prendre la lettre et la mit dans la main de Mourillon.

— Quelle infamie! exclama le vieillard après avoir lu; oh! les misérables, ils ne reculent devant rien, tout leur est bon.

— Ainsi, monsieur, cette lettre est fautive?

— Absolument.

— Pourtant, c'est bien son écriture.

— Admirablement imitée. Mais quel singulier rôle le faussaire fait jouer au comte de Soleure et à son gendre! Et vous avez pu croire que cette lettre était de Lucien?

— J'ai eu des doutes, monsieur.

— Eh bien, n'en ayez plus. Lucien vous aime et pense toujours à vous, et ses amis, loin de s'opposer à ce qu'il vous épouse, vont faire, au contraire, tout ce qui dépendra d'eux pour hâter votre mariage.

— Monsieur, je voudrais vous adresser une question.

— Je vous écoute.

— Il y a eu vendredi dernier huit jours, j'ai rencontré Lucien: est-il rentré à Paris le jour même?

— Non, Lucien n'est pas rentré à Paris ce jour-là, ni les jours suivants, car il est encore à Ville-d'Avray.

— Pourquoi, monsieur? demanda la jeune fille d'une voix oppressée.

— Vous lui aviez accordé un rendez-vous, le soir, à dix heures et demie.

— Hélas! je n'ai pu m'y rendre, on m'avait enfermée dans ma chambre.

— Cependant les deux coups convenus ont été frappés à la porte du jardin.

— Oh! fit Eugénie en pâissant.

— Lucien, croyant que vous l'attendiez, a escaladé le mur; un ou deux misérables, — nous sommes convaincus qu'ils étaient deux, — l'attendaient et ont tenté de l'assassiner.

Eugénie poussa un sourd gémissement.

— Il a jeté un cri, je l'ai entendu, prononça-t-elle d'une voix défaillante.

— Je m'empresse de vous rassurer, ma chère enfant; Lucien va bien maintenant, et, d'ici à quelques jours, il sera sur pied.

La jeune fille joignit ses mains et leva vers le ciel ses yeux pleins de larmes.

Mourillon continua :

— Croyant l'avoir tué, les deux meurtriers l'ont jeté dans un trou profond; mais Dieu veillait sur lui, il a été miraculeusement sauvé.

— Les scélérats! murmura la jeune fille.

— Cette lettre est donc une manœuvre de vos ennemis, qui sont aussi ceux de Lucien, continua Mourillon; en vous faisant croire que celui que vous aimez s'éloignait de vous et vous abandonnait, ils avaient espéré que vous consentiriez enfin à accepter le mari qu'ils veulent vous donner.

— Oui, peut-être, monsieur. Mais cette lettre a été aussi écrite dans un autre but. Maintenant que je suis sûre qu'elle n'est pas de Lucien, je comprends facilement pourquoi ils ont cherché à me tromper. Ils ont deviné que j'étais très inquiète au sujet de Lucien et que, probablement, j'avais entendu le cri qu'il a poussé dans le jardin; cette lettre avait donc aussi pour but de m'empêcher de soupçonner le crime qu'ils ont commis.

— Vous avez raison, mademoiselle; oui, voilà les deux motifs pour lesquels cette lettre a été écrite. Avec votre permission, mon enfant, cette lettre pouvant me servir, je la garde.

Mourillon s'empressa de glisser la lettre dans une des poches de sa soutane.

— Vous voilà tranquillisée au sujet de Lucien, reprit-il; comme je vous l'ai dit, il est en pleine voie de guérison; un savant médecin lui donne ses soins, et il a sa sœur pour garde-malade.

— Sa sœur! elle n'est donc plus en prison?

— Ah! vous savez que Denise Morel a été en prison?

— Ma mère a lu cela dans un journal.

— Mis sous ses yeux par Mme Fournier, sans doute?

— Oui, monsieur.

— Un crime a été commis. Soupçonnée d'en être la complice, Denise a été arrêtée, puis mise en liberté quand on eut reconnu son innocence. Mais laissons cela, mon enfant, nous avons à nous occuper de choses plus importantes.

Je sais tout ce que vous avez appris à Lucien lorsque le hasard vous a fait vous rencontrer. Vous et votre mère êtes ici pour ainsi dire séquestrées: on vous garde à vue, et cela parce qu'on veut vous faire épouser un homme riche, paraît-il, mais dont vous ne voulez point. Vous avez dit cela à Lucien; mais pourquoi ne lui avez-vous pas fait connaître le nom de cet homme qu'on veut vous faire épouser malgré vous?

Nouvelles
pastilles au
MENTHOL
Beech-Nut
CONTRE
LA TOUX



5¢
Doux
Soulagement de la
Toux en 6 Secondes!

Dès qu'elles commencent à se dissoudre, les NOUVELLES Pastilles au MENTHOL Beech-Nut contre la Toux soulagent l'inflammation de la gorge et calment l'irritation. Essayez ces nouvelles pastilles au MENTHOL contre la toux et contrôlez cette toux, elles aideront à garder votre gorge fraîche, nette et saine.

Faites par les fabricants des
Fameuses Pastilles NOIRES Beech-Nut contre la Toux.

FAITES CET ESSAI

Saupoudrez un peu d'Old Dutch sur le dessous d'une assiette. Frottez avec une pièce de monnaie et écoutez. Vous n'entendez aucun grincement parce que Old Dutch est exempt de matières graveleuses.



VOS OREILLES VOUS DIRONT POURQUOI OLD DUTCH est si Sûr!

L'épreuve ci-dessus vous démontre qu'Old Dutch ne contient aucune matière rude et délétère... qu'il ne raye pas. C'est parce qu'il est fait de Seismolite, de minuscules parcelles plates qui nettoient d'une façon rapide et lisse. Achetez 4 boîtes d'Old Dutch à la fois, pour la salle de bain, la buanderie, la cuisine et le garage. Vous verrez que ce système vous épargnera des pas sans nombre et du temps tous les jours.

COUPEAU ET FOURCHETTE WM. A. ROGERS
Fabriqués par Oneida, Ltd.

Argenterie de Qualité A1 dans le joli modèle "Croydon". Procurez-vous-en un service complet. Le coupon ci-dessous vous obtiendra tous renseignements. Cette offre est prolongée jusqu'au 31 décembre 1940.

Old Dutch Cleanser, Dept. E38, 64 Macaulay Ave., Toronto, Ont. Ci-inclus — Images du moulin à vent des étiquettes Old Dutch (ou étiquettes complètes) et... pour lesquels veuillez m'envoyer — Coupeau et Fourchette Wm. A. Rogers. Cette offre valable seulement aux Canada et E. U., expire le 31 décembre 1940.

Valant \$1.60 pour 60¢ et 3 étiquettes Old Dutch

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Province _____

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

5941, Avenue Delorimier

Boite Postale 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

OI-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

— Je craignais que Lucien, indigné, n'allât le provoquer.

— C'était une raison; oui, oui, je comprends : vous redoutiez pour Lucien le terrible danger qu'il a couru. Mais il est important que je sache, moi, qui est cet homme; vous ne refuserez pas, je pense, de me dire son nom.

— Il se nomme Rabiot.

Mourillon fit un bond sur son siège et ses yeux lancèrent des flammes.

— Comment, s'écria-t-il, c'est Rabiot, Joseph Rabiot, c'est ce misérable qui veut vous épouser! Ah! ma pauvre enfant, ma pauvre enfant!... Heureusement, nous sommes là pour déjouer les complots de ce coquin et de ses complices. Ah! cette fois, nous le tenons, et il ne peut plus nous échapper!... Mais, dites-moi, vient-il souvent ici?

— Il est venu hier et reviendra probablement demain. Nous avons été huit ou dix jours sans le voir; avant, il venait presque tous les jours.

— Il doit se cacher à Ville-d'Avray sous un faux nom.

— Je ne sais pas s'il a pris un faux nom; mais j'ai lieu de supposer qu'il demeure à Ville-d'Avray, pas bien loin de la Tourelle, et qu'il évite de se faire voir quand il vient ici, car toujours il entre et sort par la petite porte au fond du jardin. Quand le jardinier s'absente, je suis à peu près sûre qu'il va rendre compte à M. Rabiot de ce qui se passe à la Tourelle.

— Quel âge a-t-il ce jardinier?

— Il peut avoir soixante ans.

— Evidemment, il est, comme Mme Fournier, le complice de Rabiot.

— Je crois même, d'après certaines paroles que j'ai surprises l'autre jour, qu'il y a entre M. Rabiot, Mme Fournier et le jardinier un lien de parenté.

— Oh! oh! fit Mourillon, en se frappant le front.

Ce mot « parenté » jetait une nouvelle et vive clarté. Avec sa lucidité d'esprit ordinaire, le vieillard se dit aussitôt que le jardinier et Mme Fournier pouvaient bien être le tonnelier de Beaugency et sa fille.

Le plan de Rabiot lui était expliqué. Le mystère n'existait plus. Et, avant d'avoir interrogé la jeune fille au sujet de sa mère, il était convaincu que la veuve Lureau était la fille de Claire Guérin.

Son regard rayonnait.

— Mademoiselle Eugénie, reprit-il, pouvez-vous me dire quel est le nom de famille de votre mère?

— Ma mère n'a jamais connu ses parents, monsieur; sa mère l'a abandonnée hélas! aussitôt après l'avoir mise au monde. Enfant de l'hospice, elle n'a pas de nom de famille.

— Je sais le reste, mon enfant; votre mère est née à l'hôpital de Poitiers, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— On a déclaré sa naissance à la mairie de Poitiers, en lui donnant le nom de Virginie-Ursule.

— Oui, monsieur.

— Elle a été mise en nourrice à Vezeray, commune du département de Saône-et-Loire, à trois lieues d'Aunay, où elle est restée jusqu'à l'âge de dix-huit ans. A cette époque, votre mère était servante. Elle était en place dans une localité du département de la Nièvre lorsqu'elle a épousé votre père, M. Lureau, qui était maçon.

— Oui, monsieur, ma mère était domestique au château de Vertigny, tout près de la Charité, quand elle a connu mon père. Ils s'aimèrent et se sont mariés.

— Et peu de temps après votre père et votre mère sont venus demeurer à Paris, car vous êtes née à Paris, mademoiselle Eugénie.

— Oui, monsieur.

Mais comment savez-vous cela?

— Je ne puis répondre à votre question, le moment n'est pas venu de vous apprendre bien des choses. Qu'il vous suffise de savoir aujourd'hui que, depuis longtemps déjà, M. le comte de Soleure et moi, nous étions à la recherche de Virginie-Ursule, née à l'hôpital de Poitiers le 10 octobre 1878.

La jeune fille ouvrait de grands yeux étonnés.

— J'ai une recommandation à vous faire, continua Mourillon : dans l'intérêt de votre mère et le vôtre et aussi dans l'intérêt de Lucien Morel, vous devrez garder le silence sur tout ce que je viens de vous dire; votre mère elle-même ne doit rien savoir.

— Vous pouvez être tranquille, monsieur; il me sera d'autant plus facile de garder le silence que, depuis huit jours, je ne parle plus à personne. Je suis comme muette. Un serment que j'ai fait.

— Ah! fit Mourillon.

Et il resta un moment silencieux, réfléchissant.

— Mademoiselle Eugénie, reprit-il, vous avez compris, sans doute, que je me suis introduit dans cette maison sous l'habit d'un prêtre, uniquement pour causer avec vous. J'ai pu, grâce à cette soutane et au titre que je me suis donné, endormir la défiance de Mme Fournier et la faire tomber dans le piège que je lui ai tendu.

Mais, pour qu'elle me permit d'avoir avec vous cet entretien que je voulais, j'ai dû lui faire une promesse. Je lui ai promis de vous exhorter à l'obéissance qu'un enfant doit à sa mère, de vous rendre soumise, enfin de vous faire accepter le mari qu'on veut vous donner.

Eh bien! mon enfant, il faut que j'aie tenu ma promesse et que, tout à l'heure, en revoyant Mme Fournier, je puisse lui dire : — J'ai fait entendre raison à Mlle Eugénie Lureau; elle est maintenant disposée à épouser M. Joseph Rabiot, dont la demande en mariage a été agréée par sa mère.

— Mais, monsieur.

— Oh! je comprends vos susceptibilités, vos répugnances; mais écoutez-moi bien : pour plusieurs raisons de la plus haute importance, que je ne peux pas vous faire connaître, il faut que vous restiez ici pendant quelque temps encore, afin que nous puissions, M. le comte de Soleure et moi, vous délivrer d'un seul coup de tous vos ennemis.

Apprenez donc, puisqu'il faut vous le dire, qu'une lutte terrible est engagée entre M. le comte de Soleure, Joseph Rabiot et ses complices. Il y a vous et votre mère, Lucien Morel et une autre victime à venger.

Et bien, mon enfant, vous pouvez aider puissamment M. le comte de Soleure. Vous avez été indignement trompée, à votre tour il faut tromper les misérables dont vous êtes la victime. Dès maintenant, ils appartiennent à la justice et ne se doutent point de ce qui les attend. Or, il est nécessaire qu'ils gardent leur quiétude pendant que M. le comte et moi agirons.

Voyons, ma chère enfant, pour le bonheur de votre mère, le vôtre et celui de Lucien, suivez-vous mes conseils, ferez-vous ce que je vous dirai de faire?

— Oui, monsieur.

— Bien, très bien! Ah! vous êtes une vaillante jeune fille! Vous allez jouer ici un petit rôle de comédie et tromper ceux qui vous ont audacieusement trompée. Dès ce soir, probablement, votre mère et Mme Fournier vous parleront de nouveau de la demande en mariage de M. Rabiot.

— Tous les jours on me parle de cet homme, monsieur, mais je ne réponds plus rien.

— Ce soir, mon enfant, vous sortirez de votre mutisme; vous répondrez à votre mère, qui ne voit pas qu'on lui fait jouer un rôle odieux; vous lui direz que, vous rendant à ses raisons, vous consentez à épouser M. Rabiot.

— Je ne pourrai jamais dire cela, monsieur.

— Eh si, vous le pourrez; en pensant à Lucien, vous aurez la force et le courage de mentir. On ne sera point surpris que vous ayez brusquement changé d'idée, car Mme Fournier aura été prévenue par moi et elle verra dans votre soumission le résultat des exhortations du prêtre espagnol don José Aguiar y Bernoya. Je grandirai dans son estime et cela me facilitera les moyens de vous revoir, de causer librement avec vous, de vous donner des conseils. Voilà qui est entendu, n'est-ce pas?

— Cela me coûtera beaucoup, monsieur; mais, puisqu'il le faut, je ferai ce que vous me demandez.

— Allons, allons, tout ira bien, dit Mourillon en se frottant les mains. Il est plus que certain, continua-t-il que M. Joseph Rabiot voudra que le mariage se fasse dans le plus bref délai possible. Dans trois ou quatre jours la publication de votre mariage sera affichée à la mairie, et de demain en huit M. le curé de Ville-d'Avray publiera au prône votre premier ban. Mais ne vous inquiétez de rien, laissez faire. Il faut que nous tenions le coquin si bien qu'il ne puisse s'échapper par une porte de derrière. Ah! le misérable, nous retardons son châtimement de quelques jours, mais il ne perdra rien pour attendre.

Prenant la main d'Eugénie, il reprit avec une émotion contenue :

— Pauvre chère enfant! vous avez beaucoup souffert, mais les mauvais jours sont passés. Confiance et espoir!... Le bonheur va venir, et il vous sera donné aussi grand et aussi complet que possible.

Le temps a passé rapidement, continua-t-il en se levant; il faut que je vous quitte, car Mme Fournier m'attend avec impatience. Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire aujourd'hui; mais vous me reverrez dans trois ou quatre jours.

Pensez à Lucien et à ses amis, qui sont devenus les vôtres, faites ce que je vous ai dit, et ne craignez rien.

Mourillon serra effectivement la main de la jeune fille et sortit de la chambre en disant :

— A bientôt!

Il alla retrouver au jardin la complice de Rabiot qui, comme il l'avait dit à Eugénie, l'attendait, en effet avec une anxieuse impatience.

— Ma chère fille, lui dit-il, je m'étais chargé d'une tâche plus difficile que je ne le pensais, aussi ai-je dû me servir de toute mon éloquence. Mlle Lureau m'a écouté, m'a compris, et je crois avoir pleinement réussi.

Il ajouta d'un ton solennel :

— La voix du prêtre est la voix du Seigneur.

Ils échangèrent quelques paroles en se dirigeant vers la porte de la rue puis le faux prêtre prit congé de la fausse Mme Fournier, en lui annonçant qu'il lui ferait prochainement une seconde visite.

Aucun soupçon ne vint à l'esprit de la fille du tonnelier. Elle croyait avoir reçu chez elle don José Aguiar y Bernoya, protonotaire apostolique.

Bien qu'elle fût toujours songeuse Eugénie, pendant le repas du soir eut l'air plus préoccupée que d'habitude.

— Eugénie, lui dit sa mère, tu as eu l'honneur de causer avec monseigneur?

— Oui, maman.

— Il parle très bien, n'est-ce pas?

— Oh! oui, très bien.

(Lire la suite page 47)

LE FILM ¹⁰

coupon d'abonnement

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma *Le Film* : \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour deux ans.

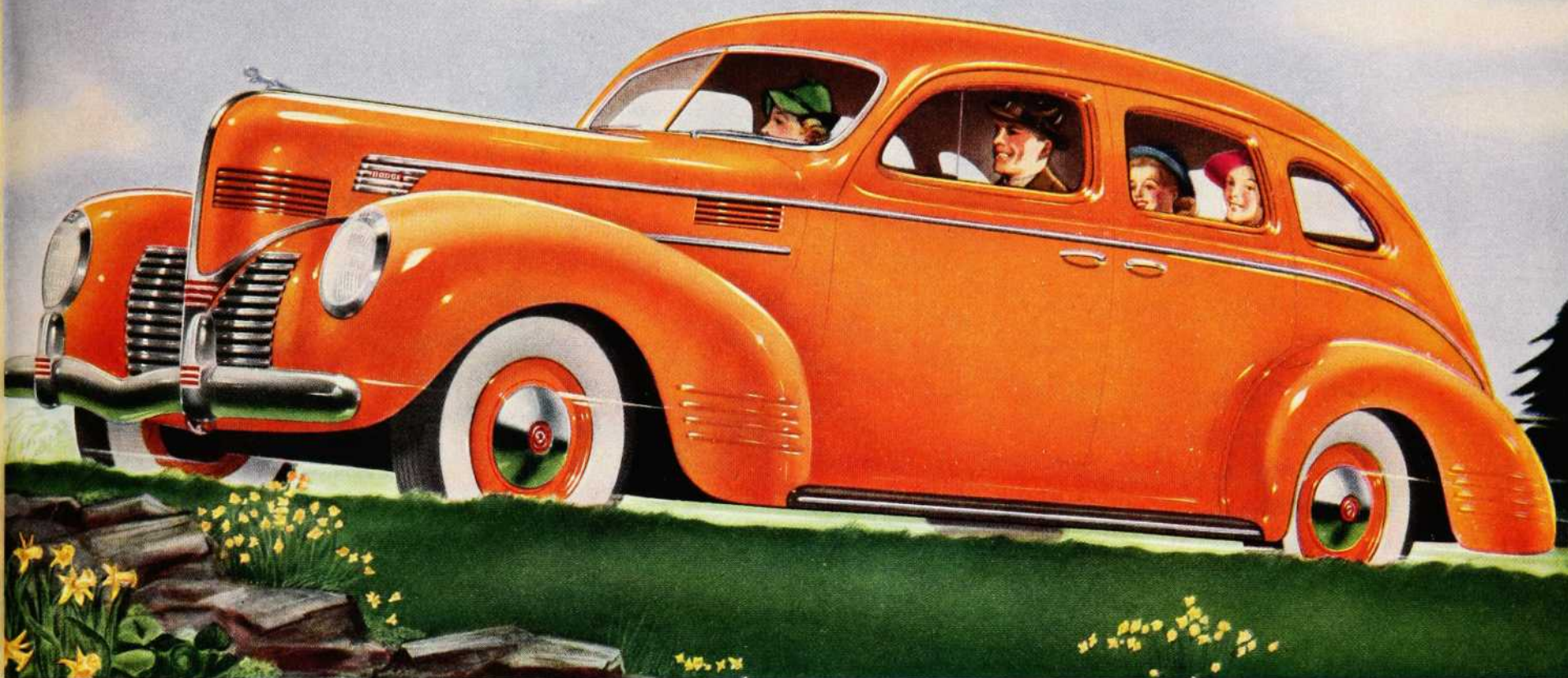
Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

DODGE *Prix Plus Bas pour 1939* *Le Sommet en Beauté et Luxe*



Sedan Dodge Custom de 1939, Quatre-Portes

*Jeanne, Lorenzo,
Chalifoux.*

**Voyez le Nouveau
Dodge De Luxe Spécial!**

*Monique
Sage Chalifoux*

VOYEZ ce nouveau membre de la famille Dodge... le Dodge De Luxe SPECIAL. Un intérieur de grand luxe avec pièces métalliques et capitonnage spéciaux...

double avertisseur... lumières arrière doubles... essuie-glace doubles... De Luxe en tous points. Le bas prix est le facteur important.

Regardez les trois autres nouvelles séries des Dodge de 1939. Le Dodge "Six", le Dodge De Luxe et le luxueux Dodge Custom. Chacun vous apporte plus que jamais auparavant au cours de 25 ans.

Avant de faire votre décision sur *aucun* auto, consultez votre agent Dodge-DeSoto et examinez ces voitures de 1939 dans tous les détails.

Regardez le nouveau levier de changement de vitesse qui laisse le compartiment avant libre de tous obstacles. Regardez le Compte-tours "Signal Sécurité" qui vous sert d'avertisseur. Roulez dans le nouveau Dodge et constatez comment la suspension indépendante des roues avant avec ressorts en acier Amola aplanit toutes les routes.

Mais les étiquettes de prix fournissent la plus grande surprise — car cette année les prix des Dodge sont plus bas que l'an dernier. Il est probable que votre auto actuel suffira pour rencontrer le paiement initial, laissant la balance à des mensualités très modiques.

Voyez votre agent Dodge-DeSoto et conduisez une de ces extraordinaires voitures Dodge.

DODGE SIX • DODGE DE LUXE
DODGE DE LUXE SPÉCIAL
DODGE CUSTOM



Regardez Regardez

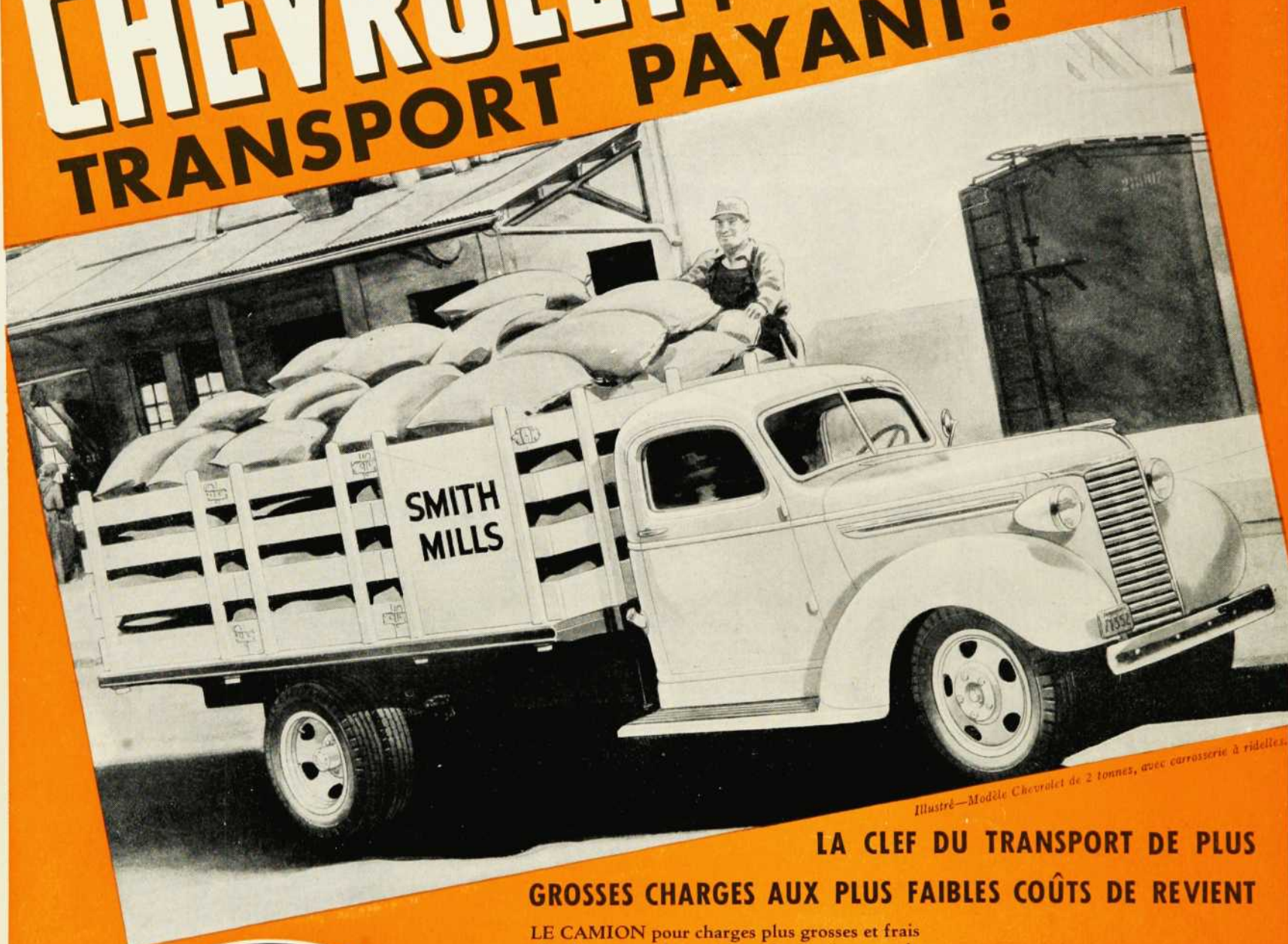
Nouveaux phares montés dans les ailes avant — 13 pouces de plus entre eux, plus près de la route — pour plus de sécurité!

Nouvel embrayage commodément placé sur la colonne de direction. Standard dans toutes les séries sauf le Dodge Six.



DÉPENDABILITÉ — Une Qualité Dodge depuis Vingt-Cinq Ans

CHEVROLET pour un TRANSPORT PAYANT!



Illustré—Modèle Chevrolet de 2 tonnes, avec carrosserie à ridelles.

LA CLEF DU TRANSPORT DE PLUS GROSSES CHARGES AUX PLUS FAIBLES COÛTS DE REVIENT

LE CAMION pour charges plus grosses et frais plus légers . . . le camion qui vous épargne de l'argent sur le coût initial, sur l'essence, l'huile et l'entretien . . . c'est le *Chevrolet!* Avec une ligne complète de modèles couvrant plus de six classes, entre 1/2 et 2 1/2 tonnes, les camions Chevrolet et Maple Leaf offrent un choix qui vous donnera *exactement le camion approprié à votre genre de transport.* Arrangez-vous avec le marchand pour avoir une démonstration. Vous conclurez que pour transporter de plus grosses charges—pour réduire les frais—et pour épargner de l'argent sur le coût—**CHEVROLET EST LE CHOIX!** Faibles mensualités suivant le mode General Motors de paiements à termes.

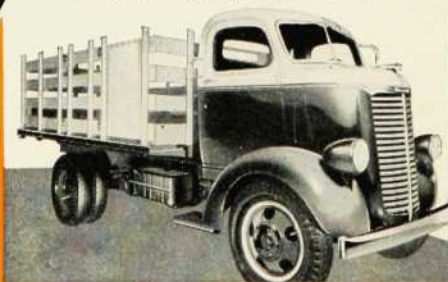
"PICK-UP" DE 1/2 TONNE . . . le camion d'utilité générale le plus commode et le plus économique du Canada.



**Prix plus bas . . .
Plus d'espace de charge . . .
Plus faibles coûts d'essence, d'huile
et d'entretien . . . sur toute la ligne**

. . . Et peu importe celui que vous choisissez, chaque camion Chevrolet vous donne le grand couple moteur, la performance à bas coût du fameux moteur Chevrolet six cylindres à soupapes en tête, UN MOTEUR SPÉCIAL POUR CAMIONS . . . des freins hydrauliques puissants et indéfectibles . . . une cabine tout acier plus solide du type en V. Les camions Chevrolet et Maple Leaf couvrent tout le domaine du camionnage —modèles classiques de 1/2 tonne, 3/4-1 tonne, 1 1/2 tonne et 2 tonnes; modèles à cabine avancée de 2 tonnes, et modèles de service lourd de 2 1/2 tonnes.

NOUVEAUX MODÈLES DE 2 TONNES A CABINE AVANCÉE . . . Les camions à bas prix les plus avancés du Canada.



LA LIVREUSE DE 1/2 TONNE . . . le premier choix des marchands qui veulent épargner sur leur service de livraison.



LA CLEF DU TRANSPORT ÉCONOMIQUE!

Les Amours de Claire

(Suite de la page 44)

— Il n'a pu te donner que de bons conseils.

— Il m'a dit des choses qui m'ont bouleversée et fait réfléchir sérieusement. Maman, je me suis révoltée contre votre autorité, j'ai eu tort; je vous demande pardon du chagrin que je vous ai causé.

Anastasie, qui assistait à l'entretien, devint rayonnante.

— Maman, continua Eugénie, vous savez que j'aimais Lucien; je voulais lui rester fidèle; mais, maintenant qu'il veut m'oublier, je ne dois plus penser à lui. Dans une lettre qu'il m'a adressée...

— Comment, interrompit Mme Lureau, ce jeune homme t'a écrit?

— Oui, maman.

— Quand?

— Il y a quelques jours.

— Et tu ne m'as point parlé de cette lettre?

— J'ai pensé que c'était inutile.

— Eugénie, où est cette lettre? Je veux la lire.

— Elle n'existe plus, maman; je l'ai brûlée.

— Ah!... Et que te disait M. Lucien?

— Il me disait qu'il avait parlé de vous et de moi à son maître et à M. le comte de Soleure, et que ces messieurs mettaient opposition à ses projets. Il ajoute qu'il m'aime toujours, mais qu'il va faire son possible pour m'oublier; enfin, il me conseille...

— Il te conseille?

— Il me conseille de me marier. Maman, je me soumetts à votre volonté. J'épouserai M. Rabiot.

Mme Lureau se tourna vivement vers Anastasie.

Les yeux de la vieille fille brillaient comme des escarboucles.

— Chère amie, s'écria-t-elle, embrassez donc votre chère enfant!

Mme Lureau prit sa fille dans ses bras et couvrit son front de baisers.

Eugénie reçut ces baisers avec une véritable joie. Hélas! il y avait déjà bien des jours qu'elle n'avait eu de semblables caresses, et ce fut avec une grande effusion de tendresse qu'elle les rendit en murmurant:

— Chère mère, chère mère, que je suis heureuse!

— Ah! ma mignonne, ma chérie, dit Anastasie, il faut que je vous embrasse aussi!

Sans sourciller, jouant admirablement son rôle, la jeune fille livra son front aux baisers de l'hypocrite.

Et cependant cet embrassement lui soulevait le cœur.

Mais Mourillon lui avait recommandé de surmonter toutes ses répugnances, tous ses dégoûts. La vie de sa mère, le bonheur de Lucien et le sien dépendaient de sa soumission aux instructions qu'elle avait reçues.

Elle s'était armée de courage pour recevoir les hypocrites démonstrations d'amitié d'Anastasie, mais elle ne les avait pas rendues.

Après cette petite scène, la jeune fille remonta dans sa chambre pour réfléchir à tout ce qui lui arrivait. Et, certes, dans les événements qui se succédaient il y avait matière à réflexions.

Le soir, après le dîner, Anastasie laissa la mère et la fille causer ensemble et se rendit chez Rabiot à qui elle annonça que Mlle Lureau consentait à être sa femme.

Le misérable partagea sans réserve la joie de sa complice.

— Enfin, nous triomphons! s'écria-t-il.

Il fit trois fois le tour de sa chambre en marchant à grands pas.

— En vérité, continua-t-il d'un ton énergiquement railleur, on ne nous accusera point d'avoir outragé les lois sacrées de la famille! Le ciel lui-même est avec nous, puisque c'est, en fin de compte, grâce à l'interven-

tion d'un prêtre que nous avons réussi!

— Dois-je continuer à faire boire à la veuve l'eau de Ceylan? lui demanda Anastasie en le quittant.

— Non, répondit-il, car, si elle perdait complètement la raison, le mariage serait forcément retardé. Attendons. Quand j'aurai la fille, nous verrons si nous devons nous débarrasser de la mère.

Dès qu'il se vit seul, Rabiot se laissa aller de nouveau et sans contrainte à sa joie monstrueuse.

— Ah! se disait-il, me voilà donc arrivé presque au dénouement de cette entreprise gigantesque.

Quelle tâche que m'étais donnée! Tout autre eût reculé devant les difficultés de toute sorte que j'avais à surmonter.

C'est moi qui ai tout conçu, tout imaginé, tout conduit!

Et il se redressait avec orgueil.

Trente millions!

Quelle puissance!

Avec un pareil levier, je soulèverai le monde!

Et Rabiot, content de lui-même, soupa copieusement, se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil bercé par les plus doux rêves.

Il rêva que Henri Cordier, son dangereux complice, était tué en duel par un mari jaloux; que tous ses cousins mouraient subitement et que le notaire de M. Joramie lui comptait les trente millions au grand désespoir du comte de Soleure et de ses amis.

XXI

LE VIEUX GUÉRIN

AU SORTIR de sa conférence avec Mlle Lureau, Mourillon, enchanté du résultat de sa tentative, se rendit chez le curé à qui il avait promis de rendre compte de sa campagne.

En le voyant entrer, revêtu de son costume de prêtre, le vieux curé manifesta son étonnement et son mécontentement.

— Eh quoi, lui dit-il, vous venez chez moi sous ce déguisement! c'est mal, monsieur.

— Pardonnez-moi, monsieur l'abbé, cette infraction aux convenances; mais il est nécessaire que dans le pays on sache que don José Aguyar y Bernoya, directeur général des missions espagnoles, est venu chez le vénérable curé de Ville-d'Avray.

— Je sais que votre but est des plus honorables, monsieur; mais je ne vous dissimule pas que j'ai quelques remords de m'être prêté à ce scandale; je m'en accuserai au tribunal de la pénitence.

— Monsieur le curé, je prends sur moi le péché, répliqua Mourillon avec son bon sourire.

— Au moins, êtes-vous satisfait?

— On ne peut plus satisfait.

— Ah!

— Les choses se sont passées comme je l'avais pensé et comme je le désirais.

— Ainsi, cette veuve Fournier?

— Est une misérable femme d'une habileté infernale.

— Et elle ne vous a pas deviné?

— Non, les coquins sont plus faciles à tromper que les honnêtes gens; elle m'a cru sur parole et j'ai appris des choses qui me permettent de déjouer les projets criminels de toute une bande de scélérats.

— J'en suis enchanté, monsieur; au moins ma coupable tolérance n'aura pas été inutile.

— Monsieur le curé, vous le savez, pour arriver au bien, Dieu se sert souvent de moyens mystérieux.

— C'est vrai. Comptez-vous vous servir encore de votre déguisement?

— Encore une fois ou deux fois; mais soyez tranquille, monsieur le curé, je ne compromettrai en rien la dignité épiscopale.

A l'heure où Anastasie, ayant quitté Rabiot, revenait à la Tourelle, Mourillon, ayant repris son vêtement, rentrait à l'hôtel de Soleure.

Le comte l'emmena aussitôt dans son cabinet où ils s'enfermèrent.

— Mon ami, dit M. de Soleure, je lis sur votre visage que vous avez réussi dans votre difficile entreprise.

— Au delà de mes espérances sinon de mes désirs, monsieur le comte.

— Ainsi, Mourillon, vous ne vous étiez pas trompé? La veuve Lureau...

— Est la fille de Claire Guérin, monsieur le comte.

— Enfin!...

Ainsi, c'est Rabiot, toujours Rabiot?

— Oui, c'est toujours lui. Quel scélérat que cet homme! Vous ne sauriez deviner jusqu'où va son audace, monsieur le comte; comme nous l'avons facilement compris, le but qu'il poursuit est le mariage de Mlle Lureau, mais ce n'est pas à un de ses complices qu'il veut livrer la pauvre jeune fille, c'est lui-même qui veut se la donner pour femme.

— Oh! le misérable!

— Si les manœuvres criminelles de cet homme n'inspiraient pas la plus profonde horreur, la chose nous paraîtrait burlesque au dernier point, et l'on en pourrait rire.

J'ai donc réussi comme je l'espérais, monsieur le comte; le vieux missionnaire espagnol a été accueilli avec les égards et le respect qu'on doit à un quasi-évêque, car on m'a donné du « monseigneur » beaucoup plus que je n'en voulais, et j'ai même octroyé à la soi-disant Mme Fournier la bénédiction épiscopale qu'elle demandait, agenouillée à mes pieds.

— Voilà qui est parfait; décidément, mon ami, vous étiez né diplomate.

— Oh! tout au plus comédien.

— Mon cher Mourillon, c'est souvent la même chose, la politique n'étant qu'une éternelle comédie avec des péripéties continuelles et des résultats qui déjouent tous les calculs.

— J'avoue, non point sans un grain de vanité, que j'ai joué mon rôle avec une certaine habileté.

— Oui, mon ami, puisque vous avez réussi.

— Enfin, monsieur le comte, j'ai mes grandes et petites entrées dans la maison et j'en userai autant qu'il le faudra pour les besoins de la cause.

La complice de Rabiot est une rusée coquine, et cependant elle a donné tête baissée dans le piège.

J'ai acquis la certitude que Rabiot demeure à Ville-d'Avray sous un faux nom, et je soupçonne que la dame Fournier est la demoiselle Fournier, de Beaugency, et qu'elle a confié à son père le poste de jardinier-concierge de la Tourelle.

J'ai entrevu ce dernier, qui était en train de labourer, assez gauchement, du reste, un carré de terre; mais, comme je ne connais ni le tonnelier de Beaugency ni sa fille Anastasie, je ne puis affirmer que Rabiot ait pris pour complices des monstrosités commises à Ville-d'Avray son cousin et sa cousine.

— C'est probable, cependant; le coquin se serait bien gardé de choisir d'autres confidentes que les intéressés.

— Je partage votre opinion, monsieur le comte.



PROTÈGE la beauté du bébé

DEPUIS des générations, ce savon de toilette doux et calmant est reconnu comme "le meilleur de tous les savons pour la peau délicate du bébé". De nos jours, les femmes qui désirent posséder un teint clair et jeune préfèrent le savon Baby's Own. Vous ne pouvez vous procurer à aucun prix un savon de toilette plus pur et plus odorant.



OFFRE GRATUITE
Joignez à ce coupon deux enveloppes de savon Baby's Own et adressez-les. En retour, nous vous enverrons un joli livre de Contes de Fées pour les enfants.

Le
Savon de beauté d'une pureté exquise

SAVON BABY'S OWN

The J.B. Williams Co. (Canada) Ltd.
VILLE LASALLE - MONTRÉAL

UNE REVUE QUI EMBELLIT
EN VIEILLISSANT!

LE FILM

est un magazine indépendant qui vous renseigne sur toutes les vedettes françaises et sur tous les artistes américains.

Les romans qu'il contient sont choisis et bien dans le goût de nos lecteurs et lectrices.

Le roman d'avril
a pour titre:

Entre les Trois

par Léo DARTEY

Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée
#75, rue de Bullion, Montréal, Canada

POURQUOI SOUFFRIR INUTILEMENT

ACIDITÉ DE L'ESTOMAC

FLATULENCE — INDIGESTION — DYSPEPSIE
BRÛLEMENTS D'ESTOMAC ET AUTRES
TROUBLES GASTRIQUES OU DIGESTIFS



NE LAISSEZ PAS LES
MAUX DE REINS VOUS
RENDRE LA VIE MISÉRABLE

KAPS-URAL

sous forme de capsule à
effet rapide—soulage vite
les affections **RENALES**

La fonction des reins est d'éliminer les poisons de votre organisme. Lorsque les reins faiblissent à cette tâche, les poisons s'accumulent dans tout le système, occasionnent une dépression générale, un mal de dos et une irritation de la vessie. En renouvelant l'activité des reins, vous jouirez d'une vie plus heureuse et d'une meilleure santé.

Les CAPSULES RENALES KAPS-URAL soulagent plus rapidement les maux de reins parce qu'elles sont sous forme de capsule moderne remplie de poudre, dont 100% des ingrédients sont actifs, s'absorbent plus rapidement et aident à tonifier les reins.

Obtenez les CAPSULES RENALES KAPS-URAL chez votre pharmacien. Economiques, une le matin et une autre le soir suffisent.



KAPS-URAL

Ses amies disent : —

“Elle est décharnée”

Si seulement elle savait qu'elle peut acquérir 5 lbs de bonne chair saine en 30 jours, elle ne se ferait pas autant de bile au sujet de son visage étiré, de ces vilains creux dans les joues et son cou et de sa mine abattue. Aujourd'hui, les médecins recommandent les PASTILLES D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE M^{COY}, en vente à 60¢ la boîte dans les pharmacies, parce qu'elles sont recouvertes de sucre et aussi agréables à prendre que des bonbons.



Il n'y a rien de mieux que les Vitamines de l'Huile de Foie de Morue pour tonifier les personnes maigres, faibles et fatiguées. Les PASTILLES D'EXTRAIT DE FOIE DE MORUE M^{COY} aident beaucoup au recouvrement des forces et à la disparition de la nervosité. Une femme déclare avoir engraisé de 10 lbs en 22 jours et si vous n'engraissez pas de 5 lbs dans les 30 jours, votre argent vous sera remboursé. 637

Coupon d'abonnement

LE SAMEDI

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au Samedi.

Nom

Adresse

Ville Prov. ou Etat

POIRIER BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Mais, demain, je serai fixé sur ce point, car je partirai pour Beaugency par le premier train du matin.

Après que Mourillon eut rapporté à M. de Soleure sa conversation avec Eugénie, les deux amis tinrent conseil.

Mourillon, qui, en sa qualité d'ancien comédien, aimait la mise en scène et les grands coups de théâtre, avait conçu un plan que le comte approuva après une courte discussion.

Alors, plusieurs décisions importantes furent prises.

Le lendemain matin, Mourillon partit pour Beaugency, afin de savoir si le tonnelier Fourel et sa fille avaient quitté la ville.

A neuf heures, le comte et son gendre sortirent de l'hôtel chacun dans son coupé.

Georges Ramel se rendait à Ville-d'Avray pour ramener Denise à Paris.

Quant au comte, il avait à voir, d'abord, M. Robuisson, son notaire, au sujet d'un domaine qu'il lui avait donné l'ordre d'acheter, et ensuite son vieil ami, M. Bertrand de l'Oseraie, juge d'instruction au parquet de la Seine.

Le même jour, le soir à sept heures et demie, Mourillon était revenu de Beaugency.

Maintenant il était sûr que Fourel et sa fille étaient à la Tourelle. Tous deux avaient quitté Beaugency sans dire à personne où ils allaient, la fille au commencement du mois de juin et le père un mois plus tard.

Mourillon n'eut que le temps d'échanger quelques paroles avec le comte, qui était prêt à monter dans la voiture qui allait le conduire à la gare d'Orléans avec M. Bertrand de l'Oseraie et Denise Morel.

Les trois voyageurs prirent le train de huit heures vingt minutes.

A la gare de Blois, M. de l'Oseraie et Denise quittèrent M. de Soleure. Ils étaient arrivés à destination et le comte se rendait à Bourgois.

Il voyagea toute la nuit. Le lendemain matin, à huit heures, il entra chez le vieux Claude Guérin, oncle de Claire Guérin.

L'octogénaire, tout étonné, reçut le visiteur avec beaucoup de politesse, le pria de s'asseoir et lui demanda ce qu'il y avait pour son service.

— Il s'agit, en effet, répondit le comte, d'un service à me rendre, d'un service de la plus haute importance.

— Ah! fit le vieillard très surpris; et c'est à un pauvre vieux comme moi que vous vous adressez?

— Oui, car je ne puis m'adresser qu'à vous seul.

— De quoi s'agit-il, monsieur?

— Je vais vous le dire; mais avant d'aller plus loin, il importe que vous sachiez à qui vous avez affaire.

Le comte déclina ses noms, titres et qualités et continua:

— Vous êtes l'oncle d'une malheureuse qui s'appelait Claire Guérin?

— Quoi encore! s'écria le vieux Guérin; Claire, Claire, toujours Claire Guérin! Décidément, les gens qui la cherchent ne se lassent point. Ils sont joliment tenaces, ces gens-là. J'ai pourtant dit au dernier monsieur qui est venu que Claire était morte.

— Vous avez dit cela au mois d'avril dernier.

— Oui, et je le répète aujourd'hui, Claire Guérin n'existe plus.

— C'est vrai, monsieur, Claire Guérin n'est plus; mais, il y a quatre mois, elle existait encore.

— Hein, vous dites?

— J'ai l'honneur de vous dire, monsieur, que vous vous trompez au mois d'avril en supposant que Claire Guérin était morte, attendu qu'elle est décédée le 6 mai dernier.

— Vous êtes sûr de cela? exclama le vieillard.

— Absolument sûr. Toutefois, pour des raisons que je vous ferai

connaître, votre témoignage est nécessaire pour qu'il soit reconnu que la femme décédée le 6 mai dernier à Ninville (Loir-et-Cher) est bien Claire Guérin, née au village de Bourgois.

— Je ne vois pas bien ce que je puis témoigner, répliqua le vieux en hochant la tête.

— Vous allez comprendre, monsieur; votre nièce avait changé de nom, et, comme on ignorait qu'elle s'appelât Claire Guérin, c'est le faux nom ou le sobriquet qu'on lui avait donné qui a été écrit sur son acte de décès.

Or, il faut que cet acte de décès soit rectifié, et c'est pour que cette rectification puisse être ordonnée par le tribunal que votre témoignage est nécessaire.

— Fort bien, monsieur; mais permettez, je...

— Je devine ce que vous allez objecter, interrompit le comte; attendez et écoutez-moi: assurément vous ne pouvez pas affirmer que la servante Beau-Soupir était votre nièce, si vous n'avez aucune preuve de son identité.

Mais Claire Guérin avait conservé quelques bijoux qu'on lui avait donnés quand elle était jeune fille, et j'ai pensé que, peut-être, vous reconnaîtrez ces bijoux.

Les yeux du vieux Guérin devinrent brillants.

— Oui, dit-il, je me souviens, Claire avait des bijoux.

— Une bague, des boucles d'oreilles...

— Et une broche, un petit cadeau de son parrain, et ce parrain, monsieur, c'est moi.

— Croyez-vous que vous reconnaîtrez ces bijoux?

— Heu, heu, ce n'est pas bien sûr, il y a si longtemps... Pourtant, si je les avais sous les yeux, la broche surtout...

— Vous les verrez, monsieur.

— Et vous pensez que cela suffira pour établir l'identité de Claire?

— Cela ne serait peut-être pas assez, répondit le comte en souriant; mais j'aurai d'autres témoignages à l'appui du vôtre.

— En ce cas, c'est différent.

Mais, monsieur, quel intérêt avez-vous à faire constater l'identité de Claire Guérin?

— Je vais vous le dire: quand Claire Guérin a quitté Bourgois, en l'année 1836, chassée par son père, elle était enceinte de plusieurs mois.

— Hélas! oui.

— Claire Guérin a mis son enfant au monde et cet enfant existe.

— Il existe! s'écria le vieillard en se dressant debout, les yeux étincelants.

— Oui, monsieur Guérin; et l'enfant de Claire, une femme aujourd'hui, a elle-même une fille, une fille charmante âgée de dix-sept ans.

Les yeux du vieillard s'étaient mouillés de larmes.

— Ainsi, dit-il, en reprenant place sur son siège, j'ai deux petites-nièces et je l'ignorais!

Oh! les méchantes, elles auraient bien dû penser que j'eusse été heureux de leur ouvrir mes bras, de les embrasser avant de mourir; c'est mal à elles de m'avoir ainsi oublié.

Le comte laissa le vieux Guérin exprimer ses doléances et reprit:

— Vos petites-nièces, monsieur, ne savent pas non plus qu'elles ont à Bourgois un grand-oncle et des cousins. Une terrible fatalité a poursuivi Claire Guérin pendant toute sa vie. Par une suite de circonstances malheureuses qu'on vous fera connaître, la fille de Claire fut recueillie par l'assistance publique, et comme elle n'a jamais connu sa mère, elle n'a pas de nom de famille.

Eh bien, monsieur, c'est le nom de sa mère, le nom de Guérin, qui lui appartient, que je veux lui donner.

Votre petite-nièce est veuve, et elle a, comme sa fille, le nom de son mari défunt. Il peut vous sembler singulier qu'ayant le nom de son mari je veuille faire rectifier aussi son acte de naissance pour lui donner le nom de sa mère. Mais c'est absolument nécessaire et vous allez le comprendre.

— Ma foi, monsieur le comte, je vous avoue que j'ai grand besoin d'explications, car tout ce que vous me dites me semble bien compliqué. Je ne suis guère savant, voyez-vous, et ce n'est pas l'âge qui peut m'avoir ouvert l'esprit.

— Laissez-moi vous dire, monsieur Guérin, que vous vous calomniez bien un peu: dans tous les cas vous avez la probité, la loyauté, et cela vaut bien, croyez-moi, l'esprit dont vous parlez.

— Vous êtes bien poli et bien bon, monsieur le comte.

— Maintenant, écoutez-moi bien.

— Je ne perds pas un mot, répondit l'octogénaire en se rapprochant de M. de Soleure.

— Pendant quarante ans, monsieur Guérin, l'auteur du malheur de Claire, le père de son enfant, n'a pas cessé de la chercher partout, afin de réparer, autant que possible, le mal qu'il avait causé.

— Ah! fit le vieillard, j'avais deviné que c'était lui qui envoyait des hommes à Bourgois.

— Oui, c'était lui, et toutes ses recherches ont été vaines, et il est mort sans avoir revu Claire Guérin qu'il avait sincèrement aimée.

— Ah! il est mort?

— Il est mort peu de temps avant Claire, pensant toujours à elle; et sans savoir si elle existait encore, il est mort en laissant à elle ou à son enfant toute sa fortune.

Cette fortune, monsieur Guérin, est considérable, car elle n'est pas au-dessous de trente millions.

— Trente millions! répéta le vieillard stupéfié.

— Maintenant, monsieur Guérin, continua le comte, vous savez pourquoi il est absolument nécessaire que l'acte de décès de Claire Guérin et l'acte de naissance de sa fille soient rectifiés par ordonnance du tribunal.

Et pour achever de vous expliquer ma présence chez vous, monsieur Guérin, je n'ai plus que ceci à vous dire: je suis l'exécuteur testamentaire de M. Paul Joramie.

— Joramie, Joramie, mais je connais ce nom-là.

— Paul Joramie était le fils d'un receveur des contributions indirectes de Bourgneuf.

— Je me rappelle.

J'ai parfaitement connu le père Joramie et aussi son fils qui était clerc de notaire.

— Votre mémoire vous est restée fidèle, monsieur Guérin; en effet, avant d'être un banquier célèbre, Paul Joramie a été clerc de notaire à Bourgneuf.

A cette époque, il aimait Claire Guérin.

Le vieillard se frappa le front.

— Et personne n'a su cela! murmura-t-il.

Après un court silence, le comte reprit:

— Monsieur Guérin, je suis venu troubler votre tranquillité et je vais vous imposer une fatigue que je ne puis vous éviter, malgré votre grand âge.

— Monsieur le comte, répondit le vieillard en se redressant, je suis dans ma quatre-vingt-quatrième année; mais, comme vous pouvez le voir, je suis encore robuste et solide sur mes jambes. Dans l'intérêt de mes deux petites-nièces, que dois-je faire?



SEULE...

TANTE LUCIE est l'image de la solitude. Dans votre entourage, il y a peut-être de ces femmes silencieuses et tragiques. On dit en songeant à elles : "Elles étaient pourtant bonnes et jolies..." Mais savez-vous toute la vérité ? Ces femmes souffrantes sont restées les esclaves des malaises particuliers à leur sexe ; et sans la santé, il n'y a pas de bonheur durable, de joie sereine, de vie complète !

Des milliers et des milliers de femmes heureuses vous diront ce qu'elles doivent aux pilules FEMOL. Ce concentré végétal allège l'épreuve mensuelle et permet de franchir avec sérénité les étapes pénibles de la vie. FEMOL n'est pas un simple calmant. FEMOL tonifie les organes et les rend plus aptes à remplir leurs fonctions naturelles. Chaque boîte suffit pour un traitement d'un mois et renferme une brochure médicale que vous lirez avec profit.

S M

★

ADOLESCENCE - MATERNITÉ - RETOUR D'ÂGE

FEMOL

CONCENTRÉ PUREMENT VÉGÉTAL

À LA BONNE CHANCE

Fumez
Black Cat
elles ont meilleur goût!

AVEC OU SANS BOUT DE LIÈGE - 10 pour 10¢ - 25 pour 25¢

JOUEZ LA GUITARE HAWAÏENNE GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREE!

APPRENEZ A JOUER

la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE

251 S. St-Joseph, QUEBEC, P.Q.

— Vous déranger de vos habitudes pour deux jours en venant à Blois avec moi.

— Quand monsieur le comte veut-il m'emmener ?

— Dans deux heures.

— Dans deux heures je serai prêt à partir.

— Je ferai tout ce qui dépendra de moi pour que vous ne soyez point trop fatigué du voyage.

— Oh ! n'ayez aucune crainte.

— Mais, j'y pense, dit le comte, un de vos fils pourrait nous accompagner et il vous ramènerait à Bourgvoisin.

— Monsieur le comte, vous avez là une excellente idée; je vais aller prévenir mon fils Antoine.

— Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur Guérin, que je me charge de tous les frais du voyage.

Pendant que vous et votre fils allez vous préparer, je vais me faire délivrer à la mairie un extrait de l'acte de naissance de Claire Guérin, qui sera réclamé par le parquet de Blois.

Sur ces mots, M. de Soleure quitta le vieux Guérin.

XXII

OU L'ON REVOIT LES PARIZOT

COMME nous l'avons dit, le silence qui s'était fait tout à coup autour du crime de Grandval préoccupait sérieusement Henri Cordier; il causait aussi une vague inquiétude aux époux Parizot.

En effet, ce silence était singulier.

De deux choses l'une : ou Denise avait été reconnue innocente ou elle avait été reconnue coupable.

L'instruction devait être terminée depuis longtemps et, si la jeune fille avait été reconnue coupable, le renvoi devant la Cour d'assises de Blois avait dû être ordonné.

— Alors, se demandait Cordier, pourquoi le procès n'a-t-il pas lieu ?

L'affaire ne pouvait pas être jugée sans qu'il en eût connaissance, car, ayant intérêt à tout savoir, il lisait avec attention la *Gazette des Tribunaux*. Or, après avoir donnée minutieusement tous les détails de ce drame mystérieux, la feuille judiciaire s'était tue brusquement. Sans aucun doute, si l'accusée avait comparu devant la Cour d'assises, le journal aurait rendu compte du procès.

Mais rien ne disait que Denise n'avait pas été mise en liberté sur une ordonnance de non-lieu, faute de preuves. Après tout, c'était possible. Mais, alors, comment Rabiot l'ignorait-il ? Comment la jeune fille ne s'était-elle pas empressée de revenir à la ferme et au village pour y faire constater son innocence ?

Henri Cordier ne savait que penser, et c'était afin de tirer la chose au clair qu'il avait quitté Paris sans prévenir Rabiot de ses intentions.

Il s'était habillé de noir, avait couvert ses cheveux noirs d'une perruque d'un blond vif et teint sa moustache; il avait des lunettes d'or sur les yeux, une serviette de maroquin sous le bras, à la boutonnière de sa redingote une rosette multicolore.

Ajoutez à cela un air gourmé, on pouvait le prendre pour quelque jeune notaire ou avocat allant chez un client.

— Avant tout, s'était-il dit, je ferai bien, je crois, de faire une petite visite à M. et Mme Parizot.

Ceux-ci n'étaient pas aussi tranquilles qu'ils voulaient le paraître.

Depuis la dernière visite qu'ils avaient eue de Rabiot, le cousin ne leur avait écrit qu'une seule fois; aussi avaient-ils le droit de se demander : — Que fait-il ?

Oh ! ils ne se défiaient pas trop du cher cousin et ils attendaient avec patience; mais le temps s'écoulait et les choses n'avaient point l'air d'avancer beaucoup.

(Lire la suite au prochain numéro)

Croisière No 9

(Suite de la page 33)

elle avait revêtu une robe de lamé argenté.

Quant à Pat et Clo, très intrigués par ce remue-ménage inaccoutumé, ils tournaient autour du professeur Balitran. Dans le costume marin des grands jours, à pantalons longs, ils avaient fière mine.

Des freins puissants grincèrent à la grille. Pat et Clo se précipitèrent. Un monsieur très élégant descendait d'un magnifique cabriolet. Alain s'avavançait. Camille, étonnée par sa tenue impeccable et par le luxe de l'auto (elle ne l'avait vu qu'en tenue de sport et de voyage), le présenta à Mme de Sisterolles.

On servit l'orangeade glacée. On bavarda « Croisière ». Puis le professeur chassa les enfants :

— Allez, mes petits, allez jouer là-bas sous le kiosque, nous vous rappellerons tout à l'heure.

« Ma chère amie, dit-il en s'adressant à Mme de Sisterolles, nous avons à parler sérieusement. Vous et moi avons toujours veillé sur ces enfants qui n'ont que nous. Mais nous nous faisons vieux, moi surtout... Voulez-vous que nous passions la main à mon cher ami, le docteur Alain Delisle, qui ne demande pas mieux ?

Camille regardait sans comprendre. — Autrement dit, ma chère amie, je vous demande officiellement aujourd'hui, au nom du docteur Alain Delisle, la main de Mlle Camille Dars...

Alain regardait fixement Camille bouleversée. Il s'approcha et lui entoura les épaules :

— Dites, Camille, vous voulez bien ? questionna-t-il anxieux.

— Comment, si elle veut bien, intervint Mme de Sisterolles, mais elle ne demande que cela, elle aussi. Allez, faites un petit tour en forêt et débrouillez-vous tous les deux. Nous nous arrangerons, le professeur et moi.

Le « reste » fut vite tranché. La situation très aisée du docteur Delisle écartait les embarras pécuniaires. Toutefois, Mme de Sisterolles et le professeur donnèrent chacun une bonne partie de leurs économies pour constituer une petite dot à leur protégée.

Le petit tour en forêt terminé, Alain et Camille rentraient, illuminés tous deux d'une joie intense.

Et le soir de ce jour béni, Pat et Clo grimés sur les genoux d'Alain lui disaient avec cette familiarité spontanée et charmante des enfants :

— Alors c'est vrai, dis, que tu deviens notre oncle ?

— Millie avait promis de me rapporter un oiseau rare, est-ce que c'est toi ?

— Je suis peut-être un oiseau rare, mais savez-vous que votre sœur est une très belle Atlante ?

— Une Atlante ? Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une histoire que je vous raconterai lorsque vous serez grands.

— F I N —



Des acides TOXIQUES causent FATIGUE et DOULEURS musculaires!

Pour prompt soulagement : **Débarrassez-vous-en!**

INUTILE D'ENNUYER tout le monde avec vos muscles endoloris ! Débarrassez-les plutôt des acides toxiques qui y sont accumulés par un effort violent et qui les rendent si douloureux. Absorbine Jr. s'en chargera ! Des essais probants de laboratoire ont établi que ce produit active la circulation du sang dans les tissus musculaires, chassant ainsi rapidement les déchets toxiques. *Effet remarquablement rapide.* Appliquez généreusement sur les muscles, après un effort violent et 2 ou 3 fois par jour. Chez tous les pharmaciens, \$1.25 la bouteille.

POUR ÉCHANTILLON GRATUIT, écrivez à W. F. Young, édifice Lyman, Montréal, Canada.

FAMEUX également pour "pied d'athlète", entorses, meurtrissures.

ABSORBINE JR.

Vous qui aimez les beaux romans d'amour

ACHETEZ REGULIEREMENT

La Revue Populaire

EN PLUS du Samedi, prenez la bonne habitude d'acheter tous les mois *La Revue Populaire* réputée pour ses grands romans d'amour complets, ses illustrations de luxe, ses articles choisis et ses chroniques de cinéma.

Son succès est si grand dans tous les coins de la province de Québec, ainsi que dans tous les centres canadiens-français du Canada et de la Nouvelle-Angleterre qu'il nous est permis de prédire que son tirage aura doublé dans moins de deux ans.

Coupon d'abonnement

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion, Montréal

Ci-joint \$2.00 pour un abonnement spécial de DEUX ANS à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province _____

Rions, c'est l'heure



— Comment, vous êtes propriétaire de ce superbe immeuble et vous habitez une mansarde ?
— Que voulez-vous, mes loyers sont si chers !

Premier médecin — Pensez-vous avoir quelque succès dans la maladie de votre patient ?

Deuxième médecin — Oui ; comme il est pas mal en moyens, j'espère bien en tirer quatre ou cinq cents dollars.

— Ça n'est pas facile de conserver une bonne cuisinière aujourd'hui, et pourtant ça fait déjà vingt ans que j'ai toujours la même.

— C'est un vrai record ; comment as-tu fait pour la garder ?
— Je l'ai épousée.

— On me dit que ta femme sait parler trois langues en plus du français ?

— C'est vrai.
— Lesquelles ?
— L'anglais, l'allemand et celle qu'elle parle au bébé.

Lui — Comment t'es-tu aperçue la première fois que j'étais en amour avec toi ?

Elle — Ça n'a pas été bien difficile, tu te conduisais comme un vrai fou.

Quand Cornibus subit ses examens de fin d'étude, peut-être n'était-il pas très instruit mais il ne manquait pas de présence d'esprit, ce qui est tout de même quelque chose. L'examineur voulut se moquer de lui et lui demanda :

— Vous avez étudié les mathématiques ?

— Oui, monsieur.
— Dites-moi donc combien de côtés a un cercle ?

— Deux, monsieur.
— Ah, vraiment ? Nommez-moi-les donc ?

— C'est facile : le côté intérieur et l'extérieur.

L'examineur en resta comme une bête, mais il voulut continuer à embêter l'étudiant.

— Vous avez suivi le cours de philosophie ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.
— Bien. On vous a sans doute appris que la cause précède l'effet, pourriez-vous, par contre, me citer un cas où c'est l'effet qui précède la cause ?

— Parfaitement, monsieur.
— Ah, ça c'est fort ! Eh bien, citez ? Donnez-moi un exemple ?

— Une brouette conduite par l'homme qui l'a fabriquée.



Le mari — Que j'aimerais être pilote d'avion !
La femme-qui-porte-les-culottes — Tu es trop imbécile, tu te tuerais certainement.
Le mari — C'est bien pour ça !

— Chérie, murmura-t-il à l'oreille de la bien-aimée, mon salaire est de cinq mille dollars par an, je pense que vous pourriez vivre confortablement avec cela ?

— Je l'espère, mon amour, mais vous, avec quoi vivrez-vous ?

La femme — Qu'est-ce que c'est, cette tache blanche sur ton paletot ?

Le mari — De la craie, je viens de jouer au billard.

La femme — Ah bien, mais tâche donc une autre fois d'employer de la craie qui ne sent pas la poudre de riz.

Pat — J'ai entendu dire que ta femme était malade. C'est vrai ?

Mike — Oui.
Pat — Dangereusement ?

Mike — Oh non ! Elle est bien trop faible pour être encore dangereuse maintenant.

La maîtresse d'école — Bob, dis-moi le nom d'un oiseau d'une espèce aujourd'hui disparue ?

Bob — Dick.
La maîtresse — Quelle sorte d'oiseau est-ce ça ?

Bob — Notre canari. Le chat l'a fait disparaître.

Tout homme est sûr d'avoir trois occasions d'être complimenté dans sa vie.

La première, à la naissance : *C'est un beau garçon, il pèse dix livres !*

La deuxième, à son mariage : *C'est un homme sympathique et populaire, il rendra sa femme heureuse !*

La troisième, à sa mort : *Ce fut un homme modèle, bon époux et bon père !*

Et tous ceux qui disent ça n'en croient pas un mot.

— Madame, dit le chef de police, je vous félicite d'avoir capturé ce cambrioleur-là, mais je dois vous dire que vous l'avez bien mal arrangé ! Il n'était peut-être pas nécessaire de l'assommer autant que vous l'avez fait...

— Je vais vous expliquer pourquoi, monsieur le chef ; il était deux heures après minuit, mon mari n'était pas encore rentré et j'ai cru que c'était lui.

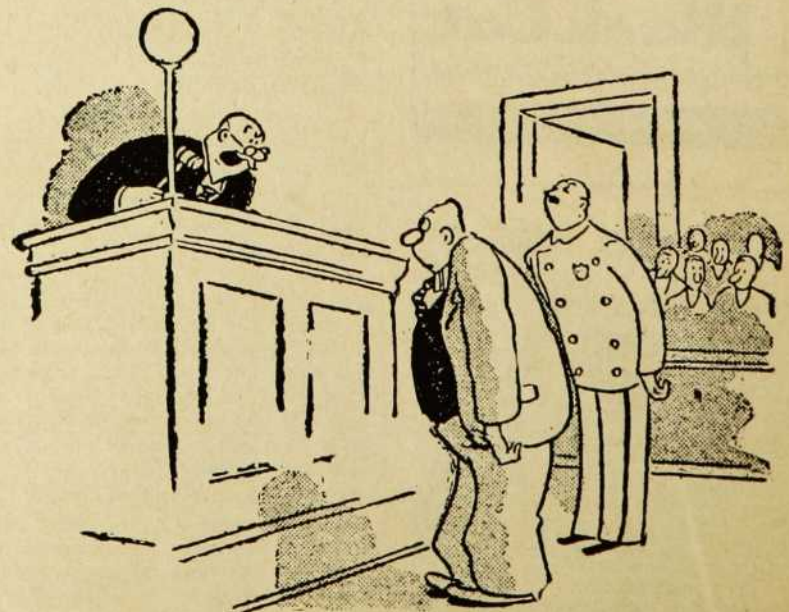
— Ce pauvre Pitou, tout de même il ne se doutait pas que de trop fumer ça le ferait mourir !

— Tiens, on m'avait dit qu'il avait été victime d'une explosion...

— La vérité vraie c'est qu'il a ouvert un baril de poudre avec sa pipe au bec...



— Vous m'avez dit, Madame, que vous me recommanderiez à vos amies.
— Oui, mais depuis que je sais que vous travaillez si bien, je m'en voudrais de leur donner votre adresse.



— Vous mentez comme un amateur. Vous feriez mieux de prendre un avocat.



La mine d'or perdue

QUATRIEME EPISODE



1 — Le bandit Pedro et un sauvage ont capturé Fleur-des-Bois. Soudain, un loup les attaque.



2 — Pedro s'enfuit à toute vitesse tandis que l'Indien bataille ferme contre la bête féroce.



3 — Il tue l'animal. Puis, il emmène plus loin sa prisonnière et lui déclare être un de ses amis.



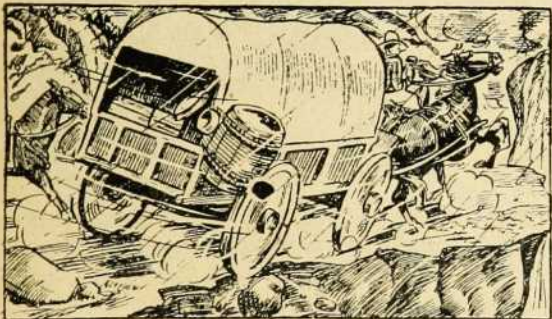
4 — Fleur-des-Bois le remercie et prend la clef des champs. La vue de Pedro l'arrête...



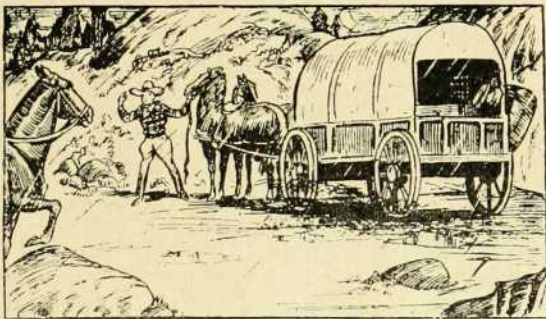
5 — Pendant ce temps, Robert et M. Gagnon ont organisé une expédition punitive contre Pedro.



6 — Bien munis d'armes et de vivres, ils se mirent en route au moment où éclate un orage.



7 — La tempête devient de plus en plus violente. Les chevaux avancent avec difficulté. Enfin...



8 — ... la pluie cesse, le soleil reparait. On fait halte pour se reposer un brin et casser la croûte.



9 — Les hommes décident de camper où ils se trouvent. L'endroit est joli. On se croit en sûreté.



10 — M. Gagnon dit à Robert qu'il va faire en forêt une petite promenade, et peut-être chasser.



11 — L'homme s'enfonce sous bois. Après avoir marché quelque temps, il découvre un coffre.



12 — Ce coffre appartient à l'ami de Robert. On est sur la bonne piste. Trouveront-ils Pedro?

(A suivre dans le prochain numéro)



Le petit Gaston

VEDETTE DE CINÉMA

CINQUIEME EPISODE



1 — L'aviateur blessé a murmuré de sauver certains plans qui sont dans l'avion en flammes.



2 — Gaston s'est précipité, n'écoutant que son courage. Il réussit à s'emparer des papiers.



3 — Une infirmière lui prodigue des soins, car il s'est quelque peu brûlé, le jeune héros.



4 — Le directeur félicite Gaston de son acte de bravoure et lui promet une belle récompense.



5 — Le metteur en scène commence aujourd'hui un film de cow-boys et d'indiens. On se prépare.



6 — Gaston et Rita assistent en se moquant au maquillage de Basile, le mouton noir de la troupe.



7 — La scène représentera une poursuite. Rita, en amazone, devra être en danger. On tourne.



8 — Mais le cheval de Rita prend pour de vrai le mors aux dents. Basile a effrayé la bête.



9 — Gaston éperonne sa monture, laquelle, ventre à terre, talonne le cheval à l'épouvante...

(A suivre dans le prochain numéro)



CINQUANTE-HUITIEME EPISODE



1 — La reine de la forêt et la petite troupe de l'ingénieur Stevens sont dans une grotte obscure.



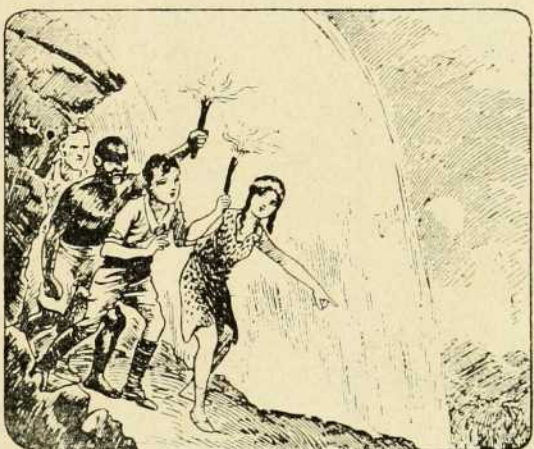
2 — Ils y sont depuis longtemps et essaient de trouver la sortie de ce mystérieux labyrinthe...



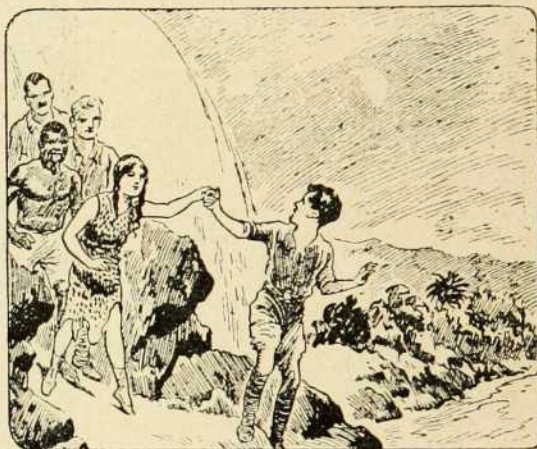
3 — Enfin un peu d'air frais les fait respirer mieux à l'aise. Bientôt ils aperçoivent le soleil.



4 — Les voilà sur le bord d'une haute cataracte ; avec précaution ils avancent sur la corniche.



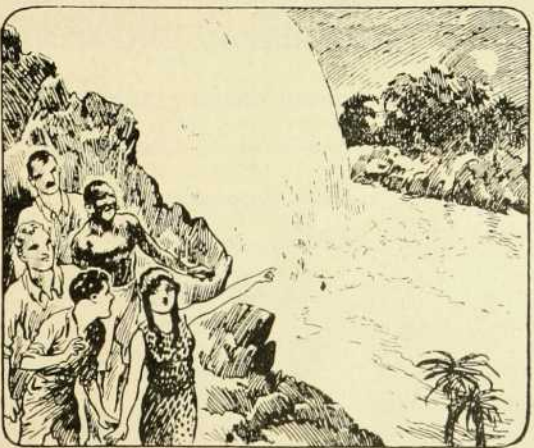
5 — Les hommes et Huguette sont habitués. Ce n'est pas la première fois qu'ils voient le danger.



6 — On arrive sans accident au bas de la chute dont les eaux mugissantes font un bruit d'enfer.



7 — A la file indienne la troupe continue sans tarder le voyage, avec comme guide Huguette.



8 — Elle sait un endroit où traverser la rivière. Des guerriers de Matawa sont en embuscade.



9 — Georges s'attarde un moment. En un clin d'œil, il est pris. On l'empêche d'appeler à l'aide.

(A suivre dans le prochain numéro)

MONT-BLANC

4 blancs d'œufs
1 tasse de sucre en poudre

Battre les blancs en neige très ferme, avec $\frac{1}{4}$ de cuillerée à thé de sel. Ajouter le sucre graduellement, par petites quantités, et en battant bien. Quand la meringue est bien ferme, y incorporer $\frac{1}{4}$ de tasse de sucre en repliant la pâte tout comme on fait pour incorporer des blancs d'œufs dans un gâteau des anges. Marquer des rondelles de $7\frac{1}{2}$ pouces de diamètre sur des feuilles de papier blanc. Mettre la meringue dans un cornet de papier. Couvrir de meringue entièrement une rondelle. On formera ensuite 4 ou 5 anneaux de 1 pouce de largeur environ, mais ayant le même diamètre. Déposer les feuilles de papier sur une tôle à cuire à four très doux (250°), jusqu'à ce que la meringue soit très sèche, et légèrement dorée. Démouler au sortir du four. Superposer les anneaux sur la rondelle pleine, et préparer une autre meringue avec 4 œufs seulement et 1 tasse de sucre, et garnir le pourtour et le dessus. Remettre au four pour sécher et dorer. Après refroidissement, remplir de crème fouettée et garnir de cerises rouges et vertes. Servir très froid. La crème fouettée doit être ferme.

PATE DE FOIE DE VEAU AUX CHAMPIGNONS

2 livres de foie de veau
1 livre lard frais
1 pointe de muscade
3 œufs

2 petits oignons ou 1 moyen
1 cuil. à thé d'épices mêlées
Sel et poivre

Hacher finement le foie après l'avoir paré, i. e. enlever nerfs et tendons, hacher également le lard et passer 2 fois à la machine. Faire revenir l'oignon avec 1 cuillerée à table de beurre, ajouter au foie. Bien assaisonner le tout et y incorporer les œufs, ainsi que $\frac{1}{4}$ de livre de champignons frais hachés finement; bien battre. Foncer un moule en fer battu ou en pyrex, de fines bardes de lard, y verser le foie, recouvrir de bardes de lard, et cuire bien couvert. Placer le plat dans une lèchefrite contenant de l'eau chaude et cuire à 300° , 2 heures. L'eau ne doit pas bouillir dans la lèchefrite. Laisser refroidir dans le moule. Démouler, glacer et servir entouré de persil frais.

TETE DE VEAU A LA TARTARE

Faire préparer chez le boucher une tête de veau, la bien laver, la frotter avec du citron pour la conserver bien blanche, et la mettre à cuire dans une casserole assez grande pour la couvrir d'eau et de lait à parties égales. Bien assaisonner, ajouter un oignon, 2 à 3 carottes, $\frac{1}{2}$ navet, quelques branches de céleri. Cuire 4 heures. Retirer du bouillon avec soin pour ne pas la briser et servir entière, enlever la langue et la peler. Servir avec sauce tartare et légumes.

GEELE DE CANNEBERGES

4 tasses de canneberges
2 tasses d'eau bouillante
2 tasses de sucre

Bien laver les canneberges et les faire cuire 20 minutes, ou jusqu'à ce que la pelure éclate. Passer en purée. Chauffer de nouveau jusqu'au point d'ébullition, ajouter le sucre, faire jeter encore quelques bouillons et verser dans des verres pour la faire prendre.

Mes Recettes de Bonne Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Ecole Ménagère Provinciale et de l'Institut Ménager
de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

SALADE D'HIVER

Sur des feuilles de laitue ou d'endives bien croustillantes, disposer joliment des rondelles d'oranges, de pamplemousse et de malaga, avec quelques filets de piment rouge. Servir avec mayonnaise.

ROULEAUX AU FROMAGE

Tailler du pain à sandwich très mince; beurrer et saupoudrer de fromage râpé; rouler très serré, fixer avec un bâtonnet et rôtir au four. Servir avec la salade.

BARQUETTES AUX CHAMPIGNONS

Faire une bonne pâte brisée d'après la méthode ordinaire, l'étendre mince, et en couvrir l'envers de petits moules en forme de barquettes. Cuire à four chaud (500°), durant 10 à 12 minutes. Démouler au sortir du four, et remplir de champignons à la crème.

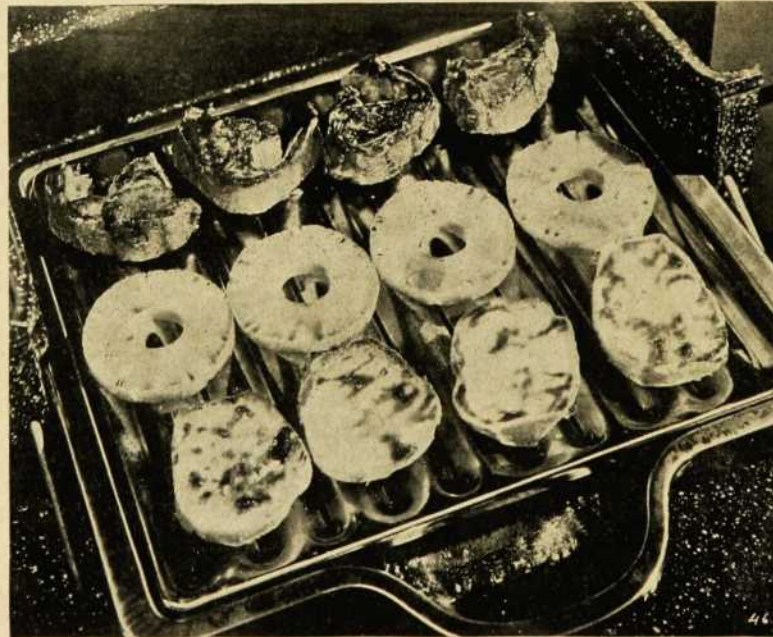
ROUELLES D'ANANAS GRILLEES

6 rouelles d'ananas
Farine et beurre
Gelée de canneberges

Bien éponger des rouelles d'ananas de conserve. Les fariner légèrement, les faire griller à la poêle dans du beurre couleur noisette. Les servir en garniture autour des côtelettes, avec quelques cuillerées de gelée de canneberges.

CHAMPIGNONS A LA CREME

Laver des champignons et les éponger. Les tailler en tranches sans les peler. Faire chauffer dans une poêle 2 cuillerées à table de beurre, et y faire blondir 1 cuillerée à table d'oignon finement émincé, puis y ajouter les champignons. Sauter 5 à 8 minutes. Couvrir de $\frac{1}{2}$ tasse de crème, et laisser mijoter 10 minutes. Saler et poivrer.

**COTELETTES D'AGNEAU POUR LE TEMPS DE PAQUES**

Choisir des côtelettes de 1 pouce d'épaisseur.

Rondelles d'ananas glacées

Badigeonner de beurre et saupoudrer les rondelles d'ananas de cassonade.

Pommes de terre tranchées

Couper les pommes de terre cuites par la moitié en longueur. Badigeonner de beurre et assaisonner de sel et de poivre. (Bon moyen d'utiliser une desserte de pommes de terre.)

Manière de griller

Chauffer le four à griller 10 minutes. Placer les côtelettes sur le gril 10 minutes d'abord; retourner et griller 5 minutes sur l'autre côté. — Griller les rondelles d'ananas 5 minutes sur un côté seulement. — Griller les pommes de terre 5 minutes de chaque côté.

GATEAU MOKA PRALINE

4 œufs
 $\frac{1}{2}$ tasse de beurre
 $1\frac{1}{2}$ tasse de sucre
 $\frac{1}{2}$ tasse d'eau froide
 $1\frac{1}{2}$ tasse de farine
 $\frac{1}{2}$ tasse de féculé de maïs
4 cuil. à thé de poudre à pâte
 $\frac{1}{2}$ cuil. à thé de sel

Crémier le beurre avec la moitié du sucre. Battre les jaunes jusqu'à ce que bien légers, ajouter l'eau et le reste du sucre. Battre fortement avec le beurre. Tamiser 3 à 4 fois les ingrédients secs, les joindre au premier mélange et continuer de battre. Incorporer délicatement les blancs dans la pâte. Déposer dans 2 moules carrés de 9 pouces de diamètre et cuire à four modéré (350°), 30 à 35 minutes. Démouler et garnir de crème moka.

Crème moka

$\frac{3}{4}$ tasse de sucre
 $\frac{1}{2}$ tasse de farine
1 tasse de café fort
1 tasse de lait
1 cuil. à thé de vanille
2 jaunes d'œufs
1 tasse de beurre

Battre les jaunes d'œufs, ajouter le sucre et la farine, délayer avec le café et le lait. Cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Laisser refroidir, incorporer peu à peu le beurre défait en crème et dessalé s'il y a lieu. Aromatiser. Diviser la crème en 2 parties. Ajouter dans 1 partie 2 carrés de chocolat sucré fondu à la vapeur. Couvrir de crème moka un des gâteaux, déposer l'autre au-dessus. Garnir de crème les côtés du gâteau. le passer dans du pralin. Couvrir le dessus de crème au chocolat et de fondant au café.

Pralin

1 tasse d'amandes
1 tasse de sucre
1 blanc d'œuf

Battre légèrement le blanc d'œuf et y ajouter les amandes concassées et le sucre. Faire sécher et dorer au four de 350° , une demi-heure environ. Ecraser au rouleau.

MACEDOINE DE LEGUMES

Faire cuire les pommes de terre taillées en gros dés, couper également en dés des légumes de la cuisson, ajouter 1 tasse de pois verts et servir avec béchamel faite avec le bouillon de la cuisson, 4 cuillerées à table de beurre, 4 cuillerées à table de farine et 2 tasses de bouillon.

SALADE AU FROMAGE

$1\frac{1}{2}$ tasse de fromage de crème ou de fromage blanc à la crème
1 piment vert haché
1 tasse d'ananas broyé, bien égoutté
Sel, paprika, sel de céleri au goût
 $\frac{1}{2}$ tasse de noix hachées
 $\frac{1}{2}$ tasse de mayonnaise
 $\frac{1}{2}$ tasse de crème fouettée

Triturer d'abord le fromage avec une fourchette. Ajoutez le piment vert, l'ananas, les amandes, la mayonnaise, la crème fouettée et les condiments. Verser dans un tiroir de congélation et laisser reposer 4 heures. Couper et servir sur feuilles de laitue croquante. Garnir de cresson d'eau. On peut aussi faire geler la salade en la mettant dans des moules bien bouchés qu'on laisse de quatre à six heures dans six parties de glace et une partie de sel.

Ce fromage qui cuit si bien ... vous l'achetez maintenant en pain de 2 livres

économique et commode!



Exigez cette nouvelle enveloppe Kraft — votre protection contre les substitutions

C'EST toujours votre fromage favori—le Canadien Kraft à la saveur riche et moelleuse. Mais vous l'achetez maintenant en boîte, en pain de 2 livres économique et commode.

Ce pain est présenté dans une enveloppe hermétique transparente — une enveloppe d'un genre nouveau qui, comme le fromage lui-même, est approuvée par le Système de Protection de Laboratoire "Sealtest". Vous voyez très bien le fromage doré à travers cette enveloppe, qui se coupe aisément quand vous tranchez le fromage conformément aux instructions.



Un pain nouveau qui plaît aux cuisinières

Le pain de famille Kraft plaira tout particulièrement aux cuisinières qui aiment à préparer d'appétissants soufflés mousseux, de délicieux rarebits au fromage, de riches sauces ou d'exquis mets en casserole. Elles auront tou-

jours du Canadien Kraft sous la main pour la cuisson, les collations légères et les sandwiches—ordinaires ou rôtis.

Le Canadien Kraft est fait de fromages choisis avec le plus grand soin... certains vieux et piquants, d'autres plus doux. Ces fromages sont ensuite mélangés par les experts Kraft de manière à toujours vous assurer un fromage d'une saveur uniforme et riche... qui fond ou rôtit toujours à la perfection.

Exigez donc le nom Kraft sur l'enveloppe "Sealtest" transparente. Achetez dès demain ce pain de famille vraiment profitable.

* Le Système de Protection de Laboratoire "Sealtest" et ses compagnies affiliées (dont fait partie Kraft) appartiennent aux mêmes propriétaires.

Soufflé au fromage en moule

Dans un bain-marie, faire une sauce avec 2 c. à soupe beurre, 2 c. à soupe farine et 1 tasse lait. Quand épaissie, ajouter ½ liv. (¼ du pain) Canadien Kraft râpé; faire fondre en brassant. Ajouter ½ c. à thé sel, pincée de cayenne; 4 œufs entiers, un à la fois, battant après chaque addition. Verser dans moule annulaire de 6½" beurré. Cuire 40 min. à 325°. Servir avec crevettes Créole: cuire ½ piment vert déchiqueté et 1 petit oignon haché dans 2 c. à soupe beurre. Ajouter 2 tasses tomates en conserve; mijoter jusqu'à épaississement. Assaisonner. Ajouter 2 tasses crevettes cuites. Démouler le soufflé chaud; remplir de crevettes et garnir avec crevettes et persil.

LES FROMAGES LES PLUS POPULAIRES DU MONDE SONT FABRIQUÉS OU IMPORTÉS PAR

Kraft



Et quand vous achetez des tranches de fromage d'un pain de 5 livres, vérifiez la présence du nom Kraft sur l'enveloppe approuvée transparente "Sealtest".

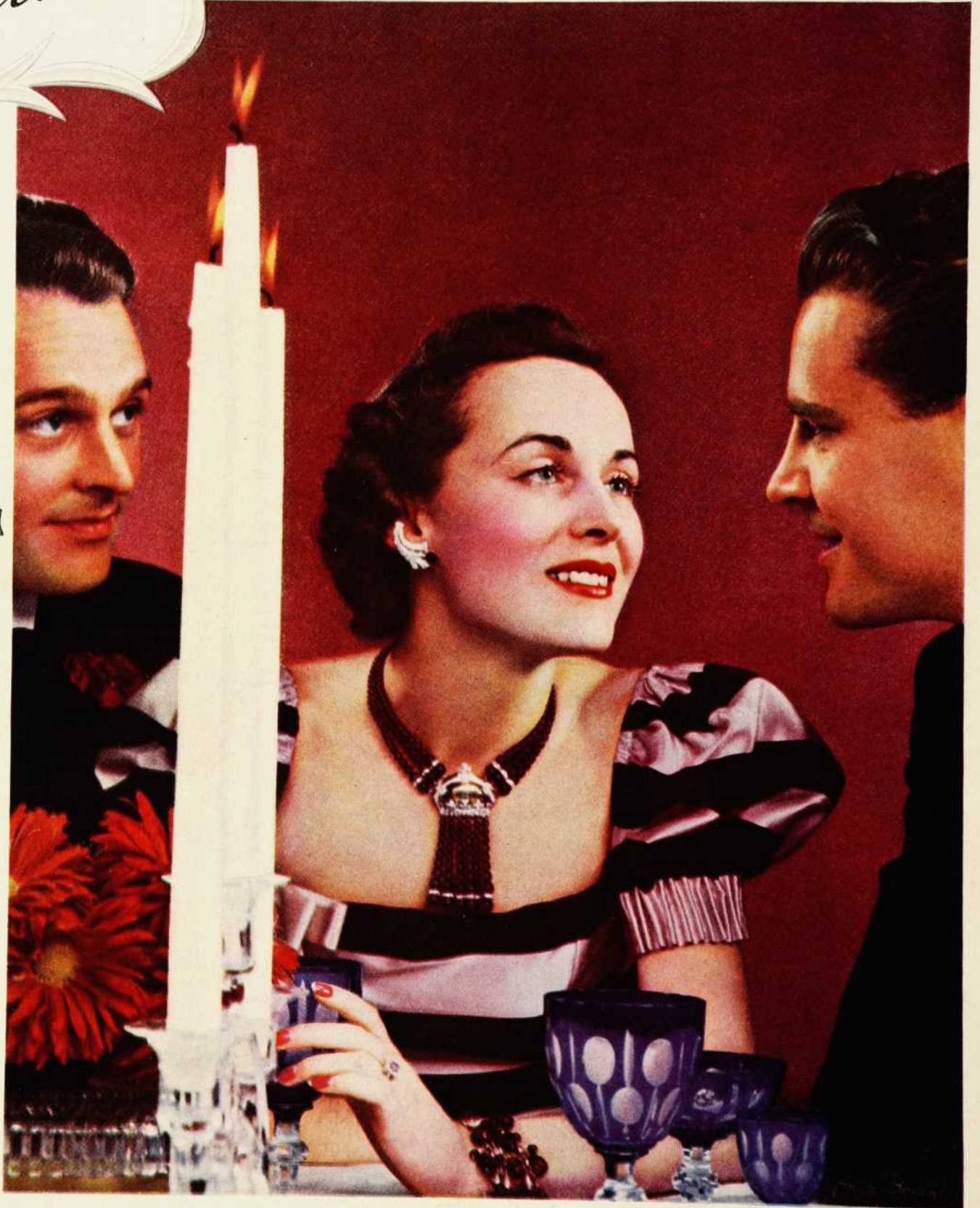
GRATIS! La fameuse brochurette. "Favorite Recipes from Marye Dahnke's File". Home Economic Kitchen, Dépt. S-4, Kraft-Phenix Cheese Co. Limited, Outremont, P. Q.

Nom _____
Adresse _____
Localité _____ Province _____

SA

*Bonne
"Fortune"*

—et la vôtre aussi, quand Fortune, le plus récent des superbes patrons de Tudor Plate, rehausse l'éclat et la distinction de votre table. Une décoration florale et une belle cannelure latérale, délicate et profondément gravée sur un fond au lustre satiné, confèrent à Fortune un cachet d'élégance moderne et distinguée. La beauté de chaque pièce de Fortune est protégée contre l'usure par un placage d'argent solide. Voyez Fortune dans le coffret de quarante pièces—Seulement \$19.95. Achez maintenant et vous épargnez \$7.50. Facilités de paiement si vous voulez.



TUDOR PLATE

Par les orfèvres d'Oneida Community